

ALBÉRIC.

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR.

Schildine, 2 vol. in-8.

Marie Touchet, chronique de France, 1 vol. in-8.

Émotions, poésies, 1 vol. in-8.

THÉATRE.

Les nouveaux adelphes, comédie en 5 actes, en vers.

Méphistophélès, drame en 3 actes, en vers.

Aoust 1572, ou Charles IX à Orléans, drame en 4 actes, en vers.

Un caprice de femme, opéra comique.

Le fils naturel, drame en 3 actes.

Morin, drame en 5 actes.

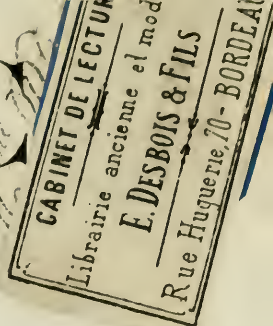
Le pasteur de Ramberg, comédie.

Manon, Ninon et Maintenon, comédie en 3 actes.

Etc., etc., etc.

MEULAN. — IMPRIMERIE DE A. HIARD.

ALBÉRIC



OU

LA COMÉDIE DE QUINZE ANS,

PAR

M. J. LESGUILLON.

Attendite a falsis prophetis qui veniunt ad vos cum pellibus ovium, intus autem sunt lupi rapaces.

I

DEUXIÈME ÉDITION.

PARIS,

BERLANDIER, LIBRAIRE-ÉDITEUR,

RUE CHILPÉRIC.

1840.

I.

UNE ÉLECTION.

Oui, mes amis, oui, mes chers concitoyens, monsieur Porcheron est le seul homme sur lequel puisse s'arrêter le choix d'un Français, ami de son pays; ne croyez

pas que la crainte du pouvoir paralisera son courage, ne vous figurez pas que l'or ou les places pourront tenter sa foi... je réponds de lui corps pour corps, âme pour âme... seul, il peut dignement représenter à la tribune les intérêts de Gien, de Briare et de la Génabie : c'est un homme ferme, incorruptible, c'est le véritable type du député. Voyons ! en est il un parmi vous qui ait un mot à dire sur sa probité, sur son indépendance ?

— Non... non.. aucun... c'est une vérité, murmurèrent tous les électeurs groupés autour de la chaise d'où l'orateur les haranguait.

— Bien, poursuivit ce dernier qui sentait sa force et son éloquence doubler au bruit flatteur de cet assentiment général, vous ne connaissez personne plus en état que lui de remplir votre but ? car, raisonnons... quel est votre espoir, votre

desir ? l'affermissement des libertés conquises par la révolution ?

— Oui, oui... crièrent deux ou trois électeurs des plus huppés, tandis que les autres se demandaient tout bas entre eux ce que l'orateur entendait par cette phrase.

— Or ces libertés, quelles sont elles ? le droit d'élection... la juste répartition des impôts.. l'égalité devant la loi... le libre exercice de son culte : voilà vos conquêtes, voilà ce qu'on veut vous disputer... la... la main sur la conscience... répondez-moi franchement... êtes vous heureux?

— Ma foi, oui, dirent-ils tous d'une voix unanime....

— Certainement... certainement... vous êtes heureux! mais qu'est ce que ce bonheur égoiste, auprès del'intérêt de la patrie... voila la question: jouissez vous de tous vos droits! ne payez-vous pas plus

d'impôts que le comte de saint Brisson, le duc de Meylan, et le marquis de Beauvoir?

— Non, dit le plus riche de tous les paysans, je crois même qu'ils ont des terres plantées de bruyères qui sont taxées plus cher que mes vignes.

— C'est possible : les finances.. cela ne prouve rien... mais l'égalité devant la loi, où est elle ?

— Ma fine, au tribunal, répliqua un vieux citadin, à l'air cauteleux et fin comme un normand, je n'ai encore eu que trois procès à soutenir contre les nobles qui m'enclavent dans leurs terres .. mon avoué a si bien parlé de l'égalité devant la loi, comme vous le dites, qu'à chaque procès, j'ai toujours gagné quelques pieds de terrain : je me suis cru, ma foi ! au temps de la république où l'on donnait les terres des émigrés pour rien...

— Sans doute, sans doute, repondit l'o-

rateur légérement déconcerté, ce sont de ces choses où l'influence gouvernementale ne peut se faire sentir, mais la religion, le culte, les prêtres ..

— Ah ! pour ça...

— Eh bien... pour ça... voyons... où en êtes vous? êtes vous libres ou non? votre curé reste-t-il dans les limites de son ministère?

— Notre curé, c'est bien le plus digne homme qui soit au monde... si on va à la grand messe, ou à vêpres, c'est très bien... si on n'y va pas... c'est tout de même... qu'on aille l'entendre à saint Gondon, à Poilly, au château, il ne vous en fait pas plus mauvaise mine pour cela... c'est très bien mes enfans, qu'il nous dit... Dieu est partout.

— Oui, je comprends.. mais cette situation précaire durera-t-elle? non ! non ! ... la contre révolution se prépare.. les nobles..

vont reprendre leurs terres, leurs châteaux et leurs titres, le clergé va ressaisir les registres de l'état civil: les couvents vont se rouvrir... on vous obligera de payer la dîme... vous serez soumis à la corvée.. vous subirez le droit du seigneur.... vous allez revoir l'ancien régime..

—L'ancien régime! répétèrent avec effroi tous les auditeurs...

— Oui, l'ancien régime, avec ses prisons, ses chaines... on relevera la bastille..

— Mais comment éviter tous ces malheurs... que faire..?

— Nommez mon député...

L'orateur alors descendit de sa chaise dont il avait fait une tribune; la conversation devint générale, et l'on entendit sortir de cette ruche bourdonnante, les mots significatifs de : Bourbons ! esclavage ! liberté !

— Le fait est, disait un chapelier qui

avait fait les campagnes de l'empire, que ce n'est pas comme sous l'autre! quand je pense au temps où nous promenions l'aigle victorieuse au milieu de l'Europe.. c'était une belle époque... si cela avait duré, je serais peut être lieutenant... aujourd'hui... plus de guerre.. il faut faire des chapeaux.

— Je vous conseille de vous plaindre, maitre Pluneau, répliquait un vieux fermier de la porte-de-lierre... il n'y en a pas qui ait perdu plus que moi au changement... j'avais sept grands garçons, taillés sur mon patron. . j'en avais déjà vendu trois comme remplaçans, à dix mille francs l'un portant l'autre, et j'en avais encore quatre bien conditionnés; quand les Bourbons sont revenus : plus de guerre... plus de commerce... mes quatre enfans me sont restés sur le dos.

Et comme cela se pratique habituellement, chacun entrainé par l'exemple de

son voisin, exposait ses griefs contre le gouvernement de la restauration.

A quelques pas de ce groupe, un jeune homme, de bout, écoutait cette discussion: on voyait ses regards s'animer... on aurait presque entendu battre son cœur: les présages funestes que l'étranger formulait, semblaient exciter sa colère, et son indignation éclatait au dehors par le froncement de ses sourcils et les rides de son front.

Allons donc, Albéric, est-ce là votre place? devez-vous prêter l'oreille à de telles niaiseries?... les malheureux! ils osent dire que la liberté périclite, dans un pays où l'on peut tenir impunément de pareils discours! ah! ils seront toujours ingrats!...

Le jeune homme s'était retourné au commencement de cette phrase, prêt à répondre vivement à celui qui se permet-

tait de le rudoyer ainsi, mais il reconnut son père, rougit, lui offrit respectueusement son bras, et l'accompagna jusqu'au coin de la place où une autre réunion écoutait aussi son orateur. Mais autant la personne de celui-ci différait de l'autre, autant différaient ses opinions. La légitimité, les droits du trône et de l'autel ménacés par les jacobins, les vertus des enfants de Saint-Louis, l'enfant du miracle qu'il fallait aimer et défendre, telle était la substance de son discours.

Dans sa bouche les menaces se mêlaient aux promesses.. la terreur et quatre-vingt treize allaient revenir : les prêtres seraient massacrés ou déportés, les églises fermées... les biens des nobles et des riches pillés ; et l'échafaud allait de nouveau s'établir en permanence sur la place publique... pour échapper à toutes ces horreurs, que fallait-il ? nommer député le

maire, homme dévoué à ses rois légitimes et qui, ne manquait jamais un office ni un sermon...

Il y avait sans doute beaucoup d'employés présens... car, grâce aux figures de rhétorique, dont ce fervent apôtre de la légitimité enrichissait sa plaidoirie électorale, il était facile d'entrevoir la destitution, planant sur la tête de ceux qui voteraient mal, et les récompenses, les augmentations, les décorations prètes à pleuvoir sur ceux qui laisseraient tomber de leurs mains, le nom indiqué par le ministère.

Le jeune homme souriait de pitié à ces manèges administratifs, tout en ayant bien soin cependant de cacher ses impressions à son père qui, s'épanouissait de bonheur et de joie, à ces mots sacrés dont la magie réchauffait sa vieillesse.

Ah ! si la révolution n'avait seulement

laissé un coin de terre, s'écriait-il, comme j'irais voter pour les honnêtes gens ! mais je ne suis pas même électeur, moi qui jadis possédais...

Quelques larmes à demi renfoncées par l'orgueil interrompirent cette phrase : Albéric à son tour l'entraînant malgré lui, l'enleva au spectacle de ces luttes politiques qui renouvellaient ses regrets.

Le lecteur a sans peine compris où nous sommes : en effet, il s'agit de l'élection d'un député. Il paraît que la nomination de cette fraction si minime d'une chambre représentative, était d'une haute importance pour le pouvoir et pour ses ennemis : car, deux hommes également agissants, également utiles, étaient depuis quelques jours arrivés à point nommé, pour travailler les électeurs.

Le premier, appelé tout simplement Rhubert, personnage sans éclat et sans

consistance apparente du moins, se trouvait présent à toutes les élections qui ne semblaient devoir pas offrir pour résultat le choix d'un libéral. Soit qu'il agit de son autorité privée et par le seul instinct d'un parti profondément ancré dans son ame, soit qu'il fut l'agent d'une association dont il servait les plans mystérieux avec désintéressement, ou avec venalité, toujours est-il que jamais cause bonne ou mauvaise, ne fut défendue par un moteur plus actif, plus ardent, plus infatigable. Il visitait, sous prétexte d'affaires de commerce, de banque ou d'agriculture, les habitans d'une ville qu'il jugeait les plus influençables. D'abord, il parlait adroitement des intérêts particuliers; puis l'entretien s'animait... Il creusait son interlocuteur, caressait ses simpathies, flattait sa femme, ses enfants, lui parlait de gloire de négoce de Napoléon, touchait l'en-

droit faible, et sortait quelque temps après, emportant une parole formelle de l'honnête négociant de choisir celui qu'il lui indiquerait au moment décisif. Il réchauffait les tièdes, s'entendait avec les exaltés, indiquait à ceux qui ne payaient pas le cens, les formalités utiles, traitait largement ceux qui desiraient se réunir pour se concerter et agir avec ensemble, organisait ses masses, donnait le mot d'ordre, répandait l'argent, présidait de l'extérieur aux mouvemens qui devaient forcer le nom à sortir de l'urne, attendait avec impatience la proclamation du favori du sort, courait en poste l'annoncer à ses chefs, et revolait à travers la province à de nouveaux triomphes.

Depuis huit jours seulement il parcourait la ville, developpant ses moyens de tout genre; la coalition était déjà compacte et serrée, avant que son compéti-

teur, c'est-à-dire son antagoniste en opérations électorales se fut douté de sa présence.

Il faut l'avouer aussi : autant l'agent libéral était adroit et impénétrable, autant l'agent royaliste prêtait le flanc à toutes les attaques. Le chevalier de Chamarange, était un de ces instrumens du pouvoir dont la position et les services semblaient également inqualifiables. Il n'occupait aucune place administrative ; et son nom ne se lisait dans aucune des catégories de l'almanach royal, mais par je ne sais quel prestige il était de tout et partout: pensionné à l'intérieur et sur la cassette du roi, touchant une somme sur les fonds secrets de la police, sur les maisons de jeu et de tolérance, il faisait partie de toutes les associations dont l'essence était royale et religieuse. Membre de la congrégation, affilié au sacré cœur, il avait l'inspection

des petits théâtres, et sous la rosette de sa croix d'honneur, il portait un scapulaire.

Une de ses missions spéciales, était l'achat des journaux ou des hommes qui donnaient quelque souci au pouvoir : il marchandait la feuille et le titre; quand le marché était conclu, d'autres rédacteurs entraient dans le journal, comme des voleurs dans un bois et les abonnés qui recevaient le numéros suivant, étaient tout surpris de lire une homélie digne de l'ami de la religion et du roi, sous la couverture de l'album, ou l'enveloppe du mercure. Quand il avait visé un homme dont la plume était vive et pure, il tournait autour de sa vie intime, il sondait son intérieur, fouillait sa famille et approchait sa lanterne sourde de son cabinet: quand il l'avait flairé dans un moment de gêne, il parlait de la gé-

nérosité et de la bienfaisance du roi... et faisait luire aux yeux de l'auteur pauvre un peu d'or qu'il n'aurait pas même l'ennui de demander... du reste, on n'en voulait pas à son indépendance... ornespecterait sa pensée... il serait ilbre d'écrire... le roi d'ailleurs aimait la noblesse et l'élevation de l'âme... ainsi traqué, le malheureux acceptait il ? le lendemain tout Paris savait que Monsieur *.* s'était vendu au pouvoir... les mains et les portes se fermaient pour lui... déconsidéré, démonétisé, le pauvre diable perdait courage, renonçait à son avenir de gloire et d'honneur, et finissait par devenir agent de police ou écrivain ministériel quand on voulait bien de lui.

Un jeune homme de talent s'annonçait-il auprès d'un comité par quelque œuvre dramatique empreinte d'une idée forte ou généreuse, s'élançant par des vers sortis

du cœur, comme un jet de feu de la fournaise?... la censure arrêtait la pièce... Alors il fallait ou renoncer à son œuvre et mourir de faim, ou faire amende honorable. Au bout d'un an de privations, l'œuvre vous était rendue, énervée, sillonnée en tout sens par le ciseau des valets de l'inquisition littéraire, squelette où la chair disparue ne laissait voir que le jeu de l'articulation, où ne s'offrait plus aucune trace de la vie et des couleurs dont la main créatrice l'avait animé à sa naissance. Le chevalier de Chamarange était la cheville ouvrière de ce mécanisme d'oppression et d'étouffement intellectuel; ses coups atteignaient leur but, sans indiquer leur point de départ, et la vengeance de la victime n'eut pas su découvrir ni frapper l'assassin.

Du reste, c'était bien l'homme le plus charmant, le plus séducteur... Toujours le front haut et la parole retentissante, il

portait le sourire stéréotypé sur son visage : c'était avec grâce et politesse qu'il accourait vous annoncer les nouvelles les plus sinistres... Il aurait souri, je crois, en venant vous lire votre arrêt de mort. Partisan du beau sexe, il n'entrait jamais dans un salon sans baiser, non la main, mais le bout des doigts de la maîtresse... La morale n'avait pas d'ailleurs d'avocat plus orthodoxe; personne ne témoignait une indignation plus vertueuse, lorsqu'une voix ou un écrit empiétaient tant soit peu sur les limites de la paternité ou du mariage. Plein d'intelligence, il semblait l'oublier totalement dans ces sortes de discussions où la pensée s'arrogeait un droit d'examen. Il adorait tout ce que le château croyait, entendait la messe et était athée... Plein de soumission et d'obéissance avec les maîtres, il était insolent avec ses inférieurs. Par un retour naturel des choses, au lieu d'augmenter le

nombre des amis de la monarchie, il le diminuait par ses paroles mêmes : son affection était antipathique. C'est de tous les amis des Bourbons celui qui leur faisait le plus d'ennemis.

Ce qu'il y avait de plus étrange et à la fois de plus méritoire pour lui vis-à-vis de son parti, c'est que la plupart des missions qu'il remplissait ne lui étaient pas imposées : c'était l'effet d'un zèle souvent gratuit, mais funeste ; et comme beaucoup de serviteurs de la restauration, il prenait cela sur son compte.

C'était encore une corvée pareille qu'il accomplissait aux élections de Gien.

Soupçonnant les royalistes de l'endroit d'un peu de respect humain, il était accouru pour leur tracer leur devoir et raffermir leur mollesse. A peine descendu chez le maire, il avait visité le sous-préfet, le curé, les vicaires et quelques gentilshom-

mes clair semés qui composaient l'élite du pays ; il avait paru avec eux aux promenades. Le temps que lui laissaient ces devoirs, il l'avait consacré à quelques apparitions chez divers employés qui relevaient du gouvernement, mais avec le laisser-aller de haut lieu qui indiquait la certitude des votes de ces machines appointées. Quant aux marchands et autres petits électeurs, il n'avait pas seulement daigné les honorer d'un regard, persuadé qu'ils seraient trop heureux de voter pour l'homme du gouvernement, et ne pensant pas qu'ils auraient l'audace de nommer un homme de rien, comme Porcheron.

Mais ceux que Chamarange avait négligés, avaient été très-chaleureusement cultivés par son adversaire. Rhubert avait agi dans l'ombre et avec modestie, tandis que l'autre s'était montré au grand jour et avec faste. De cette façon, il était bien prouvé

que le ministère avait envoyé un agent pour influencer les choix, et l'on se tenait en garde contre son candidat; tandis que, de l'autre côté, les électeurs stylés par la même main, sachant leur leçon par cœur, formaient une unanimité indépendante à laquelle on se ralliait sans défiance.

Les choses en étaient là, lorsqu'arriva le moment suprême de l'élection. Enfin, les portes de la mairie furent ouvertes, la foule s'y précipita, et l'épreuve commença avec toute la gravité accoutumée. Le maire, qui brûlait du désir d'enlever les suffrages de ses administrés, prononça un discours plein de phrases respectueuses pour l'auguste famille, dans lequel il flétrissait énergiquement les horreurs de la révolution, et bénissait le régime qui devait pour jamais nous en délivrer.

Cette sorte de captation préparatoire ne fut pas du goût de l'assemblée.

Porcheron se leva un papier à la main. A cette vue, un mouvement de surprise se manifesta dans le prétoire; du côté des royalistes surtout, l'étonnement prit une teinte marquée d'incrédulité et d'ironie, que refoulèrent bientôt les regards furieux du tiers-état de l'arrondissement.

Porcheron lut d'une voix ferme un papier où se trouvaient consignées les promesses de sa candidature : c'était une circulaire que Rhubert avait répandue à trois mille exemplaires. Porcheron y jurait de défendre la charte, d'assurer les droits des citoyens et de s'opposer aux projets liberticides des ministres ; il protestait d'ailleurs de son respect pour le roi... Cette dernière phrase fut à peine entendue, grâce aux applaudissements furieux qui partirent de tous les coins de la salle.

Intimidés par une démonstration aussi générale, aussi énergique, les royalistes se

comptèrent en silence, reconnurent avec effroi leur petit nombre, et pour ne pas donner au parti de la révolution l'honneur d'une victoire, en lui faisant l'honneur d'un combat, ils se retirèrent... Leur exemple fut suivi par quelques propriétaires timides ou intimidés; et quand l'urne fut dépouillée de ses votes, Porcheron fut élu à la presque unanimité; je dis presque, car, au milieu des rires, des quolibets et des bons mots insultants, le maire, pauvre candidat royaliste, n'obtint qu'une seule voix : encore fut-il dit par quelques mauvais plaisants que cette boule était la sienne.

Porcheron fut donc proclamé député, au milieu des acclamations et des joies bruyantes de son parti. Le soir, il y eut illumination aux fenêtres des patriotes.

Pendant que les musiciens donnaient une sérénade au nouveau dignitaire, les deux agents politiques retournaient à Paris en

poste, pour rendre compte du succès de leurs efforts. Le chevalier de Chamarange allait déposer au pied du trône les hommages et les respects d'une population dévouée à ses rois légitimes, et Rhubert, ébloui d'un si facile résultat, courait dire à ses commettants : courage ! les Bourbons sont perdus.

II.

LA FIANCÉE ROYALE.

Nous croyons absolument indispensable, pour l'intelligence de notre récit, de remonter quelques années plus haut que l'époque de cette scène d'élection. Qu'il nous soit permis d'imiter en cela les fai-

seurs d'épopée qui se jettent à corps perdu au milieu de l'action, et, quand ils ont bien établi leur intérêt, reviennent tranquillement sur le passé.

Briare, l'une des plus petites villes de France, est une des plus importantes par son commerce et l'activité de sa population. Assise sur un canal qui réunit la Loire à la Seine, elle est en quelque sorte la clef d'un échange de toutes sortes de productions, mais surtout des bois que fournit à son port la forêt de Montargis. De là viennent ces immenses flottaisons de combustibles qui, sous le nom de train, et en rang de bataille, descendent la Loire, ou, par le canal, se répandent dans toute la France.

Briare fait partie d'un arrondissement qui a ses souvenirs de toute espèce, et qui, sur son sol, montre encore la trace du passage des grands conquérants, les Romains. Plusieurs savants mêmes hésitent à pronon-

çer entre Orléans et Gien, qui toutes deux se disputent les lignes que César a consacrées à Genabum dans ses *Commentaires*. La raison, d'accord avec les lois de l'étymologie, semblerait indiquer que la ville à côté de laquelle existe un canton encore appelé La Génabie, est celle dont le guerrier littérateur a voulu parler. D'un autre côté, les preuves matérielles et chronologiques sont si accablantes, que, par prudence, nous ne ferons pas un choix également funeste à notre intelligence ou à notre science géographique. Mais, sans vouloir établir un point fixe entre les deux bassins de cette balance, contentons-nous de signaler ce qui reste aujourd'hui à la contrée en monuments et en débris, et sa part sera encore assez belle.

Montons donc au sommet du clocher de l'église principale, car malheureusement nous n'oserions l'appeler cathédrale, et

jetons un coup d'œil sur le paysage qui nous entoure. A droite, les pieds baignés dans la Loire, Gien dresse la pointe de la chapelle de son château, qui, du haut de la montagne, domine le panorama d'alentour. C'est là que Louis XIV, réfugié avec sa mère pendant les guerres de la minorité, connut ces premières émotions d'un cœur qui s'ignore ; et l'histoire secrète ne dit pas jusqu'à quel point le jeune monarque triompha des obstacles que sa mère opposait à son amour pour la plus adroite de ses dames d'honneur.

A gauche, Saint-Brisson se montre dans les nuages, avec ses tourelles, ses murs crénelés et son admirable structure. Il existe peu de positions militaires plus menaçantes, plus imprenables que le château de Saint-Brisson. Planté sur le faîte d'un coteau qui descend à pic dans toute sa longueur, depuis la tour du nord jusqu'à celle du midi,

du côté de l'est, dans les terres, au niveau de sa porte principale, il a conservé une sortie pareille à un pont-levis immense qui serait baissé jusqu'au sol. De ce côté, étroit à sa source, et qui va en s'étendant, on a vue sur la plaine, dans laquelle on pourrait, avec deux ou trois pièces de canon, tenir en respect et même détruire une armée formidable. Les trois autres pans de ce château, poussés à une hauteur prodigieuse, sont inabordables; ils bravent l'escalade, et le boulet ne peut qu'y ricocher inutilement ou mourir. De là, on domine Saint-Gondon, cette ville jadis fortifiée carrément comme un castel, et dont les murailles colossales remontent, dit-on, jusqu'aux Romains. Leur présence y est attestée par une tour en ruines qui se dresse, comme une couronne écornée, sur le sommet d'un tumulus, et qui, comme l'écorce garde un nom qui croît avec elle, garde encore gra-

vés sur ses pierres moussues des fragments de noms latins.

Ces tumulus, dont le nom traditionnel annonce l'emploi, sont des monceaux de terre en forme de mamelon, dans lesquels on retrouve des débris d'objets carbonisés, et qui semblent en partie les restes d'un bûcher ou d'un incendie : des ciselures, des cônes, des rainures s'y retrouvent encore. Ces collines factices sont éternisées dans la contrée par un renom superstitieux. Les paysans prétendent que Gargantua passant dans ce pays, sa femme, qui l'accompagnait dans ses excursions, remplit son tablier de terre, et bientôt fatiguée de ce poids, le déposa à quelques pas du lieu où elle s'en était chargée.

En effet, toujours, à quelque distance du tumulus, se trouve une excavation dont la profondeur répond à la masse du terrain entassé à côté, et indique le travail

des Romains pour le construire. Le petit fort qui les surmonte, était gardé par plusieurs soldats ; et, comme de loin en loin pareille élévation se présente, nous pensons que les signaux de feu pendant la nuit, ou de fumée dans le jour, avaient ainsi leur correspondance et formaient le télégraphe de Jules César. Là seulement, nous avons entendu le nom de Gargantua appliqué à des faits constants : sans doute le retentissement des exploits du célèbre Romain aura grandi sa taille avec son nom, et le souvenir en a fait le géant en qui la superstition a personnifié une armée.

Long-temps ces tumulus furent des points de ralliement pour les troupes, dans les guerres seigneuriales, qui, sur ces parages, se signalèrent par tant d'excès et de crimes.

En 181..., époque où commence notre histoire, toute la contrée, rendue à l'éga-

lité des droits, goûtait, sous l'égide de la charte et de la royauté, ce repos que n'avaient pas encore envahi les tracasseries constitutionnelles. Le retour des Bourbons, qui promettait l'affermissement des conquêtes de 89, n'avait jeté ses racines dans le pays que parce qu'il était le germe de la puissance monarchique. Cet état de choses, qui coupait court à toutes les ambitions mesquines, comme à toutes les oppressions soldatesques, rassurait à la fois le commerce, les arts et l'industrie. On se plongeait dans ce calme soudain, comme dans une baie après la tempête.

Les fautes et les erreurs de la dynastie, les réactions sanglantes et terribles qui dans d'autres départements entassaient tant de haines sur les frères de Louis XVI, avaient bien excité quelques sourds murmures dans cette partie de la population

qui, même sous les rois absolus, ne peut se résoudre à garder le silence; mais cet écho lointain des douleurs, affaibli par la distance géographique, ne suffisait pas pour soulever l'indignation... Ce qu'on n'éprouve pas se juge avec froideur: car la renommée qui augmente, diminue souvent même la réalité. Dailleurs, on avait là de plus pressants devoirs que la compassion et la sympathie. La vigueur inaccoutumée qui ranimait le commerce jadis haletant, les récoltes à encaisser, à faire circuler et à vendre, les chemins et les quais à reconstruire, cette partie intégrante du bonheur matériel dont Bonaparte s'était si peu inquiété pour les parties éloignées du centre, tout ce faisceau d'intérêts et de besoins nouveaux, remplissait jusqu'aux heures oisives de la soirée et du dimanche, et les habitants se contentaient de se réunir sans arrière-pensée,

pour boire, négocier et prier Dieu.

On conçoit aisément que l'esprit de rébellion et d'indépendance ne se glissât point au milieu de ces passe-temps si chauds et si animés. Le pouvoir civil et religieux, n'ayant pas reçu le mot d'ordre des congrégations encore cachées dans l'ombre, ne froissait point les esprits par des persécutions maladroites ; et quoique les missionnaires eussent déjà jeté dans les sommités du département, le germe des divisions intestines et extérieures, Briare et ses alentours savouraient froidement cette délicieuse indifférence morale et religieuse inscrite dans le code civil. Les mariniers n'en exerçaient pas moins leurs pratiques, pieuses et le grand saint Nicolas, leur patron, ne semblait pas se plaindre auprès de l'Éternel du refroidissement de leur catholicisme. Comme on travaillait fort, on vivait bien ; les

impôts, faible partie prélevée sur de gros bénéfices, se percevaient sans résistance et sans difficulté, et le receveur-général des contributions envoyait, tous les huit jours, un bordereau satisfaisant du dévouement et de la soumission du Gâtinais à son souverain légitime.

Mais cet état de choses ne devait pas durer. Par je ne sais quelle fatalité, les nuances de position et de fortune se dessinèrent imperceptiblement.... L'argent, bien compté et solidement placé, fit naître l'orgueil : comme un éclair qui, perçant la nue dans la nuit, éclaire les sinuosités d'une forêt, les abîmes, les fossés, les monticules et les fondrières, la vanité circula dans les intervalles des individus, fit remarquer le plus ou le moins d'aisance des familles, rendit les aspérités plus saillantes, fit rentrer les points de contact, et, par une dégradation insensible de l'architecture sociale,

fit germer l'aristocratie de tous les genres, comme les plantes qui poussent dans les lézardes des murailles.

Dès lorsqu'une démarcation sensible s'établit, l'observateur attentif eut sans peine deviné la discorde et les divisions encore à l'état de fétus, mais qu'un aliment même léger devait faire bientôt grandir et éclore. Cet aliment leur fut bientôt fourni, et ce qui les fit naître, ce fut un événement dont la mission spéciale semble toujours être de les étouffer.

Un prince de la famille royale allait se marier. Le duc de Berry, cet assemblage confus de bonnes qualités et de grossières habitudes, enfant gâté de haute maison, tout aussi prêt à insulter un honnête homme qu'à lui rendre raison de son injure, était fiancé à une jeune princesse italienne. Ce mariage, préparé et conclu par un roi qui sentait le besoin de concen-

trer l'avenir de sa maison, fut accueilli par la France avec cet élan qu'elle a toujours en réserve pour les solennités nouvelles.

Les bons esprits, d'ailleurs, qui sincèrement attachés à l'ordre de choses en désiraient la conservation, étaient les plus ardents à bénir cette union. La famille royale, en effet, ne leur offrait pas dans son ensemble et dans ses membres des gages de stabilité et de vigueur. Des princes de peu de capacité et d'étendue, imbus de vieilles idées sur lesquelles le torrent de la révolution avait glissé sans les effacer; une femme seule, forte entre toutes ces faiblesses, mais destinée à prier dans l'ombre, exclue du trône par une loi stupide : tels étaient les soutiens de l'édifice constitutionnel, déjà ébranlé dans sa base, et menaçant si promptement ruine, que même les plus loyaux sujets nommaient involontairement, pour le soutenir, une intelligence formée par

l'exil, et qui grandissait non sur les degrés, mais à côté du trône.

Cependant, la jeune princesse arrivait, comptant sa marche triomphale par des étapes où le peuple et les autorités redoublaient pour elle de grâce et d'empressement. Il y a, en effet, quelque chose de si touchant et de si doux dans cette confiance d'une naïve enfant qui abandonne un palais, une famille, un pays aimés, pour venir au milieu d'une nation inconnue partager la vie d'un prince qu'elle ignore! Incertaine de l'accueil qui l'attend, elle s'avance timidement: son cœur bat à la frontière; mais bientôt elle se rassure. Femme, princesse, portant sur son front la bonté, et sur sa bouche le sourire, elle captive, elle séduit, elle enchante: les fêtes la reçoivent, les fleurs jonchent ses pas. Alors elle se prend d'affection pour ce peuple si galant et si hospitalier, et quand elle ouvre

les portes de Paris, elle est toute Française.

Ainsi s'approchait Caroline de Naples. Le roi avait lui-même tracé son itinéraire, en conciliant tout à la fois les exigences du fiancé et les vœux des localités où son passage devait remuer le commerce et semer l'or des communes voisines : Briare était sur la ligne, et cette nouvelle avait mis en émoi tous ses habitants.

La rivalité commença : l'honneur de recevoir la princesse, de lui offrir un appartement pour y passser la nuit, ou une salle pour y prendre son repas, devint le point de mire de toutes les ambitions; la maison de ville fit ses préparatifs, mais ce n'était rien en comparaison de ceux qui se combinaient dans quelques habitations particulières.

Nous ferons bien, je crois, d'y pénétrer ensemble, et si le lecteur veut nous y sui-

vre un instant, il n'aura même pas la fatigue du chemin, car la campagne est ravissante, et les habitations sont à deux pas. Aussi bien, voici sur le seuil d'une maison de simple apparence, un vieillard qui sans nous être parfaitement connu, a déjà fait acte de présence dans la scéne d'élection que nous avons racontée; à quelques pas devant lui, un jeune enfant, son fils sans doute, lit avec une attention au-dessus de son âge, un livre qui nous semble bien grave pour un écolier.

Ce vieillard est coiffé, à la manière antique, de deux ailes de pigeon dont les touffes sont éclaircies par les années; un habit dont la trame apparaît en mille endroits, comme un pré fauché qui montre le sol, une culotte étroitement serrée au-dessous du genou et qui dessine une jambe frêle et osseuse, un chapeau à trois cornes et des bas gris terminés par des souliers à bou-

cles, tel est le costume de ce personnage, débris vivant de l'ancien régime, qui retrace avec tant de vérité les membres de cette caste que le peuple de 93 appelait des ci-devant.

III.

L'ÉMIGRÉ.

Le marquis de Clérambaut était un de ces types de l'ancienne noblesse qui avaient en naissant sucé, avec le lait d'une bourgeoise ou d'une paysanne, les principes de la plus invariable fixité. Issu de ces seigneurs suzerains qui passaient leur vie et

dépensaient tant de vassaux à résister au roi de France et maintenir leur individualité, il avait puisé dans sa famille les leçons ainsi que l'exemple du plus parfait dévouement à la majesté et à la personne royale. Avant 89, les Clérambaut étaient près du roi, investis des emplois qui exigeaient la plus intime confiance : la distribution des fonds particuliers de sa cassette, les missions secrètes auprès des princes étrangers, les notes à demander ou à communiquer aux ambassadeurs des puissances : tout ce détail enfin du gouvernement occulte qui dirige le pouvoir le plus percé à jour, relevait des Clérambaut, chez lesquels la discrétion et la probité étaient tellement naturelles, qu'elles avaient cessé d'être un mérite : elles étaient devenues proverbes, et quand une famille fait un proverbe, elle y tient.

Cette croyance en la suprême élévation

de la royauté était si bien enracinée dans l'esprit de cette lignée héraldique, que les progrès de la révolution française ne firent aucune impression de terreur sur les Clérambaut. Ils ne se demandèrent même pas s'il existait, par hasard, quelques abus dans la forme, ou quelque vice dans le fond du gouvernement... C'était tout simplement, pour eux, une émeute à la porte d'un boulanger, qu'on apaiserait avec un sac de farine, et qu'un canon dissiperait, si elle devenait plus formidable. Lorsqu'enfin, les dangers entourèrent le trône, et que les princes cherchèrent une retraite dans l'exil, les Clérambaut les accompagnèrent. Les évènements qui suivirent ne leur apprirent rien de nouveau : ils combattirent, moururent comme des martyrs, mais sans que l'Esprit saint eût fait descendre en eux la lumière.

Du moins, en expirant sur la terre d'exil,

un rayon d'espoir vint les consoler : ils laissaient un fils, digne héritier de leur nom et de leur culte, qui leur jura à leur lit de mort de ne jamais dégénérer. Fidèle à ses serments, il suivit la famille royale dans ses excursions à l'étranger, et ne rentra dans sa patrie que lorsque, lasse de la gloire qui lui coûtait le sang et l'or de ses enfants, la France reçut avec enthousiasme les Bourbons, ses libérateurs.

Le marquis de Clérambaut n'avait pas été dévoué pour être puissant ; il ne songea pas a demander le prix de ses services et des abnégations de toute sa vie. Une modique pension que lui envoya sur sa cassette le Roi, qui savait se souvenir, fut tout ce qu'il reçut, sans même l'avoir sollicitée. Ne pensant plus aux grandeurs, tournant toute son ambition vers une meilleure patrie, il se résigna à vivre, riche de sa conscience, sans haine et sans vengeance, plaignant

ceux qui l'avaient persécuté, leur pardonnant leurs fautes, leurs erreurs, et gardant toute sa chaleur pour prier son Dieu et aimer son roi.

Quoique le marquis eût puisé dans la religion et dans son âme naturellement bonne le pardon pour tous les griefs de la révolution, cependant il en existait un que nulle puissance humaine ou divine n'aurait pu lui faire oublier. Chaque fois qu'il promenait ses yeux sur la campagne, chaque sortie qu'il faisait pour un devoir de piété ou de relation sociale, il ne pouvait s'empêcher de jeter un regard de regret et de tristesse sur les restes d'un vieux château qui élevait encore deux tourelles, sœurs des quatre qu'il voyait se dresser jadis aux angles de son carré militaire, comme quatre géants de pierre, veillant éternellement sur ses fossés vides aujourd'hui et tapissés de mousses et d'herbages.

Ce château, manoir patrimonial de sa famille, érigé sur le versant d'une colline, apparaissait au milieu de châtaigniers énormes, et formait le terme d'une longue allée de peupliers que le marquis avait vus naître. Lorsque l'émigration l'appela sur les bords du Rhin, cette belle propriété fut confisquée et vendue au profit de la nation. Dans ce moment où l'or proscrit faisait tuer ceux qui lui donnaient asile, il fallait avoir une sorte de courage pour se rendre complice de cette expropriation ; peu de personnes auraient voulu, auraient pu même acheter Clérambaut ; dans un pays où la fortune est plus en denrées qu'en monnaie, il était douteux que l'on trouvât un acquéreur.

Il se rencontra pourtant. Sur les bords du canal, à l'endroit le plus propice au débouché des flottaisons, habitait un marchand de bois, nommé Porcheron, qui, en épousant une jeune fille du pays, épousa

en même temps un chantier assez considérable, et dont la valeur augmenta dans ses mains. Lorsque la révolution éclata, Porcheron, qui en trouva les principes absolument conformes à ses haines et à ses jalousies, fut un des plus déterminés patriotes de l'endroit. On le trouvait toujours à la tête des actes les plus énergiques. Si la rumeur publique est véritable, il aurait dénoncé plus d'un noble, plus d'un prêtre; et son républicanisme aurait éclaté par quelques-uns de ces actes dont les gens timorés ont la faiblesse de se repentir et de se confesser au lit de mort.

Indépendamment de son commerce, on prétendait que la plupart des cloches du département avaient passé de ses mains dans le creuset du fondeur; qu'en habile chimiste, il avait su adroitement transformer le bronze en or, et que son coffre-fort renfermait certaines espèces sonnantes dont

le bruit était si doux à l'oreille des fanatiques des assignats.

Long-temps Porcheron avait dévoré d'un œil d'envie le château de Clérambaut, dont il avait souvent exploité les baliveaux et les hautes-futaies ; aussi, lorsqu'il fut mis en vente, il avoua son désir à sa femme, et celle-ci, aussi bonne patriote que lui, le décida à ne pas laisser échapper une si belle occasion.

« Nous pourrons donc avoir un domaine aussi, lui dit-elle. C'est bien juste... Il y a assez long-temps que ces aristocrates ont le plus beau et le meilleur;... et pourquoi cela? je vous le demande. Parce que c'est l'héritage de leurs aïeux : belle raison!... Heureusement que le règne de l'égalité commence... Tout pour nous, et rien pour les nobles : c'est dans l'ordre... Ils ont bien fait de s'éclipser; car je n'y aurais pas été de main morte, moi, et s'il m'en était

tombé un sous la main, je lui aurais fait passer un mauvais quart d'heure... Heureusement, ils ont laissé là le château.. C'est bien dommage qu'ils n'aient pas pu l'emporter sur leur dos : ils l'auraient vendu à l'empereur d'Autriche;... tandis qu'ici, c'est comme s'ils l'avaient cédé au roi de Prusse... Va donc, Porcheron, n'aie pas peur : une fois que tu auras Clérambaut, on ne te l'ôtera pas... Notre patriotisme à tous deux est connu, et le premier qui s'aviserait d'en douter, mordieu! je lui arracherais les oreilles.»

Convaincu par les raisonnements de sa femme, mais conseillé plus impérieusement par l'orgueil et la cupidité, Porcheron échangea bien vite quelques piles d'or qu'il entassait, contre une quantité très-confortable d'assignats dont un maraicher n'eut pas voulu pour le prix d'une cargaison de légumes, et il s'en servit pour acquitter la

valeur du château de Clérambaut. Longtemps il dissimula ce marché avantageux ; pour n'exciter ni l'envie des républicains, ni la convoitise des directoriaux, il continua à travailler comme un manœuvre dans le chantier du port.... Mais, peu à peu, les troubles s'apaisèrent ; chaque situation se posa : quand Bonaparte eut accouché d'un empire que les médecins politiques les plus sinistres ne pouvaient se refuser à proclamer viable, il laissa par degrés percer son bien-être, et déjà c'était un riche propriétaire, quand le marquis reparut dans sa patrie après son long exil.

Rentrer en France, surtout pour un émigré, c'est voir le paradis s'ouvrir. Un attrait encore plus invincible le ramena autour du manoir de ses pères. A sa vue, des larmes d'attendrissement coulèrent sur ses joues ridées et jaunies par les malheurs... Ce n'était plus son bien ; mais son cœur battait

de bonheur à le retrouver, comme un amant trahi tressaille long-temps encore quand il voit l'infidèle au bras d'un autre. Résigné, mais curieux de s'y revoir, il demanda au nouveau possesseur la permission de parcourir ce qui fut son domaine, reçut un refus assez rude quand il se fut nommé, comme si, pour Porcheron, pénétrer dans son château ce fut pénétrer dans sa conscience, et se retira navré de douleur et d'amertume. Mais, enchaîné malgré lui au sol natal, il se fixa aux environs, acheta une petite maison bien modeste, d'où l'on pouvait voir Clérambaut, et se consacra tout entier à la tendresse de sa femme et à l'éducation de son fils.

La marquise de Clérambaut ne supportait pas aussi patiemment un contraste de fortune si choquant pour elle. Sans être plus vindicative que son mari, elle sentait plus vivement que lui ce qu'elle était et ce

qu'elle aurait pu être. Au torrent de la révolution qui passa sur ses pareils, elle avait bien permis de ravager la contrée; mais elle ne concevait pas que ceux dont ses flots engloutirent les droits, ne revinssent pas reprendre la place dont les avait chassés son passage. Ses infortunes n'avaient pas affaibli son esprit ni amolli son âme : elle n'en prenait qu'une plus haute idée de la noblesse, et une plus grande estime d'elle-même.

Il existe un défaut très-remarquable dans les gens qui ont éprouvé des malheurs : il leur semble que cet acharnement du destin prouve leur supériorité ; c'est une distinction, une singularité... On a eu la gloire de vaincre la destinée, quand c'est la destinée elle-même qui s'est lassée, et qui, inconstante comme la fortune, a porté ailleurs ses dons. Ces gens-là s'honorent de très-bonne foi; ils croyent en eux comme

à une relique de martyr qui fait des miracles. La marquise s'était trouvée de si bonne heure entourée de pleureurs de cette sorte, elle avait entendu tant de personnes se plaindre des torts de la révolution à leur égard, torts souvent bien minimes, qu'elle avait pris l'habitude de ne jamais parler de ses souffrances, elle qui avait beaucoup souffert.

Tandis que d'autres racontaient leurs tourments, comme un vieux général raconte ses batailles, elle gardait le silence sur les siens : au lieu d'effeuiller sa douleur, elle la repliait sur elle-même, comme fait un cœur fidèle du souvenir d'une tombe. C'était pour elle une arche sainte qu'elle aurait rougi de laisser toucher aux profanes.

N'allons pas, cependant, prendre, dans cette particularité de son caractère, une funeste idée de son cœur ou de son âme : jamais plus de dévouement et de douce

piété n'anima une mère chrétienne : son mari, son enfant, tels sont les seuls objets de sa pensée. Prête à tout souffrir pour eux, disposée à recommencer encore ce cercle d'infortunes qui a si cruellement influé sur sa vie, vous ne l'entendrez pas proférer une plainte, il ne lui échappera pas un murmure. Mais tout en elle a pris un extérieur de gravité et de mesure... Les tyrannies dont elle a été victime, restent toujours vivantes dans sa mémoire : l'eau a bien repris sa limpidité et son calme, mais l'amertume repose au fond du vase. Pour elle, le château de Clérambaut, envahi irréligieusement par les lois républicaines, ne représentait pas une spoliation seulement, mais un sacrilége.

C'étaient donc deux partis en présence : tous les deux silencieux, s'observant et également éloignés d'une réconciliation, car si d'un côté la familiarité avec un artisan était

chose si fantastique, que la discussion même n'en semblait pas possible, du côté de Porcheron, on s'en défendait avec toute l'obstination d'un inférieur qui sent l'impossibilité d'y parvenir. Certes, si le marquis eut fait la moindre avance, s'il eut salué avec quelque cordialité, si même on l'eut cru capable de rendre un salut, nul doute que Porcheron ne se fut précipité dans ces relations si honorables et si enviées; car on a beau faire, un titre même dépouillé de fortune, est encore une auréole : c'est un diamant sans monture, il brille même dans la nuit, et pour éblouir il n'a besoin que d'un rayon de soleil.

Mais il faut bien l'avouer, la présence du marquis semblait un reproche éternel au nouveau propriétaire du château des Clérambaut. Il n'avait certes pas à craindre une invasion à main armée, comme dans les jours de la féodalité, il ne craignait pas

même d'en être chassé par les lois : il en était le maître légal, sur papier timbré, il l'avait payé, il le possédait aussi légitimement que tous les autres détenteurs des biens nationaux ; mais il sentait bien qu'on avait volé le marquis, et il était le recéleur. Puis encore, l'ancien propriétaire était là, qui le regardait entrer, sortir ; il voyait la lumière aux fenêtres la nuit, et le matin l'aurore s'y réflétait sur le donjon du beffroi : tout cela lui causait un malaise indéfinissable ; il aurait donné beaucoup pour tout aplanir, par un de ces moyens qui ne laissent plus de recours aux rancunes.

Une restitution n'eut pas satisfait le nouveau maître, ni un arrangement pécuniaire, l'ancien : un seul moyen restait, mais si lointain, si vague, si impossible même, que Porcheron ne daignait pas s'y arrêter. Comment un mariage eut-il arrangé tout cela? sa fille n'était encore qu'un enfant,

et le fils de l'émigré n'était pas même un jeune homme.

En attendant, Porcheron ne voulant pas que sa fille restât au-dessous des autres demoiselles du pays, l'avait placée dans un des meilleurs pensionnats de Bourges, où pour une somme de 1,200 francs par an, on la dressait à toutes les choses inutiles, se reposant comme d'habitude sur son bon sens, du soin de former son esprit et son cœur, la dernière des inquiétudes de ces excellentes mères d'adoption.

Tels étaient les personnages les plus marquants de la commune de Briare; car nous ne parlerons ici que pour mémoire d'un frère de madame Porcheron, nommé, je crois, Bertrandet, qui depuis long-temps déjà a quitté sa ville natale pour aller sans doute se préparer un avenir à Paris.

Nous ne devons pas cependant passer sous silence le général Sabrant, duc de la Béré-

sina, débris vivant de l'empire, qui occupait alors le château de Beauvoir. Ne pouvant contempler d'un œil tranquille le passage d'une princesse du sang de Bourbon, il avait pris la poste et se rendait en toute hâte à Paris. Comme nous nous rencontrerons sans doute avec lui dans le grand mouvement de la capitale, laissons-le continuer sa route et courons, en curieux, à l'entrée de la route de Bourges, où des cris de joie et les acclamations saluent l'approche de Caroline.

IV.

LES HAINES.

C'était elle en effet.

Le maire, à la tête de tout le conseil administratif, son écharpe blanche autour de la taille, lui adresse un long discours plein de candeur et de bonhomie, mais où percent cependant les fleurs dont le haut fonc-

tionnaire a recueilli les germes dans sa rhétorique. La princesse entre, et la fête de sa réception occupe toute la ville.

Mais long-temps avant son arrivée, les émulations de deux personnes bien différentes d'opinion et de situation, avaient déjà pris leur essor. Le marquis de Clérambaut, que cette solennité avait rappelé à lui-même, s'était souvenu que son dévouement et ses services avaient droit à une récompense; et, comme un véritable intrigant, il l'avait sollicitée. Cette récompense, c'était l'honneur de recevoir la princesse et de la traiter à son passage. Cette haute faveur, il la réclamait comme une justice, comme une dette : dans les lettres qu'il avait écrites, d'une part au roi, et de l'autre à sa royale nièce, il annonçait que le refus serait pour lui le coup de la mort.

L'autre, que nous avons besoin de nommer, pour épargner l'embarras de deviner,

était Porcheron lui-même. Dans une pétition que sa femme lui avait conseillée, qu'ils composèrent ensemble, et qu'il écrivit le plus correctement possible, il sollicitait aussi l'honneur de traiter la fiancée du prince. Il espérait qu'elle ne refuserait pas cet honneur à l'un des hommes les plus riches et les plus influents du pays. Il lui annonçait que son château était d'avance tout disposé pour la recevoir, et qu'elle y serait aussi bien traitée qu'aux Tuileries. La missive finissait par des protestations de respect et de dévouement bien plus ardentes que celles du marquis lui-même. Je ne sais si le but de cette demande de Porcheron était de se mettre dans une situation convenable vis-à-vis du pouvoir qu'il sentait affermi pour toujours, de l'emporter sur le marquis et sur toute autre personne distinguée des environs, ou s'il n'y avait point par hasard, au fond de sa politesse, un vague espoir

d'obtenir la fourniture d'une maison royale.

Jamais Porcheron n'avait donné dans un luxe pareil à celui qui envahit soudain son château. Un tapissier de Paris, mandé exprès, vint tout mettre en désordre pour composer un délicieux boudoir ; un cabinet élégant fut improvisé avec une magnifique tenture de velours bleu broché d'or ; un riche dais, aux armes réunies de France et de Naples, s'éleva sur un lit resplendissant de broderies et de dentelles, et un lustre descendit du plafond pour luire doucement sur le sommeil de la noble voyageuse.

Madame Porcheron était triomphante : elle regardait d'un air de dédain la maisonnette du marquis de Clérambaut, souriait d'avance à l'éclat qui en résulterait pour eux et à la jalousie qui dévorerait le cœur de la marquise.

« Ils croient qu'il n'y aura des princes et des princesses que pour eux, disait-elle

à son mari, en lui faisant admirer le goût exquis de ses dispositions nouvelles... Heureusement que nous avons un roi libéral et qui sait que le peuple vaut bien aussi son prix... D'ailleurs, nous ne sommes pas du peuple : quand on a dix mille livres de rente, un château et cinquante trains de bois flotté dans le canal, on peut passer pour des gens comme il faut, n'est-ce pas, Porcheron ?

— Certainement,... certainement... Ça n'empêche pas qu'elle va nous coûter joliment d'argent, ta princesse.

— Nous le regagnerons : sois tranquille ! Lorsqu'elle sera ici, je viendrai faire la conversation avec elle, je lui glisserai ma petite affaire dans le tuyau de l'oreille, et avant quinze jours, tu verras au-dessus de la porte de notre chantier un grand écusson doré, avec cette enseigne : Porcheron, fournisseur du roi et des princes. Eh bien ! qu'en

dis-tu ? ça ne mérite-il pas quelques avances ?... Et puis, l'honneur de recevoir chez soi la femme du duc de Berry, ça ne peut pas trop se payer.

— Te voilà bien vite devenùe royaliste, toi...

— Que veux-tu ? tout le monde l'est à présent... D'ailleurs, ce sont de braves gens... Vois, comme le commerce va bien ! Et Monsieur, en voilà un luron ! il a fait des farces étant jeune, dit-on ? tant mieux ! c'est comme Henri IV : « *J'aimons les filles...* » Avec des princes comme cela, le pays est heureux, puisque les négociants font fortune... »

Voilà comment la maison Porcheron se préparait à recevoir la princesse, et certes, elle avait bien le droit d'espérer cette faveur; car le seul habitant qui pût réellement la leur disputer par ses opinions, ne semblait pas organiser des préparatifs di-

gnes de la solennité : aucun changement notable ne paraissait à l'extérieur, et l'intérieur n'avait rien perdu de son calme accoutumé.

Déjà la princesse avait traversé la ville, et l'inquiétude y était au comble. Comment, disait-on, elle ne s'arrête pas ici! mais elle va donc aller d'un trait à Fontainebleau?

Elle fit un signe et s'arrêta. « Quel est, demanda-t-elle au chevalier de Chamarange, qui l'avait reçue à la frontière avec une pièce de vers, et qui marchait près d'elle à cheval; quel est ce château?

— C'est, lui répondit le maire plus instruit des localités, le château de Clérambaut, occupé maintenant par le sieur Porcheron.

— Comment, fit-elle, surprise de cette association, le sieur Porcheron occupe?...

— Oui, madame; vis-à-vis, dans cette petite maisonnette, demeure le marquis de

Clérambaut, avec sa femme et son fils. Mais voici fort à propos les deux personnages dont nous parlons, et qui ont sans doute une demande à adresser à votre altesse royale. »

En effet, de chaque côté de la voiture s'avançait une espèce d'ambassade. A droite, le marquis, près de sa femme, conduisait son fils par la main : leur toilette était simple comme d'habitude; seulement on eut dit que des larmes roulaient dans les yeux du vieillard.

A gauche marchait Porcheron superbement endimanché, tenant avec noblesse la main de madame Porcheron, toute ennuagée de dentelles, de mousselines, ruisselante de bijoux, et portant un énorme bouquet. A côté d'eux marchait, déguisée en petit saint Jean-Baptiste, Joséphine, leur fille, jolie enfant qui cachait sous les rubans de son bâton de pèlerin, sa rougeur

et son embarras. Derrière eux, les domestiques, les garçons, suivaient en rang avec des drapeaux aux fleurs de lys : des coups de fusil célébraient bruyamment la sainte du jour. Porcheron, imposant silence, s'adressa à la duchesse, et sollicita l'honneur de la recevoir. De son côté, le marquis de Clérambaut se nomma aussi, et d'une voix émue et cassée :

« Princesse, lui dit-il, ma vie s'est passée au service du roi : je n'ai pas eu le bonheur de mourir pour lui ; mais j'ai un fils qui sera peut-être plus heureux. Je ne veux pas d'autre récompense que de vous voir descendre chez moi. »

Cette double invitation était également pressante ; mais ne prenant conseil que de son cœur :

« Monsieur Porcheron, dit Caroline avec la grâce la plus exquise, votre invitation m'est précieuse : je sens déjà que le

peuple de France est mon peuple; je me trouve au milieu de vous fille de Henri IV; mais voilà un homme qui a tout perdu pour nous,... que lui restera-t-il, si je lui vole ce souvenir? Permettez-moi de m'arrêter chez le marquis de Clérambaut, et recevez mes remercîments sincères de votre touchant accueil. »

Elle le congédia avec ces formes charmantes dont les grands de la terre savent si bien colorer un refus, et Porcheron, humilié, confus, se retira le cœur plein de rage et de colère.

C'était surtout madame Porcheron qu'il fallait entendre. A peine rentrée dans son château, elle foula aux pieds son bouquet, arracha à sa fille son bourdon et son costume, monta furieuse dans l'appartement destiné à la princesse, enleva les tentures, et aurait sans doute déchiré ces étoffes chèrement achetées, si son mari ne l'eut rap-

pelée à elle-même par la considération des sommes que son dépit allait leur faire perdre. Elle s'apaisa, et comme elle ne pouvait porter sa colère sur la duchesse, elle s'en dédommagea en tourmentant pendant plus de six mois, de toutes les façons, son mari, sa fille, ses domestiques et ses ouvriers.

Quant à Porcheron, si son courroux eut moins d'épanchement, il n'en conserva pas des traces moins profondes. Sa haine pour le marquis redoubla de force et d'intensité, la vengeance devint son rêve : chaque fois qu'il le rencontrait, ses yeux l'insultaient au défaut de ses paroles, et son aversion qui ne se déguisa plus, s'exhalait partout en invectives.

« Ah! si je suis jamais quelque chose, se disait-il, comme tous ces nobles me le paieront!... Et ces princes, comme ça méprise le peuple! Ah! dame! moi, je n'ai pas émi-

gré, je ne me suis pas battu contre mon pays... Je ne suis pas ce qu'il faut aux Bourbons... Un homme comme moi, c'est de la canaille... Elle aurait craint de se salir en entrant chez un marchand... Aristocrates! C'est toujours la même insolence... On a beau les chasser, leur ôter leurs biens,... rien n'y fait... Ils seront toujours les mêmes, tant qu'ils auront la tête sur leurs épaules. »

Bientôt le calme succéda à cette excitation violente; mais quoique cicatrisée par le temps, la blessure fut toujours douloureuse: un rien la rouvrait, et la fièvre revenait avec tous ses accès, tous ses symptômes.

Le temps, insoucieux de nos douleurs et de nos désirs, marchait toujours, et les événements qui se succédaient, amenaient tour-à-tour le mécontentement ou la joie de Porcheron.

Il ne faut pas le dissimuler, la chute du

trône près duquel il retrouvait celle dont il avait reçu un affront, devint une de ses chimères : il ne concevait guère comment ce projet pouvait s'exécuter; mais, d'instinct, par nature, il le servait de toutes ses forces... Le marquis de Clérambaut était son point de mire : en lui se résumait le pouvoir, et il le minait avec tout le zèle, tout l'acharnement qu'on met à battre en brèche une muraille ou une citadelle.

Comme le marquis ne voyait personne, il l'accusait de conspirer dans l'ombre; comme le marquis avait la faiblesse d'aller à l'église, il le soupçonnait de comploter avec le clergé. Chaque pas, chaque action innocente de l'émigré, étaient facilement admis comme des menées dangereuses à l'état. Ainsi que les maîtres qu'il avait servis, il avait tant souffert, qu'on ne pouvait croire à la sincérité de son pardon. Son séjour dans une contrée qui devait aigrir ses

ressentiments, passait pour le calcul d'un homme adroit qui attend l'occasion d'une revanche.

Au milieu de ces divisions, de ces haines, l'époque grossissait d'avenir, et déjà plus d'un nuage plein de tonnerre et de grêle avait noirci l'horison; mais tous ces préludes partiels n'annonçaient pas une grande catastrophe.

Les deux enfants, comme deux arbustes contrariés par les bourrasques et la tempête, qui n'en élèvent pas moins leurs branches au-dessus du mur de l'enclos paternel, avaient grandi au milieu des débats et des récriminations politiques de leur famille; plus d'un regard curieux les suivait, l'un dans ses courses solitaires sur le bord de la Loire, l'autre dans les promenades moins écartées où l'entraînaient ses compagnes.

Par un de ces jeux de la nature qui se plaît souvent à croiser les caractères, comme

les savants à croiser les races, Joséphine n'offrait rien dans sa personne qui pût déceler son origine : ses traits nobles, réguliers, laissaient deviner une âme vive et élevée; sa taille avait cette majesté qui se mêle si heureusement à la grâce, et son regard plein d'une angélique douceur révélait une pensée constamment bonne et bienveillante. De son éducation, elle n'avait pris que ce qui lui eut manqué pour être parfaite : des talents distingués étaient venus ajouter à ses charmes, et l'esprit qui ne se donne pas, l'esprit qui n'est que le jugement assaisonné, complétait en elle une des jeunes filles les plus accomplies.

Son père, madame Porcheron même, qui se prétendait une femme de haute capacité, étaient frappés d'un étonnement naïf à la vue de ces prodiges. La parole de leur fille était un oracle; ils l'écoutaient avec admiration, et dans ses transports de joie, dans

ses enivrements d'orgueil, son père lui bâtissait déjà les plus belles chimères d'alliance et de mariage. L'époque lui paraissait encore bien éloignée : nul parti convenable pour elle ne se montrait dans les environs, et il n'avait pas l'envie de la jeter à la tête du premier venu. Il lui fallait une grande fortune, et un état susceptible de l'augmenter en peu de temps. Du reste, il espère bien que sa fille ne lui causera jamais de peines sous ce rapport : son éducation le rassure, et ses habitudes mêmes justifient ses espérances.

En effet, Joséphine ne semble éprouver aucun penchant pour les plaisirs de son âge ; au-dessous des premiers de la ville par l'infériorité de sa naissance, elle sent qu'il lui serait difficile d'être admise dans leur société, et quoique l'élévation de sa pensée la mette plus haut que les filles des nobles mêmes, elle ne veut pas d'un plaisir qu'elle

obtiendrait par grâce : elle préfère rester seule dans une chambre délicieuse qui, du haut de la seule tour restée fidèle au château, domine le paysage et plane sur la maison du marquis à demi cachée par les arbres qui l'environnent. Mais si la curiosité l'entraînait à examiner les actions de ceux qui l'habitent, elle pourrait tout à son aise suivre les pas, les mouvements, les regards d'Albéric, qui, depuis long-temps, vient constamment étudier sur le banc qui fait face à la tourelle. Là, séduit sans doute par l'attrait de la campagne, distrait par les bruits de l'air et du paysage, il semble n'avoir pris son livre que par forme de maintien, et bien souvent, quand il rentre, chassé par la nuit, il le dépose ouvert encore à la même page.

Depuis ces lectures si utiles à son progrès dans les sciences, Albéric est tombé dans une profonde mélancolie. Joséphine, de

son côté, rêve sans cesse, et les heures de ses études se consument pour elle dans un vague qu'elle ne peut définir. En vain sa mère la questionne... Elle ignore ce qu'elle éprouve; elle ne peut en rendre compte. Seulement, elle cherche encore plus la solitude, et parfois elle s'arrête elle-même, épouvantée d'avoir porté si loin ses pas.

Albéric, de son côté, commence à effrayer son père : son esprit inquiet, ses absences l'étonnent; il craint que l'étude à laquelle Albéric s'est livré avec ardeur, n'ait ébranlé son cerveau et dérangé sa raison.

Ainsi, dans ces deux maisons, si différentes d'opinions, si divisées d'intérêts et d'espérances, commence à poindre un drame qui, peut-être, se combinera avec toutes ces existences pour les modifier ou les réunir.

V.

LE RÉPUBLICAIN.

Depuis un quart d'heure, le marquis de Clérambaut considère, avec une attention inquiète, un jeune homme qui, assis sur un banc, tient un livre à la main, et le laisse négligemment retomber sur ses genoux : c'est Albéric. Le livre qui ne lui sert que de

contenance, est une de ces publications du jour, répandues dans le peuple par les presses libérales, et que le marquis de Clérambaut souffre entre les mains de son fils, sans crainte, sans méfiance, persuadé qu'il a dans les veines un trop noble sang de gentilhomme pour avoir rien à craindre de la contagion de ces doctrines.

Sans doute Albéric est préoccupé d'une pensée bien grave, car la présence de son père ne l'éveille pas : les yeux fixés sur la terre, la main sur le front, il semble suivre avec tenacité une idée lointaine et pénible, et quand il se lève, on dirait qu'il va s'élancer pour l'arrêter dans sa fuite... Après l'avoir quelque temps regardé en silence et avec tristesse, son père lui frappe légèrement sur l'épaule, et Albéric, revenant comme d'un songe, se retourne en s'écriant avec effroi : « c'est vous, mon père !

— Oui, Albéric. Et vous, toujours triste,

toujours rêveur, lui répondit le marquis en s'asseyant auprès de lui, et le rassurant par un geste plein de douceur ; et j'ignore encore le sujet de vos chagrins?... Des chagrins! devriez-vous en avoir? et si vous en avez, devrais-je pas déjà les connaître?

— Eh! que me diriez-vous, mon père, que je ne me sois déjà dit moi-même? Ce ne sont pas des chagrins : ce sont plutôt des tristesses involontaires, comme on en éprouve à mon âge, et comme cette époque les inspire.

— Cette époque,... votre âge,... est-ce que tout cela doit vous rendre mélancolique? A votre âge, moi, je me conduisais comme tout bon gentilhomme avait coutume de le faire : la chasse, le bal, les spectacles, les festins, les fêtes, se partageaient le temps que me laissait ma place de garde-du-corps du roi... Pourquoi ne pas chasser? pourquoi ne pas voir le monde?

pourquoi ne pas fréquenter nos assemblées où se réunissent les jolies personnes de toute condition, de tout âge? Ce n'est pas dans la solitude qu'on apprend le monde.

— Ah! ces loisirs pouvaient convenir à des jeunes gens riches, que l'avenir n'inquiétait pas; mais aujourd'hui la pensée est plus large et plus grave. A peine a-t-on le temps de vivre. Ce n'est pas pour de frivoles plaisirs que Dieu nous a donné une âme.

— Encore des phrases! Pauvre enfant! où as-tu pris cela? D'où t'es venu ce découragement? De la lecture de tous ces livres qui flattent l'orgueil et égarent la raison! prédicateurs incendiaires qui ont déjà causé la révolution, et qui en feront naître une nouvelle, si la nonchalance du roi les laisse encore long-temps circuler en France.

— Le roi n'a pas le droit d'empêcher...

— Le roi a tous les droits... Il peut tout ce qu'il veut.

— Mais la liberté de la presse est écrite en lettres immortelles dans la charte.

—Il n'a qu'à l'effacer! la charte! la charte! ils n'ont que cela à nous opposer! Est-ce que ce chiffon de papier a quelque chose à démêler avec le droit divin?... On aurait été bien venu, il y a cent ans, à nous proposer une charte... Une bonne lettre de cachet la Bastille eussent bientôt fait justice de l'audacieux.

— Heureusement le peuple a rasé la Bastille, et nul aujourd'hui n'oserait la relever.

— N'oserait? Mais où diable a-t-il pris ce langage là? Est-ce que par hasard tu serais républicain? s'écria soudain, comme d'inspiration, le marquis épouvanté d'avoir même prononcé ce mot.

— Eh bien! oui, répondit Albéric, avec la promptitude d'un homme heureux de trouver une occasion d'épancher son cœur; oui, j'ai puisé dans les écrits et dans les

exemples des anciens que vous proposez à l'admiration des colléges, l'amour de la liberté et la haine de la tyrannie. J'ai gravé dans mon esprit les paroles et les actions de ces Grecs, de ces Romains, sublimes dans les unes comme dans les autres, consacrant leur existence entière au bien de leur patrie, et mourant avec joie pour la sauver ou la défendre! Oui, j'ai pris en horreur ces hommes qui, parce qu'ils sont nés dans un palais, se croient les maîtres de leurs égaux, de leurs concitoyens, s'arrogent le droit de disposer de nos biens, de nos jours, comptent comme des troupeaux les hommes que la crainte leur soumet, et les déciment comme des bourreaux! J'ai senti la pitié naître dans mon cœur pour ces pauvres victimes, éternels jouets de la force et du glaive, qui souffrent et implorent des vengeurs sans que leur voix se fasse entendre... Alors, je me suis demandé quel gou-

vernement était le plus convenable aux hommes, et j'ai compris que c'était la république! parce que l'homme n'y a point de maître et que l'état n'a que Dieu au-dessus de lui. »

Un homme frappé de la foudre au milieu d'un festin, un habitant de Pompéia étouffé par le volcan au sein d'une fête, ne pourront donner qu'une idée imparfaite de la stupéfaction où cette tirade imprévue jeta le marquis de Clérambaut. Un serpent qui se serait dressé devant lui, un assassin qui, au coin d'un bois, eut dirigé un poignard sur son cœur, un animal étrange, un monstre, enfin, sortant du sein de son épouse au lieu d'un fils qu'il attendait, tout cela l'eut moins accablé, moins anéanti que cette abjuration des pensées de toute sa famille. Un moment il regarda Albéric avec angoisse, comme doutant de ce qu'il avait entendu, comme cherchant à s'assurer que

ses oreilles ne l'avaient pas trompé; puis tout-à-coup, il leva les yeux au ciel, et sans proférer un mot, un reproche même, il s'assit, morne et désespéré.

Albéric se tenait prêt à subir tout le débordement de la colère paternelle; mais lorsqu'au lieu de la colère il trouva de la douleur, son éloquence se fondit en regrets; pénétré profondément, il se jeta aux genoux de son père et lui baisa les mains, en lui demandant pardon d'une voix repentante et respectueuse.

« Je sais que tu es bon et généreux, mon cher Albéric, lui dit le marquis de Clérambaut, en lui donnant un baiser sur le front; mais ce sont justement tes vertus et ta bonté qui m'épouvantent... Si tes pensées républicaines prenaient leur source dans la haine, l'envie, la jalousie des richesses et des titres, je te repousserais, et tout en accusant ta perversité, tout en blâmant le

fils qui brise le blason de ses pères, je t'abandonnerais à ton instinct pervers, certain que l'avenir te garde des honneurs et la fortune; mais candide et honnête, tu ne vois que les souffrances des autres, tu ne veux que le bien général, tu t'oublieras et tu n'auras pour récompense que le mépris et la misère.

— Oh! vous calomniez le peuple... Il n'est point ingrat...

— D'abord, il n'y a pas de peuple, mon enfant : c'est une erreur qu'il est bon de détruire en toi. Le peuple ne paraît jamais nulle part, ou lorsqu'il y paraît, c'est par des représentants dont tu ne voudrais pas être solidaire. Écoute un quart d'heure seulement ce que c'est que le peuple, et tu reviendras de tes idées et de tes illusions. Je n'irai pas chercher mes exemples bien loin; je ne te déroulerai pas les scènes dont l'histoire s'est emparée : celles-là tiennent

à l'ordre politique, et les haines générales excusent les excès : c'est dans ta famille que j'irai les chercher, c'est ta mère qui va me les fournir. Mais ce récit serait trop pénible pour elle, et je vais suppléer par la vérité à ce qu'il perdra de naïveté et de terreur.

« Marie de Marsan, ta mère, est, comme tu le sais, fille d'un gentilhomme ordinaire du roi, le duc de Marsan. Après avoir vu les commencements de la révolution, il sentit de bonne heure le danger de rester à Paris ; mais, fidèle à son poste, il résolut de rester jusqu'au dernier jour près de sa Majesté, et fit partager à sa femme et à sa fille sa noble résolution. Rien ne put ébranler leur courage, ni les scènes horribles qui se passaient sous leurs yeux, ni les menaces qu'on leur faisait entendre.

» Le duc de Marsan trouva enfin la mort près de Louis XVI, dans une circonstance où il le protégea de son corps : il reçut dans

le cœur la pointe d'une pique qu'un charbonnier dirigeait contre le roi.

» Quand cette affreuse nouvelle leur arriva, Marie et sa mère comprirent qu'il fallait chercher un asile : elles restèrent cachées dans une mansarde où les accueillit une ancienne domestique de leur maison, qui vivait d'une petite rente et qui partagea son pain avec elles. C'est du haut de cette fenêtre qu'à demi couvertes d'un voile, elles virent le roi marcher à la mort. Du moment que cette affreuse exécution fut annoncée au peuple, l'abattement régna dans Paris : toutes les rues retentissaient du bruit du tambour ; les citoyens qui avaient le courage de protester par leur absence, se renfermaient dans leur maison ; tout était fermé du rez-de-chaussée au toit, et chacun attendait chez soi l'issue de ce crime horrible, avec la même anxiété que le bombardement ou l'incendie général. Le roi marcha à la

mort avec la plus sublime résignation : la populace la plus basse faisait la haie en armes, et le condamné avançait au milieu d'un morne silence. On avait isolé l'échafaud, et autour des fédérés qui cernaient cet espace, tout ce que Paris vomissait de plus abject venait, pour dernier outrage, insulter à son supplice.

Le martyre du roi fut le signal de ce règne de sang qui n'eut et n'aura pas de modèle dans l'histoire. Au bout de quelques jours, madame de Marsan et sa fille furent découvertes et emprisonnées avec la généreuse fille qui les avait reçues. Elles devaient paraître devant le tribunal révolutionnaire. Ce tribunal, institué par un décret placé encore en tête du Bulletin des lois, ne pouvait prononcer d'autre peine que la peine de mort : un article autorisait tout citoyen à mener devant ces juges tout conspirateur et tout contre-révolutionnaire ; un

autre article dispensait d'entendre des témoins, et un troisième n'accordait pas de défenseur aux prévenus. De plus, ce tribunal était sans appel.

Pour appuyer ce pouvoir, on créa dans la France plus de cinquante mille comités révolutionnaires qui pouvaient écouter, condamner et envoyer à la mort : cela formait à peu près un total de cinq cent quarante mille accusateurs qui fonctionnaient six heures par jour.

Une escouade de soldats vint donc s'emparer de ces trois femmes, les réunit à une troupe considérable d'infortunées saisies comme elles, et on les dirigea sur la Conciergerie. C'était un horrible spectacle que ce troupeau de femmes enchaînées et poussées dans la boue, les pieds nus sur le pavé. On y voyait de jeunes femmes enceintes, d'autres qui venaient de donner le jour à un enfant, pâles, faibles encore, et suc-

combant à chaque pas. Chez les unes, le lait s'était arrêté, soit par l'épouvante, soit par la douleur de se voir enlever leurs enfants. Conduites de cachots en cachots, elles arrivèrent, faute d'en trouver de vides, enchaînées les unes aux autres par les mains; il y en avait d'attachées au col par une corde ou par un collier de fer. Elles entrèrent, les unes évanouies, bousculées par les guichetiers qui se les renvoyaient en plaisantant, les autres dépourvues de raison et maltraitées pour leur mauvaise volonté. C'était une effrayante rapidité : à chaque instant les verrous se rouvraient, une multitude de victimes étaient jetées dans le gouffre, qu'elles quittaient le soir pour aller à la mort. La place vide était bientôt remplie, et celles qui marchaient à l'échafaud voyaient en même temps arriver celles qui devaient les remplacer et les suivre.

» Le lendemain du jour où ta mère fut

plongée dans cette cour pleine de victimes, vingt pauvres femmes, paysannes du Poitou, furent jetées pêle-mêle dans la Conciergerie; elles étaient étendues sur le pavé, comme des bêtes de somme, et foulées aux pieds des gardiens : une d'elles avait son enfant qu'elle nourrissait, on le lui arrache avec violence; on fait lever ses compagnes et on les entasse dans la charrette... Plusieurs, tuées par l'effroi, la lassitude et la douleur, moururent dans la voiture : on guillotina leurs cadavres.

» Avec elles, des malheureux gémissaient entassés sur de la paille pourrie, en proie à tous les ravages de la vermine, livrés aux souris et aux rats qui venaient dévorer jusqu'aux souliers de leurs pieds. Quelques-uns de ces infortunés périssaient sous leurs yeux, des suites de ces atroces traitements; et encore ne fallait-il pas même paraître les plaindre : il y avait peine de

mort contre le premier qui eût manifesté ou éprouvé quelque pitié.

» Le soir, on distribuait par une espèce de soupirail les actes d'accusation des victimes du lendemain : les concierges, qui assaisonnaient tous leurs actes d'une fine plaisanterie, appelaient cela le journal du soir. Comme il n'y avait pas de lumière, on ne pouvait connaître les accusés! Dailleurs, à quoi bon? Si aujourd'hui ce n'était vous, c'était pour demain. Toutes les significations étaient les mêmes, il n'y avait de changé que le nom. Quand des noms avaient quelque ressemblance, on ne cherchait pas celui qui portait le véritable : bon, bon, disait-on à celui que l'on saisissait, et qui réclamait contre l'erreur, que t'importe? prends toujours... Aujourd'hui ou demain, il faudra bien que tu y passes.

» Une femme commandait en reine dans ce séjour : elle payait à Fouquier-Tinville

40,000 francs par mois pour les dépouilles des victimes.

» Tu peux aisément, mon fils, te figurer la terreur de la pauvre Marie. Oublieuse de ses dangers, elle ne pensait qu'à sa mère : elle priait Dieu de les unir ensemble dans la mort, incertaine qu'elle serait la plus malheureuse, celle qui mourrait ou celle qui se verrait survivre.

» Par un hasard inconcevable, chaque jour elles voyaient disparaître leurs compagnes, la Conciergerie se vidait par l'échafaud et on semblait les oublier; mais combien ce retard était affreux encore pour elles! Par un redoublement de férocité qui ne voulait même pas leur laisser le repos de la pensée, on leur donnait à lire les écrits qui circulaient alors et retraçaient les actes du gouvernement dans Paris et dans les provinces. Quoique bien sûres d'y trouver de nouvelles douleurs, elles se disputaient

ces feuilles palpitantes d'un horrible intérêt.

» C'est là qu'elles lurent, à la clarté rougeâtre de la lampe, l'exécution de ces quatorze jeunes filles de Verdun, qui, conduites ensemble à la mort, comme de jeunes vierges à l'autel, se succédèrent sous la hache qui tomba et se releva quatorze fois. C'est là qu'elles apprirent les massacres de Versailles, des Carmes, de la Glacière d'Avignon, l'immense quantité de malheureux fusillés à Toulon et à Marseille, après le siége de ces deux villes, l'extermination des Lyonnais et l'anéantissement de la ville de Bedoin, en Provence, dont toute la population fut massacrée.

» Les exploits de Lebon et de Carrier. Le premier faisait jouer un orchestre près de l'échafaud, offrait aux femmes la vie de leurs maris au prix du déshonneur, et quand il l'avait obtenu, il faisait mourir l'époux

sous les yeux de celle qui avait tout perdu pour le sauver... Tous les crimes contre Dieu et la nature formaient ses passe-temps et ses plaisirs ; sa barbarie même avait des raffinements de férocité que les plus cruels persécuteurs des martyrs n'auraient osé imaginer. Un jour, au milieu d'une exécution, devant une charrette pleine de victimes qui attendaient la mort, il fit rester assujéti sous le couteau de la guillotine, pendant un quart d'heure, un malheureux, jusqu'à ce qu'il eût lu les détails d'une victoire que nos armées venaient de remporter.

» Son digne rival, Carrier, de son côté, se distinguait par un génie plus inventif dans le genre des tortures : les femmes étaient immolées par troupes nombreuses ; cinq cents enfants, dont les plus âgés avaient quatorze ans, sont réunis pour être fusillés : la mitraille part et le plus grand nombre tombe ; les autres, trop petits, sont

épargnés par les balles qui passent au-dessus de leurs têtes. Ils dénouent leurs liens, se précipitent dans les rangs de leurs bourreaux, se cachent entre leurs jambes, embrassent leurs genoux, et pleins de terreur et d'innocence, leur demandent la vie... Rien n'attendrit ces hommes : ils égorgèrent, étouffèrent, tuèrent à coups de crosses et à coups de talon, ces malheureux enfants qui se traînaient à leurs pieds.

» Plus loin, une multitude de femmes, de prêtres, de vieillards, d'enfants, sont entassés, nus et les mains attachées derrière le dos, dans des bateaux et des barques. Aux cris de douleur, aux prières, aux reproches, des bourreaux répondent par des coups de sabre : le sang jaillit, les blessés chancellent, soutenus par leurs voisins; mais le signal se donne : les charpentiers lèvent les sabords à coups de hache, et la mer engloutit pour jamais les victimes.

» C'est là encore que courut cette liste quotidienne des actes de justice de la terreur, espèce de dictionnaire où chaque criminel était inscrit à son ordre alphabétique, avec ses noms, prénoms, âge, lieu de naissance, qualité, domicile, profession, date et motif de la condamnation, jour et lieu de l'exécution, dont voici à peu près la teneur : ci-devant nobles, mille deux cent soixante-dix-huit; femmes nobles, sept cent cinquante; femmes de laboureurs et d'artisans, mille quatre cent soixante-sept; religieuses, trois cent cinquante; prêtres, mille cent trente-cinq; hommes non nobles de divers états, treize mille six cent trente-trois; femmes mortes par suite de couches prématurées, trois mille quatre cents; femmes enceintes et en couches, trois cent quarante-huit; femmes tuées dans la Vendée, quinze mille; enfants tués dans la Vendée, vingt-deux mille; morts dans la Vendée,

neuf cent mille; victimes sous le proconsulat de Carrier à Nantes, trente-deux mille; enfants fusillés, cinq cents; noyés, quinze cents; femmes fusillées, deux cent soixante-quatre; noyées, cinq cents; prêtres fusillés, trois cents; noyés, quatre cent soixante; nobles noyés, mille quatre cents; artisans noyés, cinq mille trois cents; victimes à Lyon, trente-un mille.

» Tandis que leurs angoisses s'augmentaient de toutes ces sinistres lectures, un matin, qu'elles se trouvaient en trop petit nombre pour valoir un course à l'échafaud, on les transféra à l'Abbaye, où se préparait une méthode plus expéditive.

» Le signal est donné : à deux heures précises, on bat la générale, le tocsin sonne, on ferme les barrières et le canon d'alarme retentit... L'inquiétude et l'agitation sont au comble... On frémit de rencontrer des visages connus... La terreur qui retient

tous les habitants chez eux donne aux assassins la liberté du crime. Tout-à-coup, une foule d'hommes, ivres de rage, de sang, de vin et de liqueurs fortes, armés de sabres, de haches, de piques, de pistolets et de baïonnettes, au bruit de la *Marseillaise* qu'ils chantent en chœur, envahissent les prisons, et aux cris de : vive la nation ! demandent aux geôliers de leur livrer les conspirateurs. Pendant que les deux tiers des meurtriers s'emparent des Carmes et de la Force, les autres s'érigent en juge à l'Abbaye et jettent aux bourreaux cinquante victimes par heure.

Des prêtres furent égorgés sur l'autel autour duquel ils étaient réunis, au moment où, agenouillés, les bras croisés sur leur poitrine, les yeux levés au ciel, ils recevaient la bénédiction que le plus ancien d'entr'eux répandait sur leur tête. A un signe particulier, les prisonniers qui sor-

taient étaient immolés dans la rue. Les cris plaintifs des mourants remplissaient l'air et parvenaient aux oreilles des malheureux que le même sort menaçait. Les uns, à genoux, priaient Dieu, sans espoir de voir exaucer leurs prières; les autres examinaient avec attention les positions dans lesquelles les malheureuses victimes se laissaient frapper, pour découvrir celle qui faisait le moins souffrir : ceux qui levaient les mains en l'air éprouvaient des souffrances plus atroces et plus longues, parce que leurs bras amortissaient les coups de sabre et les empêchaient de tomber d'aplomb sur leurs têtes; il y en avait même dont les bras et les mains étaient séparés par la hache avant que le corps ne fût abattu; tandis que ceux qui tenaient leurs mains baissées, recevaient le coup mortel et cessaient aussitôt de souffrir. L'âge, le sexe ajóutaient encore à la fureur des assassins : des prêtres

plus qu'octogénaires, qui ne pouvaient se soutenir, étaient traînés par les pieds ou les épaules; leur tête était brisée par les aspérités du pavé; elle ensanglantait les dalles, laissant épars sur leur passage les lambeaux de leurs joues déchirées par des sabres mal affilés; leurs corps, percés de coups, mutilés, étaient jetés palpitants encore sur les cadavres déjà froids de leurs amis morts avant eux.

Les bourreaux, las d'attendre qu'on leur envoie leur proie, se répandent dans la maison qui se change en une vaste boucherie : le sang coule par ruisseaux sur les lits, dans les chambres, et de là sur les escaliers; le sol est jonché de têtes et de membres épars; les hommes vivants encore sont précipités, pêle-mêle avec les morts et les mourants, par les croisées dans les cours, où ils tombent sur des piques, des baïonnettes ou des faulx.

» Tandis que cette scène d'horreur se consomme, à la porte hurlent ces mégères harpies, que l'on a nommées *lécheuses de guillotine*, qui insultent même après la mort aux cadavres qu'elles dépouillent. Pendant ce temps-là, un membre de la commune, un député monté sur des tréteaux devant la porte de l'Abbaye, harangue les massacreurs et leur dit : Citoyens, vous sauvez la patrie ; la commune voudrait vous récompenser d'une manière proportionnée à vos services ; mais vous prendrez en considération la pénurie de ses fonds : quiconque aura travaillé dans une prison recevra un bon d'un louis payable sur la caisse de la commune.

» Et le carnage redoublait, et les victimes désignées contiuuaient cette procession funèbre que la hache interrompait.

» Enfin, le nom de la citoyenne Marsan et de sa fille retentirent dans les corridors ;

au signe d'un portefaix ivre, elles parurent, sortirent, et lorsqu'elles croyaient toucher à leur délivrance, deux massues se dressèrent au-dessus de leurs têtes. Madame de Marsan, qui n'avait vu que celle qui menaçait sa fille, s'avança pour recevoir le coup qui lui était destiné: sa tête fut brisée, et dans sa chute, elle entraîna sa fille évanouie d'effroi. Les assassins, ivres d'eau-de-vie, crurent les avoir tuées toutes les deux. Marie, au contact des corps froids qui l'entouraient et du sang glacé dont elle était humide, revint de son évanouissement à l'instant où l'on jetait dans un tombereau les cadavres amoncelés. Un geôlier l'aperçut, et accompagnant ses paroles d'un geste infâme: parbleu! la belle, lui dit-il, puisque vous y tenez, le bourreau sera demain votre mari.

» Le lendemain, en effet, elle était montée sur la fatale charrette, en compagnie de

filles publiques que le tribuual révolutionnaire avait décrétées par mégarde.

» La place Saint-Antoine était le lieu destiné pour l'exécution. Déjà tant de têtes humaines avaient roulé sur cette place, que le sang y avait formé un étang dont l'odeur pestilentielle incommodait le quartier; il s'étendait toujours, et bientôt il obstrua la voie publique. Alors on fit creuser un aqueduc immense qui devait conduire le sang dans la Seine : tous les jours quatre hommes étaient occupés, pendant les exécutions, à puiser avec des seaux le sang qui coulait de la guillotine, et ils le vidaient dans cet aqueduc.

» L'exécution des femmes qui avaient accompagné Marie fut bientôt commencée : les bourreaux se hâtaient; car, dans le trajet, une agitation extraordinaire s'était fait remarquer, et plusieurs personnes entouraient le cortége avec une singulière expres-

sion de colère. Déjà le bourreau avait mis la main sur ta mère, qui se préparait à monter les degrés de l'échafaud, lorsqu'un homme accourt et dit un mot à l'oreille des exécuteurs. Une terreur soudaine les saisit, ils s'enfuient, les soldats les imitent, et Marie est recueillie par le peuple, qui brise et renverse l'échafaud. A force de verser le sang de ses ennemis, le peuple en vint à haïr ceux qui le répandaient.

» C'était le jour de la chute de Robespierre : un miracle avait sauvé Marie.

» Seule, sans parents à Paris, elle quitta la France, vint retrouver le frère de sa mère, émigré comme moi, et avec lequel j'avais conservé des relations d'estime. Je la vis : ses malheurs, ses vertus, son amour pour sa mère qu'elle pleura toujours, m'inspirèrent un amour qu'elle partagea : je devins son époux. »

VI.

LA TERREUR.

Ce récit terrible avait produit une vive impression sur Albéric : la nuit entière il rêva d'échafauds, de révolution, de proscriptions, et il se réveilla avec la même terreur que son père lui avait inspirée.

Mais quand il revit le jour, quand le so-

soleil large et majestueux vint éclairer la campagne et en faire jaillir les parfums qui reposent l'âme, quand il vit les travaux reprendre leur cours, les hommes paisibles revenir aux occupations de la veille, ces impressions s'effacèrent; il ne crut pas possible un retour aux mêmes excès. Le peuple est comme la mer : qui peut, en le voyant calme, y soupçonner la tempête?

D'ailleurs, son intelligence lui montrait clairement que la haine long-temps comprimée, le besoin de vengeance, pouvaient, sinon justifier, au moins expliquer les réactions sanglantes du tigre démuselé. Le récit des tourments de sa mère était pour lui sans doute un motif de l'aimer, de la respecter davantage, de donner à sa vieillesse tous les bonheurs capables de lui faire oublier ce qu'elle avait versé de larmes; mais ses douleurs n'étaient pas présentes; ceux qui les avaient causées n'étaient point là

pour en être punis par sa haine ; la France d'aujourd'hui n'était pas la France de 93, et un esprit droit et juste ne pouvait faire peser sur les fils le châtiment des crimes de leurs pères.

Puis, l'opinion de ses parents, devenue plus convictionnelle par la raison qu'elle leur avait coûté davantage, était pour lui un motif de méfiance fort naturel. Ils lui étaient devenus suspects par leur loyauté même : il se défiait de leurs raisonnements si voisins de leur fanatisme politique, comme on se défierait d'un bon champignon cueilli sur la couche et en compagnie de fungus vénéneux.

Et qui peut, après tout, expliquer le travail de l'âme, où, comme dans un creuset d'alchimiste, s'élabore la pensée pour produire les résultats les plus étranges? De même qu'un savant, après avoir jeté dans sa cornue deux éléments inoffensifs, trouve

dans le résidu une composition foudroyante, de même les opinions les plus modérées, les plus contradictoires, se combinent si fortuitement avec des sentiments innés, qu'il s'y couve tout un arsenal de matières inflammables prêtes à éclater et à prendre feu à la moindre étincelle.

Prévoyant des besoins de la vie morale, comme de la vie animale, Dieu sème dans plus d'esprits qu'on ne croit des germes magnifiques de force et de puissance : ils sont là, tout prêts à remplir les vides de la société et à donner à la création son contingent voulu de secours et de protection. Beaucoup sont inutiles ; mais la nature a voulu les jeter, comme des *en cas*, ainsi qu'elle fait croître des arbustes dans les fentes des ruines, et des fleurs sur la crête des murailles.

Ainsi, seul, abandonné à lui-même, n'ayant que les livres de ses études pour se

guider, il avait pris au mot les classiques, oracles des honnêtes gens, qui ne se doutent pas même de leurs doctrines, et il s'était fait une opinion romaine du temps de Brutus, entouré qu'il était de la Rome de César et du Bas-Empire.

Mais si sa jeune âme était encore un peu flottante entre l'enseignement et l'application, une autre passion ne lui permettait ni le doute ni l'incertitude. Suivons ses pas, et bientôt nous saurons le secret le plus important de sa vie, celui qu'il voudrait surtout cacher à son père.

Asseyons-nous un moment sur la berge de cette rivière limpide, qui, partie des marais du Berry, va se jeter dans la Loire, après avoir arrosé dans sa course des prés, des bois, et s'être long-temps égarée sur le sable fin des collines. Au pied de ce moulin qu'elle baigne, est une pelouse épaisse, et au bout de ce tapis, à moitié plongée dans

l'eau, une grotte naturelle ouvre sa porte grossière, protégée contre le soleil par le lierre et le viment qui pendent en festons et serpentent en bordures.

Aussi bien, déjà un pied connu a franchi cette enceinte, quelqu'un nous y a précédés : c'est une jeune fille. Elle est seule encore ; elle a en mains des fleurs qu'elle a cueillies dans le pré, elle les froisse et les jette avec dépit. Elle se lève, elle s'assied, elle regarde, entr'ouvre le rideau vert qui l'abrite dans la grotte, et demande aux sentiers de la plaine celui qu'elle vient attendre. Un léger cri lui échappe... Elle se rassied, émue, et demande un moment au miroir qui dort à ses pieds si elle doit craindre de lui paraître moins belle.

Le voici... Qu'il a l'air noble et fier! comme sa chevelure flotte avec grâce sur son col ! comme son regard est doux et noble à la fois... Oh! ce n'est pas un paysan,

ce n'est même pas un de ces bourgeois du pays, si grossiers, si rustres dans leurs manières... Mais elle, ce ne doit être ni une bergère, ni une villageoise... Pourquoi ne serait-elle pas la fille d'un seigneur des environs, d'un riche marquis du voisinage ? Jamais un sang plus pur ne vint colorer une peau plus blanche, plus transparente ! Jamais une taille plus majestueuse ne révéla la descendante de ces hautes races féodales qui jadis dominaient la province !

Jeu bizarre de la nature qui se complaît dans les caprices, et n'a égard, quand elle jette une âme sur la terre, ni à la source vulgaire de son enveloppe, ni à l'exiguïté de son avenir ! Si ces deux jeunes gens si beaux, si dignes l'un de l'autre, n'étaient pas nés pour s'appartenir! l'un est peut-être sans fortune, l'autre n'est peut-être que la fille d'un homme de rien.

« Que vous avez été long, Albéric, lui

dit-elle, avec un sourire qui aurait bien voulu être un reproche, vous savez bien que quand je puis venir ici, ce n'est que par surprise ; il faut que je choisisse le moment où ils inspectent leurs travaux, et que je rentre avant que mon père puisse soupçonner mon absence... Si je vous gronde pourtant, poursuivit-elle bien vite, comme pour l'empêcher d'être affligé, c'est que chaque minute de retard est autant de moins que nous avons à passer ensemble.

— Grâce ! grâce ! ma Joséphine ! dit Albéric, en mettant un genou en terre et en lui baisant la main, c'est mon père qu'il faut en accuser et non pas moi. Je voulais venir fidèle à l'heure ; mais hier nous avons eu une grave discussion politique, et ce matin il a encore voulu me ramener à ses idées ; il m'a retenu... A peine avait-il commencé sa philippique, que je l'ai interrompu pour venir près de toi : me pardonneras-tu ? »

Le pardon avait précédé l'excuse. Les caresses innocentes et les douces paroles scellèrent ces moments si courts pour les amants, mais qui ne sonnent pas moins dans les espaces du temps.

« Ah ! mon amie ! reprit Albéric, quand son cœur agité se reposa dans la joie et permit la parole à ses lèvres, que d'obstacles, que de douleurs nous réserve l'avenir ! Mon père, plein de sa noblesse et de sa dignité, consentira-t-il à notre union ?... Ton père...

— Mon père, reprit-elle, est aussi à craindre pour notre bonheur. Retranché dans son orgueil de plébéïen, fera-t-il un pas pour éteindre les haines qui les divisent ? Ma mère se résoudra-t-elle à demander une telle faveur à la marquise de Clérambaut ?

— Mais ce n'est pas à eux à demander, c'est à nous, observa tristement Albéric, et cette démarche est encore plus impossible de notre côté que du vôtre. Mon père

voudra-t-il jamais paraître entrer en arrangement avec l'homme qui possède le château de ses aïeux ? Abaissera-t-il son honneur jusqu'à vouloir tenir de lui ce qu'il ne tenait que de Dieu et de ses ancêtres ? Non, non, nos espérances ne sont que des chimères : jamais nous ne serons unis,... jamais !...

— Pourquoi désespérer, mon ami... Ne peut-il se préparer pour nous une circonstance où mon père s'élève assez pour honorer le marquis ! Ne pouvez-vous vous rendre indépendant par vous-même, et libre alors...

— Dieu vous écoute et nous protége ! car nous sommes bien malheureux.

— Nous nous aimons, Albéric, parce que je vous estime, parce que nos âmes sont pareilles... Eh bien ! devant Dieu qui nous entend et nous approuve, jurons de ne jamais trahir notre foi ; ce serment reçu

et donné, attendons l'avenir, moi avec confiance et résignation, vous avec courage, pour le rendre meilleur. »

Et chacun d'eux, d'une voix solennelle et grave, répéta ce serment si doux, si puissant sur les âmes tendres. Un dieu sans doute l'entendit; car une force nouvelle descendit en eux, et ils se quittèrent, croyant au bonheur. Au sortir de la grotte, avant de se séparer, Joséphine tendit la main à Albéric, qui la porta à ses lèvres et disparut.

Il y a, dit-on, un Dieu pour les amants; mais il y a un démon pour les pères : au moment où ils se disaient du geste un dernier adieu, Porcheron, égaré dans une oseraie qu'il venait marchander et qui bordait la petite rivière, reconnut dans le jeune homme qui envoyait un baiser le fils du marquis, et dans celle qui le recevait, sa fille.

Tel était l'autre secret qu'Albéric n'osait

même pas dévoiler à son père ; car il le savait par cœur, et si bien, qu'il eût sans balancer joué sa tête contre son refus. Par suite de cet orgueil héréditaire qui s'arrange bien d'avoir parmi ses ancêtres un traître, un voleur, un assassin, ou un félon à sa patrie décollé par la main du bourreau, mais qui aurait regardé comme une flétrissure horrible sa mort par la pendaison, supplice réservé à la canaille, le marquis aurait plutôt pardonné à son fils ses erreurs politiques que ses projets de mésalliance.

Epouser Joséphine était donc la dernière chose qu'il pouvait espérer. Il sentait bien que tout espoir lui était interdit : non-seulement la dignité de la famille s'opposait à cette union d'un jeune gentilhomme et de la fille d'un marchand de bois, mais les griefs politiques, bien plus impardonnables pour le marquis, mettaient entre eux une barrière éternelle.

Ce n'était pas l'opinion de Porcheron : quand il découvrit ainsi par l'effet du hasard les intelligences amoureuses des deux jeunes gens, il poussa d'abord le plus énergique juron de la langue française, et il courut tout indigné raconter ce qu'il avait vu à son conseil intime.

« Ce coquin de marquis ! s'écriait-il, ne trouve pas que son fils se dégrade en faisant la cour à ma fille ; mais moi, qui n'ai pas de goût pour le droit du seigneur, je vais aller déposer ma plainte chez le commissaire, et nous verrons si les nobles ont le droit d'insulter les pères de famille. »

Quand il eut bien défendu ses droits de citoyen français, madame Porcheron dit un mot, et soudain la colère fit place au sourire... La conviction d'une excellente affaire illumina son visage, et il sauta au col de sa femme, en s'écriant :

« Ma foi, tu as raison... Les intérêts se

réuniront sur deux enfants qui hériteront de la noblesse et des titres... S'il y avait un changement pour les biens des émigrés, je ne risquerais rien... Il n'y a plus de loi qui tienne à présent : le château ne sortira pas de la famille... Mais crois-tu qu'ils y consentiront?

— Comment, s'ils y consentiront, reprit madame Porcheron; ils seraient bien dégoûtés. Qu'est-ce qu'ils auraient à opposer à cet arrangement?... Est-ce que ça ne leur conviendrait pas que leur fils épouse notre fille?... Je leur conseille encore de faire les fiers, à ces beaux poudrés de l'ancien régime... Parce qu'il est marquis, est-ce qu'il croit qu'il m'en impose avec ses ailes de pigeon et son costume de voltigeur de Louis XIV? Ça n'a pas le sou, ça a émigré, ça s'est fait donner une pension, ça mange aux dépens du peuple, ça vit de nos sueurs, et ça nous méprise!... Ah! si le gouver-

nement changeait, je leur apprendrais...

— Allons, voyons, Thérèse, calme-toi... Tu sors de la question... Nous en étions à ce que nous devions faire relativement à l'amour de Joséphine et d'Albéric.

— Ce que tu dois toujours faire, c'est de suivre mes conseils... Quand notre petite fille est née, tu as voulu l'appeler Joséphine par respect pour l'impératrice, je t'ai approuvé; tu l'as mise en nourrice, c'était bien encore, parce que je n'avais pas le temps de m'occuper de ces affaires-là ; il fallait être au comptoir, faire les livraisons, inspecter le cordage et l'exploitation des bois; tu lui as fait apprendre à lire, à écrire, à calculer, cela m'a convenu, ça pouvait nous être utile; tu as voulu ensuite qu'elle fît sa première communion, ça ne me convenait pas trop, parce que ça ne sert à rien d'abord et que je n'aime pas les calotins : mais c'est l'usage; tu as désiré lui

donner l'éducation d'une demoiselle, elle a appris dans les livres à regarder plus haut qu'elle, comme on dit : voilà le fruit de l'instruction... Maintenant, il ne reste plus qu'une chose à faire : comme les marquis sont trop hauts pour venir ici, nous irons chez eux.

— Toi !...

— Moi...

— Après leurs impolitesses !

— Laisse donc, je leur porte une fortune : c'est une fameuse savonnette à vilain, ça ..

— Et quand iras-tu ?

— Tout de suite.

— Bah !... »

Elle partit, non pas tout de suite pourtant; car elle eut soin de se parer aussi pompeusement que le jour du passage de la duchesse. Porcheron la regardait avec admiration, et il attendit avec frémissement le résultat de sa démarche... Quelques mo-

ments après il la vit sortir de la maison du marquis, et avant qu'elle ne fût rentrée, il avait deviné tout son insuccès.

En effet, elle avait été à peine écoutée : aux premiers mots intelligibles sur le motif de sa visite, on l'avait très-froidement, très-dédaigneusement éconduite.

Rien ne peut se comparer à sa colère que celle de Porcheron : furieux, exaspéré, il invoqua le retour des temps révolutionnaires, où un artisan comme lui pouvait par sa seule dénonciation mener son ennemi à l'échafaud... L'exil, l'expropriation, lui semblaient de trop doux traitements pour cette noblesse encroûtée, vieillie dans ses préjugés, et qui se croyait d'un autre limon que les autres hommes ! Nul doute que si Porcheron eut été prévôt ou président d'un comité de salut public, il n'eût fait passer le marquis par les armes... Mais, à quelques exceptions près, c'était la loi qui ré-

gnait alors, et avec elle, il n'y avait pas de vengeance personnelle possible.

« Ah! s'écriait-il, je donnerais mon âme pour me venger. »

Au même instant un domestique annonça qu'un M. Rhubert demandait à lui parler. Quelque furieux que fût Porcheron, comme il crut qu'il s'agissait d'une opération de commerce, il le reçut.

Ce qu'ils se dirent, ce que Rhubert lui proposa, ce que lui promit Porcheron, on l'ignore; mais quelque temps après, lorsqu'il fallut remplacer un député sortant, Porcheron se mit sur les rangs pour la candidature : on pensait d'avance qu'il n'aurait aucune voix; mais avant l'élection, Rhubert avait si bien travaillé les esprits, que Porcheron, candidat libéral, emporta l'unanimité, comme nous l'avons vu dans le premier chapitre de cette histoire.

VII.

LE DÉPUTÉ DE L'OPPOSITION.

Le dormeur des *Mille et une Nuits*, qui se couche dans la misère et se relève souverain dans l'or et les délices, n'éprouvait pas un enchantement plus vif que Porcheron qui s'étant endormi un soir marchand de bois, s'éveilla le lendemain député...,

Céder son commerce à un de ses confrères, prendre la poste, y faire monter sa femme et sa fille, arriver à Paris, commander de superbes cartes de visites, portant son nouveau titre, et faire son apparition à la chambre, tout cela coûta moins de temps à s'exécuter que nous n'en mettrions à le décrire.

Un mois après l'époque de sa nomination, nous le retrouvons dans un hôtel de la rue des Saints-Pères, à table devant un excellent déjeûner, avec sa femme, Rhubert et un autre personnage dont nous avons déjà entendu parler, mais si vaguement, qu'il sera bon d'y revenir.

Ce convive est le beau-frère de Porcheron, qui jadis avait abandonné Briare, non comme un ambitieux ou un fou, mais comme un homme grave et froid pour lequel l'air de province est trop lourd, et qui veut loyalement faire son chemin à Paris.

Après quelques emplois remplis chez des particuliers avec probité et intelligence, il avait fini par obtenir une petite place de commis-rédacteur au ministère de l'intérieur, modiquement rétribuée. Plein de zèle, ne s'occupant point de contrôler ses chefs ou le pouvoir, il avait rapidement monté en grade. Comme si le hasard s'était chargé de son avancement, quelques jours après son entrée au ministère, le commis qui le précédait fut soupçonné d'avoir communiqué plusieurs notes administratives à l'un des conjurés de Berton; on fit une visite chez lui, et on trouva une correspondance équivoque : il fut destitué, et Bertrandet monta d'un cran... Il continua toujours avec le même zèle. Plusieurs années après, son chef de bureau, qui professait des opinions assez libérales, affecta de suivre le convoi du jeune Lallemand, pensant bien qu'on n'aurait pas l'audace de

l'en punir : il fut destitué. Bertrandet, dont la capacité était connue et qui avait souvent fait la besogne de son chef pendant que celui-ci allait écouter les discours à la chambre, fut investi de son emploi, et, avec les honneurs, il perçut les appointements.

Il en était là de sa carrière administrative, quand, un matin, en cassant sa flûte, il lut dans le *Moniteur* l'élection de Porcheron... Il douta d'abord, relut l'article, et se convainquit que c'était bien son beau-frère. Sitôt son arrivée à Paris, il s'empressa de lui rendre visite, fut très-bien accueilli, et, enfin, il avait accepté son invitation, comme un moyen de renouer leurs liens de parenté.

On était au milieu du déjeûner, et les convives n'avaient pu trouver à placer un seul mot, Porcheron n'ayant pas un seul instant cessé de parler de lui :

« Me voici donc député, disait-il, me

voilà chargé de représenter la France et de la protéger contre ses ennemis.

— Ses ennemis? interrompit Bertrandet.

— C'est dans ma circulaire, n'est-ce pas, Rhubert?

— C'est votre mandat, dit Rhubert, la bouche pleine.

— Je le remplirai... Eh bien! Bertrandet, qu'est-ce que vous pensez de tout cela?

— J'en suis flatté... C'est un honneur pour la famille....

— Moi, répondit Thérèse, je suis surprise et enchantée. Qu'est-ce qui aurait dit cela, il y a un mois seulement, lorsque cet orgueilleux marquis me mit à la porte, sans vouloir seulement m'écouter?

— Tiens! c'est juste, tu m'y fais penser; je l'avais oublié... Ah! ah! en voilà un qui doit se mordre les pouces... Il serait peut-être bien disposé à revenir; mais c'est fini, à mon tour maintenant... Me voilà puissant,

je vais en tailler de la besogne à ces enragés de nobles... Les jésuites vont en voir de dures.

— Silence, Porcheron... Sois prudent, mon ami, tu sais,... murmura Bertrandet.

— Il sait son mandat, reprit gravement Rhubert.

— Ah ! ça, j'espère bien que vous n'allez pas vous mettre du côté de ces gens qui veulent tout renverser, s'écria avec une sorte d'inquiétude l'employé du ministère...

— Quels sont ces gens-là, lui demanda Rubert avec flegme.

—Ma foi,... dam,... écoutez donc :... je ne me mêle pas de politique;... je suis tout entier à mon affaire, et j'aurais autant de peine à vous nommer les ultras que les libéraux;... mais, cela n'empêche pas que Porcheron aurait tort de se montrer dans tout cela... D'abord, il y a du danger,... ensuite, ces questions sont si graves, que

pour se prononcer de part et d'autre, il faut être bien sûr d'avoir assez de bon sens pour ne pas se tromper...

— Est-ce que vous croyez que j'en manque? N'est-ce pas Thérèse... J'ai toujours pensé confusément que j'étais destiné à de grandes choses;... je me sentais des idées, du génie...

— Ah! Ah! interrompit Bertrandet en riant...

— Oui, oui... Enfin, j'avais le génie de mon état, et quand on a de l'habitude, de l'intelligence... Te rappelles-tu, Thérèse, les discours que j'ai prononcés autrefois? Je n'ai jamais été emprunté pour manier la parole... Mes ouvriers en savent quelque chose.

— Mais tes électeurs n'en savaient rien,... et de leur part, c'est une bonté...

— Comment? une bonté, et mon mérite?... Est-ce que tu crois qu'on nomme

comme cela un député, sans savoir ce qu'on fait... Non, non, mes concitoyens sont trop éclairés pour agir à l'aventure... Ils savent ce qu'ils choisissent : voilà pourquoi c'est honorable.

— Nous allons donc gouverner l'état...

— Nous! nous! c'est-à-dire moi... Les femmes ne sont rien dans le gouvernement, la loi salique le dit.

— La loi?... je me moque bien de la loi! Est-ce que les femmes ne vous valent pas?... Est-ce que je n'ai pas vu aux Français Hermione, Andromaque, Phèdre... Mon cher, quand pendant dix ans de sa vie, on a mené un chantier, on peut mener la France.

— Allons, ma sœur, ne vous fâchez pas.

— Ce n'est pas le moment...

— Non, certes, reprit Porcheron, heureux comme je suis; car, vous me l'aviez bien dit, mon cher Rhubert, il n'y a pas

d'existence plus agréable que celle d'un député de l'opposition... Quand je parais dans une soirée, je fais sensation : on me montre au doigt; les femmes s'avancent pour me regarder ; on fait cercle autour de moi ; les jeunes gens viennent me consulter, me serrer la main... C'est un vrai triomphe... Ce n'est pas tout : on m'invite à des dîners patriotiques que me paient les proscrits de tous les pays; on boit à ma santé, et à la fin du repas, on me reconduit en pompe à la maison. Ce n'est rien encore : quand un député voyage après la session, on l'attend à la porte de la ville; quelquefois on dételle ses chevaux et on traîne sa voiture; les ouvriers, le commerce se pressent à sa rencontre; on se foule sur son passage... Ce sont des acclamations, des applaudissements à n'en plus finir; on crie autour de lui : vive monsieur Porcheron! notre député, notre

loyal député! On ne travaille pas de la journée... Le soir, les musiciens me donnent une aubade. On me complimente; on me fait des cadeaux, un sabre d'honneur, un cabaret de porcelaine, une médaille... Je harangue le peuple,... je cause politique avec lui,... les papiers publics racontent mon voyage,... et, enfin, je reviens à Paris pour recommencer. Comme tout cela a fait du bruit, la cour a peur,... le ministre veut m'acheter, et il m'envoie un aide-de-camp qui m'offre trois, quatre et même cinq cent mille francs...

— Peste!... cinq cent mille francs, ça se prend, murmura madame Porcheron: voilà de l'argent bien vite gagné!

— Cela ne se prend pas! s'écria Rhubert avec indignation.

— Cela ne se prend pas, répéta Porcheron avec gravité: on est incorruptible... Mais voilà l'heure qui s'avance, la séance

va commencer, il faut que j'aille à la chambre.

— Ah! ça,... mon cher Porcheron, lui dit Rhubert avec intention, n'oubliez pas ce que je vous ai dit avant déjeûner;... vous savez que c'est pour cela que je suis venu...

— Il paraît que ça sera chaud aujourd'hui.

— Oui,.. et puis il est bon de vous poser...

— Soyez tranquille, je m'engage à donner mon avis, et il ne sera pas piqué des vers, je vous en réponds... Jean, une voiture... Bertrandet, je vais vous déposer à votre ministère... Rhubert, vous venez avec moi... Sans adieu, madame Porcheron, je dînerai à six heures, après la chambre. »

Pendant ce dialogue, Porcheron avait complété sa toilette, et il partit pour aller siéger dans le sanctuaire des lois.

Depuis quelque temps, Paris s'entretenait, presque autant que de la baleine, d'un nouveau député qui promettait un

ferme appui aux principes constitutionnels; cet homme recommandable, qui devait sa fortune à son travail, avait été appelé à ce poste par l'estime universelle de ses concitoyens. Depuis long-temps le pays le réclamait, la chambre était triste de son absence; mais les vœux des bons citoyens avaient été écoutés : la gauche comptait un libéral de plus. C'était une acquisition d'autant plus précieuse, qu'il avait, autant par goût que par devoir, passé sa vie au milieu du peuple : nul mieux que lui ne devait connaître les besoins de cette partie intéressante de la nation, et tout garantissait sa fermeté à les défendre.

C'était, disait-on, un esprit original qui cachait, sous les apparences de la brusquerie et d'un extérieur familier, une supériorité naturelle, un bon sens élevé et de hautes qualités d'aptitude et d'intelligence. Le jour même de son arrivée à Paris, il

s'était rendu à la chambre en costume de voyage, comme Louis XIV entrant au parlement, disaient les uns, et, disaient les autres, comme un marchand de bœufs qui revient de Poissy.

A peine entré dans la salle des séances, il avait d'abord paru déconcerté du spectacle de cette brillante assemblée; mais il s'était remis, et comme on lui demandait, les uns, tout haut, où il voulait se placer, et les autres, tout bas, pour qui il était : « Moi, avait-il dit, je suis pour le peuple, où se mettent ceux qui sont pour le peuple? » A ces mots, où le sublime du sentiment se déguisait sous la familiarité de l'expression, toute la gauche s'était précipitée au devant de lui : les fortes têtes du parti, les grands orateurs qui parlaient, les grands députés qui se taisaient, lui prenaient les mains, le serraient contre leur poitrine. Après un moment d'atten-

drissement du public qui sympathisait avec ces élans, les collègues de Porcheron se levèrent pour lui laisser prendre la place qu'il désirait occuper dans la chambre... Porcheron, qui se trouvait en si bonne société, voulut prouver son savoir-vivre, et au lieu de prendre le haut bout, il s'assit à la dernière place du banc, à l'extrême gauche. A cette vue, la salle entière croula d'applaudissements, et son nom, repété de bouche en bouche, circula au milieu des murmures les plus flatteurs.

Vint le moment de prêter le serment. Il s'avança tout joyeux et leva la main avec cette assurance d'un citoyen qui comprend la sainteté d'un pareil engagement : « Vous jurez, lui dit le président, fidélité au roi et à la charte...

— Fidélité au roi! repéta-t-il tout surpris, en se retournant vers ses collègues, pourtant M. Rhubert m'avait dit...

— Allez,... allez donc,... lui dirent ses confrères... nous avons juré, nous... »

Il jura et vint reprendre sa place.

Ce député était Porcheron.

Il avait goûté tous les délices du noviciat de l'opposition politique; mais le temps était venu de faire acte public de son opinion, et ce jour-là même, Rhubert, avant le déjeûner, l'avait violemment pressé. Ses collègues s'attendaient bien qu'il ferait pencher de tout le poids de son éloquence la balance que le ministère rendait fort incertaine. A peine arrivé dans l'antichambre, ils l'entourèrent pour s'en assurer : mais, au premier mot, il leur répondit qu'il était prêt et qu'il leur garantissait quelque chose de bien conditionné... Certains de son appui, ils l'entraînèrent dans la salle, où la séance commençait à prendre une physionomie... A la suite de débats assez vifs, et de plusieurs discours dont la valeur

et l'étendue avaient fortement impressionné l'assemblée, au moment où le ministre des finances, après un tableau rapide et animé des dépenses de son ministère, vint proposer aux députés de voter pour le trésor un crédit extraordinaire, une voix glissa tout bas ces mots dans l'oreille de Porcheron : « c'est le moment : demandez la parole... »

« Je demande la parole, s'écria Porcheron... »

L'huissier lui indiqua les dégrés de la tribune et Porcheron s'avança...

« Monsieur Porcheron a la parole, dit le président. »

A ce nom tout nouveau encore dans la chambre, mais qui jouissait déja d'une immense popularité par ses antécédents et surtout par son courage à s'asseoir à l'extrême gauche, un frémissement de curiosité et d'étonnement circula de loge en

loge et remua toute la salle... Les jeunes gens braquèrent leurs lorgnons sur lui, les femmes se penchèrent pour l'examiner, et toute l'assemblée se communiqua ses idées et ses impressions.

Quand Porcheron monta le premier dégré de cette échelle fatale, il se sentit au cœur une palpitation soudaine, imprévue. Mais ce fut bien pis, quand il se trouva de plain-pied devant le bureau du président, et qu'en appuyant ses mains sur la balustrade, il contempla ce cirque immense tout frémissant de spectateurs et luisant de la clarté de mille yeux pointés sur lui... Le vertige commença à battre ses tempes et à sécher son gosier... Les chut! chut! paix donc!... le bruit des couteaux de bois dont les députés frappaient leurs pupitres pour obtenir du silence, les chuchotements du centre, les rires de la droite, le bruit que faisait derrière lui le président en causant

avec l'huissier, achevèrent de l'étourdir... Il voulut parler et ne trouva ni la parole, ni la volonté même de s'exprimer... La tête lui tourna, et au milieu des plaisanteries, des applaudissements ironiques, il sentit son cœur défaillir, pâlit et s'évanouit...

La sensation fut profonde... Pendant qu'on l'emportait hors de la salle, pour le rappeler à lui, un de ses collègues de la gauche prit sa place; Porcheron, reprenant ses sens grâce aux secours qu'on lui prodiguait, l'entendit s'écrier...

« La dilapidation des deniers de la France que le ministre vous propose, a tellement indigné l'honorable préopinant... »

Représente qui voudra la scène terrible de Porcheron rentrant chez lui après cet échec épouvantable... Pâle, les yeux hagards, il se jeta brutalement dans un fauteuil et se prit à maudire l'ambition qui

l'avait poussé à consentir à se voir nommer député, et jusques à sa femme qui le lui avait conseillé.

« Voilà, s'écriait-il, ces jouissances que que l'on m'avait promises!... J'ai bien de l'agrément pour mon début... Aussi, pourquoi diable vouloir que je parle?... A quoi ça sert-il?... Il y en a bien assez sans moi... Ah! que les députés du centre sont heureux! ils n'ont pas même besoin d'avoir un avis!... Mais, moi! dans quel guêpier me suis-je plongé?... Ce côté gauche, où il n'y a que des gens supérieurs, à ce qu'on dit, est-ce que je pourrai y rester? Je ne suis pas un orateur,... je pourrais lire un discours écrit; mais il faudrait l'écrire. Malheureux que je suis! Faut-il envoyer ma démission?... Comme on se moquera de moi dans mon pays! comme ils vont faire les goguenards!... Et le marquis, comme il va rire!... Ah! je donnerais la

moitié de ma fortune pour me tirer d'affaire!... »

Un domestique ouvrit la porte, et d'une voix qui cherchait à se faire jour entre les éclats de la colère pour ne pas l'augmenter :

« Monsieur Albéric de Clérambaut demande s'il peut voir monsieur.

— Albéric! s'écria Porcheron, en se levant avec fureur, l'insolent! qu'on le chasse!... »

Le domestique fit un pas pour obéir...

« Un moment! un moment! s'écria Porcheron. »

Et comme frappé d'une idée subite :

« Ah! Albéric,... mon compatriote,... faites-le entrer... »

VIII.

CORRESPONDANCE.

Joséphine à Albéric.

Paris, ce 182

« Je ne sais si je fais bien... Je suis peut-être imprudente et coupable de vous écrire ; mais je vous estime trop, monsieur, pour craindre que vous me jugiez sévère-

ment ; d'ailleurs, vous pourriez me croire oublieuse, légère, vous pourriez me croire d'accord avec mes père et mère,... j'aime mieux tout au monde que d'être soupçonnée de trahison envers vous.

» A peine mon père eut-il la certitude de son élection, que le départ pour Paris fut résolu... Il me défendit de chercher à vous voir, et, pour plus de sûreté, il m'enferma chez moi... Une chaise de poste vint nous chercher; bientôt je vis disparaître mon pays natal, ces lieux ou s'écoula mon enfance, et si chers à mon cœur, puisque vous m'y avez aimée. Soumise à mon sort, et si l'honneur m'ordonne de ne plus vous voir, résignée tristement à ce nouveau malheur, je dois pourtant vous dire que si votre cœur souffre de cette absence, je ne blâmerai aucun des moyens honorables que vous emploierez pour me revoir. Vous concevez que je ne puis en dire davantage.

» Écrivez-moi; pour plus de sûreté, adressez-moi votre lettre sous le couvert de M. Bertrandet, chef de bureau au ministère de l'intérieur : c'est mon oncle. Vous ne connaissez rien au monde de meilleur que lui; il sait tous mes secrets, et il ne m'a pas grondée de vous aimer; il a entendu parler de votre père dont il estime le caractère; il ne désespère pas qu'un jour tout s'arrange pour notre bonheur. Il a lu la lettre que je vous écris, et il vous la fait passer sous le couvert du ministre; il lira aussi la vôtre : vous voyez bien que vous y pouvez tout dire.

» Adieu, Albéric... Quel malheur que nos parens soient divisés par la politique!

» JOSÉPHINE. »

Albéric à Joséphine

« Votre lettre, divin baume à toutes mes douleurs, m'est arrivée au moment où ma tête presque perdue me faisait implorer la mort. Jamais je ne vous peindrai, car jamais, je crois, je n'en éprouverai de pareil, le désespoir où me jeta votre départ. L'élection de votre père avait profondément affligé mes parents, non par envie, ou même par haine personnelle, mais parce qu'ils ont vu dans cet acte une tendance funeste à la monarchie; moi, qui pense que la démocratie seule peut sauver la France, j'étais joyeux dans mon âme.

» Mais figurez-vous quel coup horrible j'ai du éprouver, lorsque, le matin, j'arrêtai les yeux sur vos fenêtres : elles étaient fer-

mées ! Un moment je doutai ; mais quand je vis la solitude absolue de votre demeure, je connus l'affreuse vérité... Partie ! m'écriai-je... Elle est partie... On me l'enlève !... et pour jamais ! Car, je l'avouerai, tant que vous étiez là, quand un mot, un geste, un regard pouvaient finir les divisions de nos parents et tout concilier par une union, j'espérais toujours ; mais maintenant que l'éloignement de leur cœur va s'augmenter par la distance, quel espoir peut-il me rester ? Depuis ce moment, malheureux comme un prisonnier qui ronge ses fers, je portais au hasard mes regrets et mes plaintes dans cette campagne, si triste de votre absence : j'ai revu avec un amer souvenir cette grotte où nous nous sommes liés par nos serments, ces bords où murmure encore le même souffle, mais qui ne me porte plus l'écho de votre voix. Une sombre mélancolie s'empara de toutes mes actions,

de tous mes rêves. Dans la nuit, je vous appelais tristement, car je ne comptais plus vous voir au réveil; et le jour qui passait sur ma vie, la laissait sans progrès et sans étude, puisque le but de toute mon existence n'était plus là.

» Cette agitation sur moi-même a porté le désordre dans mon sang... La fièvre s'est mêlée à toutes mes inquiétudes, et l'exaltation de mon cerveau en délire est venu effrayer ma mère. Elle était là, près de mon lit, qui veillait mon insomnie et qui priait Dieu pour des jours que je voulais voir finir... Pourtant, un peu de calme ayant succédé à la fièvre, j'ai essayé de sortir pour revoir au moins la fenêtre d'où vous m'avez envoyé tant de fois un regard, un bonjour. Seul, sur le seuil de notre maison, j'étais occupé à la considérer avec la même attention que si j'eusse espéré vous y voir paraître, lorsque le domestique du sous-

préfet m'a remis avec mystère une lettre arrivée pour moi du ministère de l'intérieur, sous le couvert de l'administration... Personne du ministère ne peut m'écrire, pensais-je; mais je ne sais pourquoi une émotion plus forte que ma volonté fit trembler ma main, en ouvrant cette lettre : mon cœur devinait sans doute! Ah! béni soit le jour où vous avez voulu me consoler! bénie soit la main qui m'a tracé ces lignes, et, dans ma nuit de désolation, a fait luire un éclair de bonheur!

» J'ai dévoré votre billet : il ajoute même à mon amour, s'il est possible. Vous êtes encore plus noble et plus admirable à mes yeux; vous me comptez donc pour quelque chose, puisque vous ne voulez pas que je vous soupçonne? Je n'avais aucun droit à votre souvenir, et vous m'en accordez vous-même... Oh! je la justifierai, cette confiance! je m'en rendrai digne! je veux que

l'avenir me place assez haut pour pouvoir si haut prétendre, et puisqu'on ne veut pas vous donner, moi, je saurai vous conquérir!

» Après l'enivrement que m'a causé votre lettre, j'ai réfléchi à ma situation. Comment sortir de mon esclavage? comment me rapprocher d'elle? Dès-lors, constamment tourné vers ce but, je devins plus profondément rêveur : j'avais une route ouverte devant moi, mais tout me manquait pour la parcourir. Hier matin, mon père entra dans ma chambre, et déposant sur ma cheminée un rouleau d'argent, « Albéric, me dit-il, ce que vous ne m'avez pas dit, votre pensée, plus indiscrète que vous, me l'a fait savoir : j'ai, non pas écouté, mais entendu votre voix dans vos rêves, et Paris se trouve mêlé à toutes vos phrases... Je conçois que cette ville marchande, ce pays morne et froid n'offre pas de carrière à

vos facultés ; allez donc où vos désirs vous appellent; voici une faible somme : c'est le fruit de nos économies ; avec elle, tâchez de vivre, en attendant que vous ayez trouvé un emploi. Voici en outre des lettres pour plusieurs personnes que j'ai connues dans mon émigration, et qui sont maintenant en haute faveur à la cour : le nom de votre père vous servira peut-être auprès d'eux. Si vos espérances ne se réalisent pas, ma maison vous sera ouverte, nos cœurs seront prêts à vous recevoir. Partez, Albéric, soyez certain de me retrouver, si vous êtes toujours fidèle à l'honneur. »

» Dans huit jours, mon amie, je serai à Paris, délai bien long sans doute pour un amant; mais ma mère a exigé que je lui donnasse encore ce temps pour se préparer à me voir partir, et je n'ai pu résister à sa prière.

» Une fois à Paris, je verrai toutes les

connaissances de mon père, quoiqu'à vrai dire, il me répugne de m'adresser à des hommes qui n'ont pas mes sympathies : mais on peut voir les grands, et garder son indépendance.

» ALBÉRIC.

» Veuillez, en attendant mon arrivée, prier votre oncle, que j'aime déjà pour lui même, de combiner un moyen de rendre mes recherches fructueuses à Paris. Je n'ai d'autre ambition que de vous revoir : toute occupation, quelque minime quelle soit, pourvu qu'elle soit honorable et fraternise avec mes idées, sera pour moi un bienfait, si elle me rapproche de vous. »

Beikandel à Albéric.

» Votre lettre a fait grand plaisir à ma nièce : elle est si charmante, elle m'a tant cajolé, que je me suis laissé aller à prendre le sceau du ministère pour cacher votre correspondance. Si vous n'étiez pas le fils d'un homme aussi honoré que le marquis de Clérambaut, j'aurais blâmé Joséphine au lieu de vous servir; mais vous êtes de bonne souche, et en fait d'honneur, vous chassez de race.

» Si vous voulez venir me voir à mon bureau, en arrivant à Paris, je vous donnerai quelques conseils, avec l'adresse des personnes qui peuvent vous être utiles. Je vous engage à vous munir d'un certificat

de votre curé, comme quoi vous avez fait votre première communion : cela peut vous être très-utile, même pour être militaire.

» Votre très-humble serviteur.

» Bertrandet. »

IX.

LE PROTECTEUR.

Arrivé à Paris, Albéric se consulta : il regarda les lettres que son père lui avait données; mais quand il lut les suscriptions : à monsieur le duc de M..., à monsieur le marquis de R..., à monsieur le comte de B..., sa fierté naturelle se révolta contre cette es-

pèce de vasselage qu'il lui fallait subir ; il ne voulut pas s'exposer même à la protection des grands, sentant qu'auprès d'eux, il faut toujours abdiquer ou ses idées ou soi-même. Vingt fois il prit le chemin de l'hôtel de Porcheron, vers lequel l'entraînait une conformité d'opinions que les journaux lui avaient révélée par leurs éloges ; mais le souvenir de la hauteur avec laquelle ses parents l'avaient traité, le ressentiment qu'il devait en garder, l'effrayaient et arrêtaient ses pas. Puis, c'était le père de Joséphine : il savait quel sentiment réveillerait sa vue, et il devait le souffrir avec peine sous le même toit que sa fille. Mais à quoi mènent les réflexions, si ce n'est à s'abuser soi-même ? Albéric, après mille indécisions, se trouva transporté, je ne sais comment, dans l'antichambre de Porcheron, et de là, dans son salon et dans ses bras.

« Monsieur, monsieur, lui disait Albéric,

confus et enchanté d'un accueil si touchant, je ne m'étais pas trompé, votre début à la chambre m'était un sûr garant de votre libéralisme. J'aurais pu mendier la protection de ces seigneurs (et il lui montrait ses lettres de recommandation qu'il jetait au feu l'une après l'autre) ; mais j'ai préféré m'adresser à l'homme dont je partage les opinions.

— Quoi ! vous, fils d'un émigré, vous seriez...

— Oui, monsieur, oui, mes convictions et mes études sont plus fortes que mon sang;... les grands exemples de l'antiquité m'ont enflammé l'âme: je ne serai heureux que lorsque je pourrai voir mon pays élevé au rang d'Athènes et de Rome... Que ne puis-je conduire la France à ces hautes destinées?... C'est à vous que je m'adresse pour utiliser ma plume, ma pensée, au profit d'une cause à qui je consacre toute ma vie.

Bien, jeune homme!... Bravo! s'écriait

Porcheron ravi. Voilà pourtant cette jeunesse que l'on calomnie!... Ah! c'est en elle seule que repose le destin de la patrie! Que voulez-vous?... une place?... mais je n'ai pas de crédit auprès des ministres, moi, je ne suis pas un jésuite; je ne puis vous proposer qu'une chose : voulez-vous être mon secrétaire?... Dans ma position, avec mes devoirs, je n'ai pas le temps de développer mes idées; car j'en ai, et de très-fortes,... eh bien! vous m'aiderez, nous rédigerons cela ensemble... Quant à vos appointements...

— Ne parlons pas de cela, reprit Albéric, qui mesurait d'un coup d'œil son horizon de félicité, et voyait à la fois tous ses rêves accomplis, ce n'est pas là mon but : offrez-moi seulement les moyens d'être utile à la gloire, aux libertés de mon pays, et je serai trop payé.

— Vous serez content... Ainsi, c'est convenu. Maintenant, que je vous présente à

ma femme et à ma fille : vous allez dîner avec nous. A propos de ma fille, Albéric, soyez discret sur le genre de notre travail, soyez-moi fidèle, et peut-être qu'un jour...

—Ah ! monsieur...

—Silence ! les voici... »

Le dîner fut très-gai ; madame Porcheron avait commencé par bouder Albéric, mais elle reprit sa belle humeur au champagne. Joséphine, qui avait d'abord tressailli de surprise, fut grave et sérieuse comme le bonheur.

Albéric fut donc installé chez Porcheron en qualité de secrétaire. A partir de ce moment, la plus grande intimité s'établit entre le protecteur et le protégé: c'étaient entre eux des conférences secrètes, longues et impénétrables, dont Porcheron sortait toujours avec l'air triomphant d'un homme content de lui-même. Le bureau de son cabinet fut encombré de ces livres immor-

tels créés pour l'instruction ou la cause des peuples : Montesquieu, Rousseau, Raynal, les œuvres complètes de Voltaire, se mêlaient aux écrits de Mirabeau, aux histoires de la constituante, et chaque page de ces volumes était criblée de notes à la marge, ou greffée de petites bandes de papier avec des sommaires.

La retraite, si favorable aux grands hommes, devait profiter à Porcheron. N'ayant pas la clef de son cabinet, nous sommes fort embarrassés pour expliquer le changement qui s'opéra en lui: tout à coup, il déploya des facultés dont, avant l'arrivée de son secrétaire, il ignorait même le nom et l'existence. Ceux qui l'avaient connu jadis, se souvenaient que ce qu'il avait de remarquable était l'étroitesse des vues, et l'impuissance d'exprimer ses idées. Eh bien ! il n'y avait pas un mois qu'il protégeait Albéric, et déjà il parlait de prendre sa revan-

che, de réparer son échec. Au bout de deux mois, il s'enhardit, il demanda la parole, monta à la tribune, y lut en manuscrit une petite réplique à un discours d'un ministre, et malgré un peu d'émotion, suite naturelle de la scène de son début, il réunit tous les suffrages. Avec le temps, il fit davantage; peu à peu il parvint à se créer un nom, et enfin, il se plaça au premier rang des orateurs du parti, par le grand nombre de ses discours et le retentissement qu'ils excitaient dans la nation.

Quelques jaloux, il est vrai, remarquèrent cette coïncidence entre l'arrivée d'Albéric et la révélation des talents oratoires de Porcheron; mais quelle apparence qu'un tout petit jeune homme fut pour quelque chose dans de si hautes inspirations, dans un si grave résultat! La remarque tomba, et Porcheron ne fut que plus célèbre.

Cette réputation, dont sa patrie, c'est-à-

dire Briare, s'étonnait, n'étonnait point Paris: il y avait tant de justesse dans ses appréciations, il était si bien parvenu à vaincre sa timidité naturelle, le lendemain d'une proposition du ministère, il arrivait avec un discours qui la réfutait si complètement, qu'avant de l'avoir entendu, les tribunes du public étaient de son avis. Peu à peu il se façonna aux allures parlementaires ; l'habitude de se voir écouté et applaudi augmenta de jour en jour son aplomb, son assurance. La bonne opinion qu'on a toujours de soi, fut corroborée par celle des autres, et comme cela se pratique, il fut de l'avis général et finit par croire en lui.

Albéric jouissait de ce triomphe, qui, nous devons l'avouer, était son ouvrage : chaque applaudissement qu'il voyait prodiguer aux discours de Porcheron, flattait, non son amour propre d'auteur, mais sa probité, sa loyauté politique. Sans doute ,

il s'y joignait un peu de ce sentiment naturel qui fait dire à l'homme : c'est moi qui ai pensé cela, je suis capable, et un jour je serai quelque chose par mes propres forces. Mais ce qui planait au-dessus de tout, c'était la gloire intérieure de servir sa patrie, de diriger la pensée publique vers les principes de justice et de liberté, et de préparer lui même, du fond de son obscurité, ce flambeau qui devait éclairer la France. Tandis que Porcheron, gonflé de ses succès et convaincu à la fin qu'il était bien le personnage et non pas l'acteur de son rôle, recueillait les hommages, les éloges, les articles et même les vers, car on lui adressait force épîtres, Albéric, sans jalousie, sans arrière-pensée, accoutumé à garder un silence absolu sur la réalité de ses services, oubliait que cet éclat venait de lui; peu à peu même, entraîné par la contagion du bruit, il en vint à sentir quelque considé-



ration pour son patron, et, comme le statuaire qui fait un dieu d'un bloc, il se surprit à honorer son ouvrage.

Il y avait un autre sentiment encore aussi puissant que la politique, puisqu'il en triomphe parfois, mais irrésistible quand il se combine avec elle, l'amour! Comment Albéric aurait-il osé mésestimer le père de Joséphine? Joséphine et la liberté! telles étaient ses deux idoles, et deux fanatismes peuvent sans doute suffire à aveugler un homme... D'ailleurs, ne trouvait-il pas dans Porcheron, mieux posé que lui pour peser par sa parole, le conducteur grâce auquel sa pensée allait électriser la foule. Peu ambitieux d'honneur ou de gloire, n'aimant le bien que pour le bien, dévoué aux progrès, comme un hospitalier à la guérison des malades, sans faste et sans ostentation, peu lui importait qu'un autre eut l'honneur de ses travaux; il se servait de lui pour bâtir un

édifice, et il ne lui disputait pas l'honneur d'attacher son nom et de planter un drapeau au sommet. Cette modestie entrait parfaitement dans les idées de Porcheron : il était heureux que l'amour le retint dans les charmes de son obscurité, et il ne trouvait nullement utile de produire au grand jour le mérite de son sécrétaire. Un jeune homme a toujours le temps de se créer une position ; en attendant, il ne faisait rien pour la lui obtenir ; il ne le mêlait à aucune de ses grandes relations constitutionnelles. Un esprit susceptible aurait vu là les précautions d'un homme qui craint les indiscrétions ; mais les heures qu'il eût pu consacrer à la politique, Albéric les passait près de Joséphine : chaque pas qu'il faisait dans sa tendresse n'était-il pas cent fois au-dessus de tous ses avancements de fortune ?

Ainsi, de chaque côté, les ambitions

étaient satisfaites; et, certes, Porcheron n'avait plus qu'à se louer du poste où Rhubert l'avait appelé. Tout ce qu'il avait rêvé de plus doux pour son orgueil, semblait devancer ses désirs : ovations, fêtes, dîners splendides, couronnes, portraits lithographiés de sa figure, et accompagnés de ses phrases favorites, comme : *Dieu est la patrie... En fait d'honneur, les Français sont solidaires... Tous les Fançais sont des héros...* et autres créations plus fortes les unes que les autres, où l'expression montait au niveau de la pensée, étaient les moindres tributs payés à son courage et à son indépendance. Au-dessus de tout cela planait l'estime universelle et l'admiration de la France... Jamais roi vainqueur n'avait vu tant de monde à la suite de son char : c'était un crescendo immense, un hymne général, un concert d'amour et de bénédictions.

Il y eut bien quelques petits écueils dans

cette navigation si heureuse: ainsi, plus d'un malin journaliste s'égaya sur les dominations d'intérieur de Porcheron, sur ses tyrannies et ses mauvais traitements pour ses domestiques, sa dureté pour les pauvres, ses rebuffades aux malheureux, qui jamais n'obtenaient un mot de bienveillance ou une obole de sa bourse, à moins que ce ne fut une de ces infortunes éclatantes qui fixent les regards... On racontait bien qu'un jour, du haut de son cabriolet, il avait cinglé le visage d'un honnête voiturier qui n'allait pas assez vite à son gré... Mais, à la tribune, sa haine était si vive contre l'oppression, son amour pour le peuple si ardent, sa pitié pour le malheur si touchante, que les bons esprits revenaient bien vite de leurs fâcheuses impressions, et rejetaient ces brutalités sur le compte de qui il appartenait, c'est-à-dire, des nobles et des députés du côté droit.

Et comment n'eut-il pas excité la jalousie? Comment n'eut-il pas soulevé autour de lui une tourbe d'ennemis? Personne n'avait plus de mépris que lui pour les décorations, les titres, pauvres hochets de la vanité humaine! Comme il riait des anciens nobles et des nouveaux! Comme il regardait avec dédain ces courtisans qui faisaient antichambre chez le maître, attendant humblement une faveur, se glorifiant d'un cadeau, d'une tabatière donnée par le roi, ou d'un contrat honoré de sa signature! Comme il méprisait ces hommes qui, pour arriver aux honneurs, mentaient à leur conscience et votaient avec le ministère, pour avoir des pensions, des places, des croix d'honneur! Pas un des nouveaux décorés ou des pairs de France à la fournée, n'aurait paru devant lui sans se sentir le rouge au front: tant l'indépendance est belle! tant le noble caractère du député libéral

formait un constraste frappant avec la servilité des flatteurs !

Malgré les cris de l'envie, les calomnies de la haine et les injustices de l'esprit de parti, peut-être même à cause de tout cela, Porcheron grandit de jour en jour, et bientôt il se vit porté au sommet de la popularité, lorsqu'après une petite sédition de carrefour, où les gendarmes avaient sabré le peuple, sous prétexte d'illumination pour une élection libérale, il monta à la tribune et prononça ces paroles mémorables, les plus hardies de la session, qui formaient la péroraison de son discours sur le droit que le peuple avait de délibérer :

« Le peuple seul est souverain ; lui seul fait et défait les royautés passagères qu'il élève d'un soufle ou qu'il brise de ses mains. Quand il est las du joug qu'il porte, il s'ébranle, et les trônes croulent devant lui ; car Dieu l'a dit lui-même : à toi, peuple,

la force et la souveraineté! représentant sur terre de mes décrets éternels, parle, on t'obéira : ce que tu désires, je l'ordonne, et ce que tu voudras, je le veux... Ecoutez! oui, rassemblez vos armées, appelez la violence, opposez vos soldats à des hommes sans armes; contre des enfants, des vieillards, dirigez la mitraille, le canon; moi-même, arrachez-moi de cette tribune, vous ne nous empêcherez pas de vous dire : avez-vous donné au pays le bonheur qu'il mérite? votre pouvoir est-il juste partout? ne se verse-t-il pas une larme que vous pouviez tarir?... Oserez-vous, la main haute et le front levé vers le ciel, jurer que vous avez fait pour le pays tout ce qu'il avait le droit d'attendre? Vous le jurez? bien : frappez!... l'arrêt est juste! Mais si vous avez fermé les yeux sur une oppression qui flatte votre orgueil, si vous avez laissé gémir celui que vous deviez défendre, oh! alors, n'ac-

cablez pas votre frère, ne le condamnez pas!... Savez-vous si vous serez toujours parmi les puissants du monde!... Savez-vous, juges aujourd'hui, si vous ne serez pas jugés demain! si les opprimés ne deviendront pas vos maîtres! »

On voit qu'Albéric était violemment irrité.

Porcheron descendit de la tribune au milieu d'un tonnerre d'applaudissements... A sa sortie, les femmes l'embrassèrent, et les jeunes gens des deux écoles escortèrent sa voiture jusqu'à sa porte, avec des cris et des explosions d'enthousiasme. Il trouva, en rentrant, le duc de la Bérésina qui venait le complimenter... Ce fut un des suffrages les plus flatteurs pour Porcheron. Le général, glorieux débris de nos armées impériales, nourrissait dans son cœur un amour ardent pour Bonaparte, qui était mort, et une haine profonde pour l'oppression et

l'arbitraire. C'est lui qui avait été chercher le pape, et l'avait amené prisonnier à Fontainebleau. Jamais il ne s'était laissé prendre aux airs de piété et de résignation du vieux calotin. Quelquefois de mauvais soldats, de misérables valets s'abaissaient jusqu'à se courber sur son passage et recevoir sa bénédiction; mais lui, il se serait fait un cas de conscience d'ôter seulement son chapeau devant lui. C'est lui qui inspira de prendre le pontife par la gourmandise, et d'obtenir par la famine ce qu'il refusait de bonne volonté. Napoléon, qui savait apprécier les hommes, et qui honorait l'indépendance, l'attacha de plus près à sa personne : nouvelle preuve, entre tant d'autres, de la supériorité de ce génie qui savait tout prévoir! car c'est à ce digne général qu'on doit le conseil de faire sauter le pont de la Bérésina, conseil qui sauva le père de la patrie, conseil enfin fort approuvé sur la rive

gauche du fleuve, mais moins apprécié sur la rive droite, par les soixante mille hommes qui y moururent de faim et de froid. C'est en récompense de ce fait d'armes qu'il fut nommé par l'Empereur duc de la Bérésina.

Le système oppresseur des Bourbons n'avait pas d'ennemi plus chaud... Dès les premiers jours, il avait, de son œil d'aigle, sondé la profondeur de Porcheron, et depuis long-temps il brûlait du désir de s'entendre avec lui... Les belles âmes se comprennent.

Le lendemain de son triomphe, à peine éveillé, Porcheron vit entrer chez lui Bertrandet, la figure rayonnante...

« — Ah! ah! lui dit-il, cher beau-frère, encore des félicitations?

—Oh! mon Dieu, oui, répliqua l'employé du ministère... Je suis chef de division...

— Comment?...

— Mais oui... Ce pauvre d'Estève était avant-hier couché bien tranquillement près de sa femme, lorsqu'une pierre vint casser ses vitres; effrayé, il se lève, il ouvre la fenêtre : illuminez, lui crie un groupe qui circulait dans la rue, nous avons eu le dessus aux élections... Vive la charte !... Je n'illumine pas pour les jacobins, cria-t-il en fermant sa croisée... Tout-à-coup un quartier de pavé vient le frapper à la tempe : il tombe et meurt. Digne homme! je le regretterai toujours... On m'a donné son emploi...

X.

LA MAISON GRISE.

Les voyageurs qui ont traversé la petite ville de B..., et qui, pendant l'heure de repos que prend la diligence, ont visité les quartiers voisins du rempart, n'ont pu s'empêcher de remarquer les différences qui règnent entre leurs diverses architec-

tures. Ici ce sont des masures, et là, des bâtiments colossaux qui se sont conservés avec leurs appareils de fortifications, leurs créneaux et leurs croisées à mâchicoulis: il semblerait que ces débris d'anciennes murailles ont été enclavés dans une nouvelle enceinte; ce qui avait supporté les canonnades et les boulets, se trouva recevoir de très-paisibles habitants, qui louèrent, pour une modique somme, le droit de s'y choisir un domicile. Les guerres de religion ayant fait de cette cité un foyer de discorde, les archives de la maison commune, les registres de ses administrations furent brûlés par les protestants, et les titres de propriété de la ville furent anéantis. Au milieu des massacres, des réactions, l'ordre ne put se remettre dans les finances et les domaines; ceux qui occupaient les bâtiments civils cessèrent de payer leur redevance. Lorsqu'après un long espace de temps, la

tranquillité succéda aux séditions, la prescription était acquise aux occupants, et ce qui était national, devint patrimonial et héréditaire.

Une des plus vastes maisons était alors le siége d'un cabaret fort peu achalandé, mais qui, depuis 1818, avait toujours été d'un bon rapport; car les marchands qui l'exploitaient, réunissaient dans leur intérieur toutes les apparences de l'aisance. On pensait que leur commerce de détail, devait à certaines fraudes connues, d'assez gros bénéfices, ou que peut-être, ils avaient l'art de falsifier les liqueurs d'une manière si adroite, que les commis de l'octroi et les consommateurs eux-mêmes, n'avaient jamais trouvé l'occasion de se plaindre.

Cette existence heureuse, avec si peu de gages de prospérité extérieure, avait d'abord paru fort équivoque, mais comme on se lasse de tout, même de chercher le mal...

quand on ne le trouve pas, on avait fini par ne plus s'inquiéter des ressources de la *maison grise :* c'est ainsi qu'on l'appelait, à cause de la peinture de la boutique, dont la couleur s'élevait jusqu'aux toits.

Depuis quelque temps, les consommateurs avaient semblé reprendre le chemin de la maison grise ; mais c'était surtout vers le soir que la foule s'y donnait rendez-vous. Il paraît que les orgies s'y prolongeaient bien avant dans la nuit ; car presque tous les habitants de la rue s'étaient couchés et endormis, avant que la vingtième partie des gens entrés fut sortie : ceux-mêmes qui, parfois, la nuit, s'étaient relevés, et par curiosité, avaient regardé par leurs rideaux entr'ouverts, avaient vu, au clair de la lune, de nouveaux arrivants pousser légèrement la porte, et disparaître, comme s'ils n'avaient pas eu besoin de se la faire ouvrir. Quelques déclarations avaient été adressées

à la police ; mais on n'avait attaché aucune importance à ces rapports.

Minuit sonnait à la tour de Saint-Louis-de-Gonzague, lorsqu'au milieu de l'ombre, deux hommes couverts d'un grand carrick à long collet, et la tête enfoncée dans la peluche du col, débouchèrent de la rue des Anglais, et se dirigèrent vers le cabaret dont nous venons de parler. Les deux nouveaux venus n'étaient pas du même âge : l'un, jeune et ardent, glissait d'un pas rapide, tandis que l'autre, plus âgé que lui, ne le suivait qu'avec peine ; mais, cependant, il n'y avait aucune hésitation dans son pas : il ne marchait point lentement, mais son compagnon allait vite.

« — C'est ici sans doute, dit le plus jeune ; car, à cette heure, quelle maison serait ouverte, si ce n'est la nôtre? »

Ils heurtèrent avec prudence ; mais ils entrèrent avec tant de précipitation et

comme des gens si pressés d'arriver, qu'ils n'aperçurent même pas un homme couché dans l'angle le plus obscur de la porte voisine, qui, aussitôt après, se releva avec promptitude et colla son oreille à la serrure pour recueillir leurs paroles.

Sous son costume de marinier, et malgré le chapeau de feutre brun qui couvrait son visage, peut-être n'eut-il pas été difficile de reconnaître le chevalier de Chamarange. Quel motif le portait à prendre ce déguisement? Quelle mission venait-il remplir? Nous l'ignorons. Mais à peine eut-il écouté un instant, qu'il s'éloigna de la maison grise, en paraissant combiner un plan de la plus haute importance.

Mais revenons aux deux inconnus.

Quand la porte se fut refermée sur eux, le maître du cabaret attendit qu'on lui donnât le mot d'ordre.

« Servez-nous du vin de la comète, lui dit le plus âgé des deux.

— Il suffit : suivez-moi. »

Il passa devant eux, une lumière à la main, descendit quelques marches qui conduisaient à un petit caveau, et là, ouvrant avec une imperturbable gravité le robinet d'un tonneau, il remplit de vin sa tasse d'argent.

« Du meilleur et du plus frais, répondit le même interlocuteur. »

Le cabaretier, reprenant sa lumière, ouvrit une petite porte inaperçue dans le mur, dont elle avait la teinte et le crépi, et tous les trois descendireut un escalier taillé dans le roc. La lueur faible et inconstante du flambeau se réflétait sur les parois des murailles, et éclairait à peine leurs pas... Ils descendirent ainsi quelque temps; enfin, l'hôte fit un détour à gauche, puis à droite, poussa encore une porte et se retira après avoir fait entrer les nouveaux venus.

A leur vue, un murmure de joie s'éleva :

l'assemblée se partagea en deux colonnes, comme un régiment qui exécute la manœuvre ; les flambeaux, cachés par la foule qui se pressait autour, jetèrent leurs rayons dans tous les sens, quand elle se fut séparée, et un souterrain d'une longueur immesurable s'étendit à perte de vue. Au milieu de cet espace était dressé un autel environné de flambeaux ; sur chaque face de cet autel étaient gravés des emblêmes menaçants : c'étaient un sceptre brisé par la foudre, un trône renversé par un bras invisible, des châteaux-forts minés par la poudre, et une main tenant la mèche prête à les faire sauter. Sur l'autel étaient une couronne royale et un poignard.

Dans cette foule se remarquaient un grand nombre de personnages fameux dans la politique et dans l'armée. A gauche, on distinguait Rhubert, et, vis-à-vis de lui, le général duc de la Bérésina : à leur attitude,

à leur tête droite et au respect dont on les entourait, il était facile de juger qu'ils exerçaient un large pouvoir, et qu'ils étaient, au moins, chefs d'une grande section.

Porcheron et Albéric (car nous n'avons pas eu de peine à les reconnaître) s'avancèrent au milieu de l'assemblée; les rumeurs et les conversations particulières que leur présence avait fait naître, cessèrent tout-à-coup, et Albéric fit signe qu'il voulait parler.

Il y a toujours des esprits si malheureusement faits, que, dans toute chose, ils ont la faculté de ne voir que le côté faible, et de ne conserver d'une institution que ce qu'elle a de funeste. Certes, le beau côté de la révolution de 89 n'est pas l'assassinat de Louis XVI, de Marie-Antoinette, de madame Elisabeth ; ce n'est pas l'échafaud dressé pour tout ce qui était noble, distingué, riche : c'est l'égalité de tous devant la

loi, l'appellation à tous les emplois; c'est, enfin, l'affermissement de tous les droits de la nature... Son procès était fait, jugé, et les nations, ramenées à l'ordre, profitaient de l'arrêt sans vouloir en appeler. C'est alors que commença à fermenter, en-dehors de la ligne, le mauvais vouloir de ceux qui ne tolèrent rien de ce qui est établi.

Comme si le règne de Bonaparte eut tout-à-fait comprimé l'esprit de résistance, ou plutôt, peut-être, parce que le désordre retrouvait en lui son auxiliaire, les conspirations ne s'organisèrent en permanence que sous le règne des Bourbons. Tandis qu'en dessus, tout s'efforçait d'affermir le sol si souvent remué par les mines et les contre-mines, des travailleurs, cachés dans les cavités, creusaient en-dessous, et préparaient, dans l'intérieur des terres, l'ébranlement des fondations politiques. Pendant que la masse des hommes paisibles consentait au moins

à l'existence de la chose régnante, une petite fraction, se gratifiant seule du titre de Français, complotait pour imposer à la majorité les caprices de sa minorité inquiète.

Ce typhus moral s'étendit lentement dans toute l'Europe : chaque royaume se trouva avoir dans son sein cette inflammation chronique qui, nourrie dans quelque coin obscur, devait, à la première occasion, s'étendre et dévorer tout le système.

La France, qui, dans ses temps les plus calmes, a toujours des germes de tempête, ne fut certes pas la dernière à fournir son contingent; mais, n'ayant ni ordre ni direction, elle fut obligée d'appeler l'Italie à son secours. Ce fut la patrie de Monaldeschi et de Rizio qui vint apporter la régularité et la lumière. D'abord réunis au hasard et sous plusieurs dénominations, ils se nommèrent la société de l'épingle noire, des patriotes de 1816, des vautours de Bonaparte, des

chevaliers du soleil, des patriotes européens réformés, et enfin, de la régénération universelle; mais tout cela était sans intelligences : chaque association n'avait même pas d'échange avec les autres, et comme les corps de métiers, elles se seraient combattues à la première rencontre; enfin, un coup de maître réunit tous les anneaux et en forma une même chaîne, par l'affiliation à la société des Carbonari.

En un an, la conspiration s'était tellement étendue, qu'elle se croyait à la veille du succès; les affiliés de Paris, surtout, étaient difficiles à contenir : ils murmuraient de leur inaction, comme les soldats des lenteurs de Cunctator. Alors éclataient de côté et d'autre des petites révoltes, comme ces légers globules qui pointent à la surface de l'huile bouillante. En vain les agents du pouvoir redoublaient de zèle et de vigilance; excepté quelques sentinelles perdues, quel-

ques tentatives avortées, on ne tenait ni la clef ni le secret des masses : un système puissant régnait partout sans paraître, et les fils agissaient sans que l'on pût découvrir la main qui les faisait mouvoir.

Une organisation générale se divisait en Ventes particulières, de façon à dépister la police et à détourner les poursuites. Chaque Vente se composait de vingt membres qui ne connaissaient qu'eux-mêmes et ne correspondaient qu'entre eux; elle avait un président qui faisait lui-même partie d'une Vente plus élevée, où se rassemblaient ses égaux en dignité; et, enfin, celle-ci avait un chef qui, par la même méthode, correspondait avec la Vente suprême. Chaque Carbonaro était lié par un serment solennel, d'autant plus sûr, que l'assermenté ne savait pas à quoi il s'engageait; leurs relations, réduites à un petit nombre, n'éveillaient pas les soupçons; et chaque Carbo-

naro, ayant le pouvoir de se faire chef d'une Vente, il s'en suivait que chacune pouvait en enfanter indéfiniment, sans augmenter les dangers de l'évaporation. La force de cette franche-maçonnerie était devenue immense à la fin, mais d'un emploi difficile, par les précautions même que l'on prenait pour s'isoler...

Alors, de hautes notabilités entrèrent dans les rangs, des députés, des manufacturiers, des fonctionnaires, des militaires: puis, enfin, quand on se crut presque invincible par le nombre, tout ce qui voulut prendre rang fut admis. Chaque maison garnie était l'asile d'une Vente, et les soirées de punch des étudiants formaient un foyer de conspiration. Tout cela se faisait au grand jour, sans que la police eut le moindre soupçon, déroutée qu'elle était par le laisser-aller des Carbonari et leur peu de soin pour se cacher.

Le grand vice de la Charbonnerie française dans son origine, et ce qui l'a divisée dans son explosion, c'est que, d'accord sur le but qui était de détruire, elle n'avait pas, comme les Francs-Juges d'Allemagne, adopté une profession de foi spéciale : chacun avait son parti, auquel il pensait bien que ses confrères se rangeraient, et tous allaient ainsi, confiants dans le *Dieu des bonnes gens*, et dans la providence des révoltés.

Tandis qu'on était dans l'attente d'un événement qui donnât lieu à l'éruption, le volcan, vigoureusement chauffé, éclata par les flancs, comme un canon trop plein crève par les parois, c'est-à-dire que l'explosion arriva naturellement là où les têtes sont plus chaudes et le sang moins capable de patience.

L'Espagne se révolta.

Certes, rien ne serait plus agréable qu'une révolution, s'il n'y avait dans la cause que

les assassins et les victimes : rien de plus délicieux pour les loups que le pillage de la bergerie, s'il n'y avait ni chiens ni berger; rien aussi ne serait plus piquant pour les nations que le détrônement des rois, si le roi menacé était obligé de se tirer tout seul d'embarras; mais, parmi les princes comme parmi les hommes, il y a de bonnes âmes qui n'aiment pas voir faire du mal à leurs semblables.

La politique solidaire de l'Europe ne s'accommoda point de cette mutinerie d'écoliers rebelles... La France monarchique se chargea de venger l'Espagne monarchique, et pour en finir à coup sûr, elle envoya un Bourbon. Comme il est bien prouvé par les historiens de l'époque, Louis-Antoine avait la vue courte; c'est sans doute pour cela qu'il voulut voir l'ennemi de près, assez près du moins pour viser juste : il tira, et la révolution mourut d'un coup de pistolet.

Cette victoire, comme un coup de fusil dans une forêt fait taire tous les oiseaux qui chantent dans les branches, déconcerta la Charbonnerie; mais l'élan fut de nouveau donné: les espérances se ranimèrent, les Ventes se raffermirent, et les assemblées générales se recrutèrent de membres nouveaux, prêts à seconder la première tentative de liberté qui viendrait à éclore, ou à profiter des fautes du gouvernement si prodigue en ce genre.

La Vente régulièrement organisée à B... avait demandé au comité-directeur un député pour diriger ses mouvements; Rhubert qui jugeait le moment venu d'utiliser l'influence de Porcheron, l'avait indiqué, et il fut choisi.

Quand Porcheron fut instruit de l'honneur qu'on lui réservait, il fut loin de le recevoir avec acclamation. Outre qu'il y avait péril, il ne savait trop comment il y

pourrait tenir son rang et justifier sa renommée. Saisi à l'improviste par la gravité des questions, il n'aurait pas là Albéric pour répondre ; et quelle honte pour une célébrité libérale comme lui, de rester court dans la discussion ou la réplique... Une inspiration soudaine lui tomba du ciel.

Si je faisais recevoir Albéric Carbonaro, se dit-il, il ne me quitterait pas, et alors...

Il se jugea sauvé.

Albéric était maintenant au plus haut point dans sa confiance. Son intelligence large et lumineuse ne trouvait pas à Porcheron toute l'élévation d'esprit nécessaire à sa haute mission ; mais son dévouement à une cause qui était la sienne, sa haine instinctive pour tout ce qui était domination, l'avaient aisément élevé à ses yeux au rang d'un apôtre de l'émancipation nationale. Aussi, avec quelle ardeur, quel enthousiasme, il accepta l'offre qu'il lui fit

de l'affilier à la société des ennemis de la tyrannie, et l'ordre qu'il lui donna de préparer quelque chose de profond et d'analogue à la circonstance, qu'en sa qualité de député il se chargerait de faire valoir!

Albéric consacra les jours et les nuits à recueillir dans sa mémoire les enseignements des républicains les plus purs, et il rédigea une espèce de code où il indiquait les satisfactions les plus impérieusement réclamées par la société.

Porcheron, quelques jours avant leur départ, lut cette œuvre, dont il parut content, la mit dans sa poche, et ils partirent.

L'assemblée tout entière gardait le silence, captivée par la présence des nouveaux frères. A peine entrés, Albéric prit la parole : il se félicita du bonheur qu'il obtenait; il remercia la Vente de ce qu'elle voulait bien l'accueillir sans autres gages de loyauté que l'amitié de Porcheron. Il lui

fut répondu que le patronage d'un de nos plus populaires députés suffisait à un homme inconnu ; que c'était à lui de justifier par ses actes une adoption aussi gratuite, et que la société était prête à recevoir leurs serments.

Porcheron s'avança vers l'autel, et d'une voix ferme et sonore, prononça ces paroles, la main appuyée sur la couronne, et le poignard à la main :

« Je jure de poursuivre les rois jusqu'au dernier! de consacrer mes pensées, ma fortune et ma vie au rétablissement de la liberté! Si je trahis mon serment, je me dévoue à la haine et aux coups de mes compagnons de Vente, et si l'un de nous devient un traître, je jure sa mort! »

Quand ce fut à Albéric, la solennité et la grandeur de cet engagement firent d'abord trembler sa voix, mais il se raffermit et il jura.

Porcheron et Albéric furent proclamés Carbonari ; le conseil suprême, en élevant le député au rang de chef de la Vente, accepta leur caution mutuelle : les deux néophytes prirent place, chacun suivant son mérite, Porcheron avec les chefs, et Albéric dans la foule.

Le duc de la Bérésina prit alors la parole :

« Camarades, le moment est venu de faire mordre la poussière aux ganaches qui nous oppriment !... Nous avons des intelligences dans toute la France ; elle attend : nous donnerons le signal. Cette ville, où nos patriotes les plus ardents se sont réunis, se soulèvera la première ; les autres suivront cet exemple : demain nos tyrans tomberont du trône et la France sera vengée !... Etes-vous prêts à vaincre ou à mourir ?...

— Oui ! oui ! tous !...

— Ah ! je reconnais-là les Français !...

Ainsi donc, demain, à midi, trouvons-nous en armes, et proclamons la chute des Bourbons... Nous sommes d'accord, n'est-ce pas ?

— Oui ! oui ! tous !...

— Quelqu'un a-t-il une objection à faire ? »

Albéric sortit des rangs et demanda timidement à soumettre une question.

« Parlez ! cria-t-on de toutes parts.

— Après la chute des tyrans, dit-il, que mettrons-nous à leur place ? »

Un immense étonnement accueillit cette demande... Les Carbonari n'y avaient pas songé.

« Mais, reprit le duc, on verra... Quant à moi, j'ai mon affaire... » Il pensait à Napoléon II, digne héritier du nom et par conséquent du génie de son père.

« Moi, dit Rhubert, j'ai mon homme. » Il songeait à certain général fort estimé à cette époque.

« Moi, dit un des chefs, je penche à mettre le prince d'Orange sur le trône : c'est une garantie. »

« Moi, dit Porcheron, je n'y ai pas encore pensé, et à moins qu'on ne choisisse, je ne vois pas trop... » Porcheron réfléchissait qu'il pourrait être consul.

« Et le peuple donc! s'écria Albéric, l'oublions-nous?... N'est-ce pas lui qui doit recueillir l'héritage des rois?... N'est-il pas le seul souverain légitime? Son droit n'est-il pas le droit divin?... Et pour qui nous assemblons-nous donc? pour qui conspirons-nous? N'est-ce pas pour le peuple?... Au peuple donc le pouvoir!... au peuple le gouvernement du peuple!..... La république!...

— Oui, la république! s'écria presque toute l'assemblée entraînée par Albéric. »

Porcheron se hâta de tirer de sa poche

le manuscrit, et au milieu de l'attention que ce geste commanda :

« Voici, dit-il, quelques notes sur ce sujet... Je les soumets à vos lumières. »

Il commença sa lecture.

XI.

PENSÉES DIVERSES D'ALBÉRIC.

La royauté est le plus funeste des gouvernements. Réunissant toutes les volontés et toutes les puissances, le roi n'a pas en lui, comme dans un être collectif composé de plusieurs individus, une voix qui jette un bon avis au milieu d'une unanimité mau-

vaise. Chez lui, il y a toujours unanimité hostile au peuple.

L'intérêt réel du prince serait d'être aimé du peuple, pour être fort avec lui; mais cette amitié ne s'obtient que par une sorte d'esclavage qui choque l'indépendance naturelle au cœur de l'homme, et irrésistible dans le cœur des rois... On veut être méchant, si cela convient, et pour cela, on aime peu que la nation soit forte; car elle pourrait résister... Il faut donc qu'elle soit faible, pauvre et surtout peu honorable, pour consentir plus facilement à être gouvernée.

Dans l'état monarchique, la distance du peuple au roi est si grande, que ce sont deux buts absolument distincts : aucun des deux ne peut comprendre l'autre; il faut donc remplir cet espace : alors on a les nobles, les grands, les princes; mais cette chaîne, qui met les deux extrêmes en com-

munication, devient également lourde et nuisible à chacun d'eux : c'est un conducteur qui, au lieu de communiquer l'étincelle qui guérit, porte la foudre qui tue.

Presque jamais un roi ne choisit, pour gouverner, le ministre capable : il prend les gens qu'il aime; or, pour être aimé d'un roi, on sait qu'il faut surtout faire acte d'infériorité. Dans une république, la vanité même des électeurs consiste à ne nommer que celui qui est supérieur à tous : c'est pour cela que toujours les républiques sont gouvernées par le mérite, et qu'un homme de mérite à la tête des affaires, dans une monarchie, est une chose si rare, qu'on le remarque : il devient illustre pour n'avoir pas été tout-à-fait nul.

Ou l'état sera trop vaste pour le prince, et il succombera sous le faix; ou il sera trop étroit, et son génie le fera éclater, comme une digue trop faible. Dans une

république, le pouvoir s'étend ou se resserre, et il plane partout et de partout.

Ou, à la mort d'un roi, il faut assembler la nation pour en élire un autre, et alors les brigues, les ambitions divisent les citoyens : le souverain futur achète l'état de gens à qui il le cède plus tard; les grands lui ont vendu le trône, il reprend sur les petits ce qu'il lui a coûté; ou la couronne est héréditaire, et alors il faut subir toutes les chances de la dégradation du sang dans les familles, et on regrette, durant le long règne d'un mauvais prince, les troubles qui auraient accompagné l'élection d'un bon. Il y a encore là un vice : on forme les enfants des rois à commander, c'est pour cela qu'ils règnent si mal.

Ceux qui, pour soutenir la monarchie, se fondent sur ce qu'elle assure l'ordre, se trompent : rien de plus désordonné que le gouvernement royal... Il change selon le

prince; l'état va avec lui de principe en principe; chaque roi fait autrement que son prédécesseur, chaque ministre autrement que celui qui le précède. Dès-lors, rien ne vient à point, et le bien même avorte; car il n'éclôt pas à l'heure. La stabilité de l'état est aussi problématique que la sûreté d'une maison qu'on bâtirait sur un poteau mal affermi dans ses fondations, au lieu d'un quadruple rang d'arcades ou de colonnes.

Le peu de mots que voici ne sont donc qu'un véritable hors-d'œuvre; car la royauté est pour moi détruite par le seul fait de son existence actuelle. Les soins que prennent les rois pour se défendre, prouvent leur défaite... Le peuple ne cède sa souveraineté que comme un créancier qui prête son argent : tant qu'on lui en paie l'intérêt, il s'en contente; mais quand le débiteur est infidèle, le créancier le chasse et reprend son

domaine. Quoi qu'il paraisse faire, le peuple ne s'engage pas : il n'établit jamais qu'un gouvernement provisoire.

C'est surtout dans une révolution qu'il y a besoin de prévoyance et de sagesse. Leurs suites en sont rarement heureuses : on pense améliorer l'homme, et on fausse presque toujours sa logique. Une partie de la nation est déjà renouvelée, que l'autre est encore sous le poids de ses vieilles idées ; et au milieu de cela s'élève, par la fraude ou le crime, un tiers-parti qui n'a aucune de ces deux loyautés, et qui les exploite en athée.

Le grand vice des révolutions, celui qui les empêche d'être utiles, c'est qu'elles sont enfantées par le mécontentement, par le malheur, par la haine pour les personnes, plutôt que par la conviction. Une fois l'obstacle qui gênait détruit, on ne sait plus ce qu'on voulait : n'ayant pas mis la vertu à la place du vice, peu importe le vice qui rè-

gnera, pourvu que ce ne soit pas celui dont on se plaignait... Dès-lors, la voie est ouverte à tous les despotismes, d'autant plus dangereux, que, comme on n'était en garde que contre un seul, on se trouve sans défense contre les autres.

La raison seule indique la nécessité du vote universel. Du moment que le vote sera attaché à une espèce, toute autre ne sera pas représentée. Il est de toute obligation qu'il n'y ait ni société partielle, ni société limitée dans l'état : vous ne pourrez faire le bien de tous, que lorsque le moindre aura le droit et la faculté d'élever la voix.

On a beaucoup parlé de la révolution française, et on ne s'est pas aperçu que ce qui a perdu la république, c'est la liberté. Certes, il n'y en eut jamais plus que sous la terreur : on avait la liberté de tout dire, de tout écrire, de tout imprimer; mais il y avait de par le monde des gens qui avaient

la liberté de vous faire guillotiner : tout cela allait de droit, la conséquence découlait des prémisses. Mais il y manquait ce respect de la dignité de l'homme, qui se trouvait partout, excepté dans l'application. Jamais on ne pratiqua plus de mépris pour l'espèce humaine. Le peuple était cent fois plus esclave que sous les rois les plus absolus. Les chefs du gouvernement faisaient asseoir la débauche près de l'assassinat. Les citoyens étaient sacrifiés comme des troupeaux, pendant que des livres infâmes s'imprimaient en abondance. Ma république veut de la dignité dans l'homme : pour cela, elle repousse la liberté; mais elle veut l'égalité... Dieu n'a pas fait les individus libres; il les a soumis à toutes les dominations; mais il les a faits égaux : tous souffrent la faim, la soif, le froid; tous aiment, haïssent... Qu'il y ait pour l'homme en tout l'égalité que Dieu a mise en tous.

Ainsi, non-seulement il faut que l'égalité soit devant la loi, mais il faut encore qu'elle existe dans les fortunes : non qu'il faille appauvrir le riche, et enrichir le pauvre ; mais je veux qu'une puissance particulière cherche et offre au dernier tous les moyens que lui-même ignore d'augmenter son bien-être ou d'alléger ses peines. Pour que cette égalité même subsiste, il faut que le fardeau de l'état soit distribué selon les forces individuelles, et que celui qui peut plus supporte davantage, comme nous le montrerons plus tard à l'article des charges de l'état.

La nature fait les hommes égaux, et pourtant l'inégalité règne entre eux : c'est afin que chacun ait à lui sa destinée complète et qu'il n'entre pas dans celle des autres. Or, établir l'égalité, c'est obéir à la nature, c'est offrir à chacun le moyen d'avancer dans sa perfection. Faire une république vertueuse

avec des gens qui ne le sont pas, c'est impossible : il faut la créer avec des gens corrompus, mais il faut qu'ils y retrouvent une source pour s'y retremper. Il faut une religion vraie comme Dieu dont elle descend; car, sans elle, il n'y a ni morale, ni politique, ni patriotisme. C'est peu qu'elle soit : il faut qu'elle dure; des prêtres ne la soutiendront qu'un moment : les principes la rendront éternelle.

Un peuple qui entre dans la république est un enfant qui aborde la vie : il demande une éducation; car il a été corrompu par la monarchie, qui, comme l'arbre du péché originel, lui a donné la science du bien et du mal. L'Evangile doit être le livre du républicain. Il est la base de toute justice, de toute égalité; c'est la première parole de justice qui ait retenti dans le monde : ce code merveilleux peut suffire à remplacer toutes les législations des hommes.

Au risque de froisser bien des préjugés, je voudrais que les enfants fussent élevés en commun, sans que la faiblesse ou l'orgueil des parents pût gâter leur enfance... Le patriotisme de nation, comme individu, n'étant que l'œuvre des rois qui veulent isoler peuples, devrait être détruit dans l'âme encore tendre de l'élève, pour faire place à cette sympathie universelle, effroi de toutes les tyrannies.

De combien d'institutions sages et profondes il faut nourrir l'esprit d'une nation qui, bonne au fond, pèche cependant plus que toute autre par la vanité, par la prétention de paraître, et dont toutes les pensées ne tendent qu'à sortir de sa sphère! Le peuple français, jusqu'ici, n'a été fait que pour la monarchie : il faut le renouveler tout entier, le remuer comme un terrain, pour y faire germer la république.

En attendant que l'ordre vienne peu à

peu créer ou renverser, voici quelques modifications du système établi, qui doivent suivre nécessairement sa chute. Exposées en désordre, elles montreront de combien de plaies saigne l'état, puisque tant d'abus et de fautes frappent les yeux au premier aperçu.

La justice sera rendue gratuitement. Sous la monarchie, le pauvre ne l'obtient pas : iniquement condamné, il ne peut appeler de son arrêt; car il faut qu'il paie, et il est pauvre.

La détention préventive sera abolie ou indemnisée, et alors, le temps de la prison qui précède le jugement sera compté dans la peine.

Le jury se modifiera, et acquerra, à l'avantage du prévenu, toutes les conditions du jury anglais.

Ni l'or, ni la fortune ne fera le juré ou tout autre éligible; la probité et le mérite

personnel seront indispensables. Le choix universel nommera à toutes les positions gouvernementales.

La nation prendra à toutes les nations leurs bonnes coutumes, entre autres, aux Chinois, celle qui fait remonter la noblesse aux aïeux de l'ennobli, au lieu de la faire descendre à sa postérité. Le respect pour les vieillards sera un culte.

Le célibat est proscrit. Quiconque aura passé trente ans, avant de se marier, perdra ses droits civils : celui qui ne donne pas de citoyen à la patrie, n'est pas digne d'elle.

Tout privilége est proscrit, qu'il vienne du nom ou de la fortune. Ainsi, entre autres, le riche malade qui voudra couvrir de paille son pavé, droit qu'il achète avec l'or, et que l'indigent ne peut acheter, ne pourra l'obtenir qu'en assurant avec son or pareille faveur à un pauvre qui le demandera après lui.

La peine de mort est abolie. Si l'assemblée nationale eut porté ce décret, la première tête ne serait pas tombée sur l'échafaud, et, par conséquent, les autres : le sang enivre. Il faut, du reste, rendre à l'assemblée nationale justice de dire que cette loi ne lui a pas été présentée, et que le seul projet qui lui fût relatif, s'occupait de rendre la mort plus prompte et plus facile.

Aucune récompense nationale ne flattera la vanité: elles ne seront qu'un attrait à la vertu.

L'adultère sera puni des peines les plus sévères. Tout citoyen pourra en poursuivre le châtiment.

Que jamais la confiscation, ou les créanciers ne puissent saisir les outils de l'artisan : quand il ne peut plus travailler, il faut qu'il vole. Un pouvoir spécial les lui donnera avec la vie, comme Dieu donne aux oiseaux leurs ailes.

Le fardeau de l'état devant être porté par les riches comme par les pauvres, le

service militaire sera personnel. Nul ne pourra remplacer, ou être remplacé dans ce devoir : l'enfant du pauvre et du riche seront également soldats.

Tout Français, âgé de vingt-cinq ans, aura le droit de nommer ses représentants.

Tout Français pourra être nommé député du peuple, sans acception de fortune ou de naissance. Ne seront admis à l'honneur de représenter la France, que ceux dont la vie. . . . .

. . . .

. . . .

. . . .

. . . .

. . . .

Les auditeurs, intéressés par ces pensées pleines de raison et de démocratie, étaient comme suspendus aux lèvres du lecteur, lorsque, tout-à-coup, un bruit de sabre traînant sur les marches, se fit entendre ; la porte ouverte laissa voir une troupe de

gendarmes armés jusqu'aux dents; soudain, les flambeaux du souterrain s'éteignirent, l'obscurité devint profonde, et des pas multipliés retentirent seuls dans le silence...

La force publique ne se déconcerta pas; elle se précipita sur la masse, et chacun des gendarmes arrêta ce qui lui tomba sous la main. Quand les lumières revinrent, la place était vide, et quatre gendarmes tenaient quatre prisonniers. On avança en bon ordre dans la direction du souterrain. Après une avenue, qu'à sa longueur on présuma régner sous les remparts de la ville, on découvrit une grande quantité de soupiraux et d'immenses meurtrières donnant issue sur les fossés. On pensa que les Carbonari, au fait de ces localités, avaient disparu par la campagne. Le capitaine de la gendarmerie y posa plusieurs factionnaires, et sortit avec les quatre prisonniers, parmi lesquels se trouvait Albéric.

XII.

LES COULISSES.

Nous croyons utile de nous arrêter un moment pour jeter un coup d'œil sur la France. Nous n'écrivons pas un roman, mais une histoire.

Il serait assez difficile de préciser lequel du pouvoir, ou de ses ennemis, avait commencé la guerre. Ceci, du reste, ne serait

qu'une question de temps; car, en admettant que le Carbonarisme, comme complot, et le Libéralisme, comme faction, aient précédé le ministère, celui-ci se pressa tellement de justifier leurs attaques, qu'il sembla prendre à tâche de leur enlever tout l'odieux d'une injustice. Le roi, calomnié par les deux ultracismes, était avide de popularité; mais, circonvenu par son entourage, il crut voir dans la région inférieure les germes d'un orage, et il craignit que la foudre ne remontât jusqu'à lui. Quelques folies de jeune homme dont le vieillard dévot craignait le châtiment dans l'autre monde, le firent trembler devant Dieu, et tomber aux genoux des prêtres, ces grands exploitateurs de toutes les faiblesses humaines. Une portion d'ecclésiastiques, qui n'était pas l'église, et qui s'établissait en dehors d'elle, fit manœuvrer parfaitement la royale ferveur.

Depuis long-temps, la société des jésuites se glissait obscure et invisible... Tout-à-coup, elle sortit de l'ombre, et, sous son nom véritable, proclama son but et sa doctrine. Partout elle avait glissé ses créatures : elle était dans la cour, dans le ministère, dans les emplois, dans l'armée, au conseil d'état, au conseil privé. Ce n'étaient sans doute pas des jacobins blancs, avides de sang et couverts de crimes. A entendre leurs ennemis, on aurait cru vraiment que, dans cet ordre renouvelé, la scélératesse était une condition, comme dans les autres, la chasteté et l'obéissance. Fantôme, il inspirait toutes les terreurs des fantômes; on le croyait capable de tout ce qu'on craignait de lui. Mais quel esprit ami de l'ordre et de la liberté ne se fût effrayé d'un pouvoir qui recrutait partout des adeptes, comme pour une œuvre ténébreuse. Sous le nom de jésuites à robe

courte, on pouvait, sans renoncer à aucune des jouissances de la vie, jouir de toutes les prérogatives de la société... Le nombre des grands seigneurs affiliés à cet ordre était immense. Tout ce qui entourait le roi, nobles, prêtres, était, à peu de chose près, jésuite. Une fois le bruit de leur crédit établi, tout le monde voulut en être pour faire fortune. Les enfants de bonne maison étaient confiés à leurs soins, et ils sortaient de leurs mains avec l'esprit de leur ordre, et, par conséquent, l'aptitude à toutes les grandes choses politiques. C'était, à Saint-Acheul et à Mont-Rouge, une procession des personnages les plus distingués de la cour : le colonel des Suisses y faisait des retraites, le capitaine aux gardes des neuvaines, et tous s'y livraient aux plus agréables divertissements ; car, dans ce séjour consacré à Dieu, on n'avait rien oublié de ce qui caresse les penchants des hom-

mes. Chaque cellule était un vrai boudoir; on y dévorait d'excellents dîners, et les vins délicats y coulaient en abondance. Tout ce qu'on demandait pour cela aux affiliés, c'était de jurer obéissance aveugle et sans borne... Quant à la chasteté, il n'était pas nécessaire d'en avoir, on y suppléait par la bonne intention. On faisait aussi très-bon marché de la pauvreté : on demandait seulement la résignation aux richesses... Du reste, les saints pères étaient de bons vivants; et, chaque soir, dans un salon élégant, on causait, comme un petit cercle d'intimes, tandis qu'à côté, les pairs de France et les dignitaires des ordres royaux jouaient au billard avec les jeunes novices.

Comme le divin Sauveur dont ils avaient pris le nom, ils ne repoussaient pas les pauvres. Chaque semaine, l'ouvrier payait un léger impôt, et, moyennant cette bagatelle enlevée à sa misère, il était de l'ordre

de Saint-Joseph : il y avait même des affiliés dans les prisons; mais là, c'était surtout pour en sortir.

Nous sommes bien loin de cette congrégation qui avait produit jadis tant de grands hommes et répandu tant de lumières. L'ignorance était leur but, l'asservissement leur moyen... Chaque acte public d'un de leurs membres, chaque émanation de leur esprit révélait leur pensée rétrograde. Nos grands auteurs étaient corrigés par leurs censeurs, et un père profès émendait Horace, le poète de Louis XVIII. Cette irruption de barbares au milieu d'une société civilisée, fut un des plus grands fléaux du trône. Ce qu'elle fit n'est rien auprès de ce qu'on la supposa vouloir faire, et la haine alla aussi loin qu'on pensait que voulait aller l'audace.

Cette conspiration secrète contre la liberté, ce Carbonarisme cagot, qui disputait

la France au Carbonarisme politique, trouva de nombreux et de vigoureux ennemis; la presse seconda le mouvement, et l'insurrection morale fut universelle. Il sembla qu'un défi était jeté entre le trône et les sujets. Tandis que, d'un côté, la censure dramatique coupait les plus inoffensives inspirations de l'esprit, la polémique devenait terrible et sanglante dans les feuilletons.

Tantôt c'était une oppression partielle d'un seigneur, tantôt un empiètement d'un membre du clergé; et, comme si l'opposition avait été jugée incapable de créer des fautes, les inférieurs travaillaient de leur mieux à lui fournir son texte. Le pouvoir mécontent et soupçonneux, au lieu de faire un grand exemple, et de frapper une forte tête, éclat qui pouvait tout aussi bien imposer silence par l'audace, se vengeait par des vexations sur les petits. Aux outra-

ges, aux insultes qui harcelaient les grands, la cour dévote défendait qu'on répondît par des provocations ou des duels; couverts de cette égide, les poltrons se faisaient un devoir d'imiter la magnanimité des braves, et le peuple concluait que tous les grands étaient des lâches. Les hommes même les plus dévoués à la royauté réclamaient tous un grain de libéralisme, et ce n'est certes pas le moindre symptôme de mort, que ces nuances de gangrène envahissant les membres les plus sains.

L'enthousiasme des Français qui a toujours besoin de s'épancher, en quittant le roi, avait cherché une autre idole: un général, fétiche usé et impotent d'un culte de brutes, héros des séditions tranquilles, se mit à parcourir le pays ni plus ni moins qu'un roi. Partout la foule encombrait son passage: ici les jeunes gens des villes lui servaient de garde d'honneur; là, on lui of-

frait une couronne de chêne en argent, fruit d'une souscription; plus loin, une calèche attelée de quatre chevaux blancs, dont il aimait la couleur dans les chevaux, s'ouvrait pour la modestie du simple citoyen. Il y avait des harangues auxquelles il répondait avec cette grâce de prince, dont le roi seul pouvait lui disputer le privilége.

L'intérêt qui s'éloignait du pouvoir alla chercher tous ceux qui avaient quelque chose à démêler avec lui. Grâce à cette loi fatale qu'on appelle le Droit des Gens, il ne se passait pas d'année sans qu'il ne débarquât en France plus ou moins de victimes de l'arbitraire étranger : les nouveaux venus étaient soudain relancés par la considération générale. Rien n'est tel que d'être proscrit : cela vous donne une physionomie toute pittoresque; tel qui n'eut été qu'un sot dans sa boutique ou son étude, au sein d'un commerce loyalement exercé, devient

un grand homme, sitôt qu'il se met à vagabonder au-delà de la frontière. Les empoisonneurs publics ressemblent aux fruits vénéneux que l'émigration rend salutaires : il en est des libéraux comme des pêches, qui sont un poison en Asie, et un délice en Europe ; comme de la ciguë, qui tue en France, et qu'on mange à Moscou en salade.

C'étaient des fêtes, des dîners patriotiques, des sérénades aux députés, des ovations, des triomphes aux grands meneurs. Ce n'était pas tout : non-seulement on accusait le trône d'enlever la liberté à la France, mais on lui reprochait encore de ne pas la donner à tous les pays. Il n'y avait si mince peuple du monde, connu ou inconnu, dont il ne dût protéger la révolte. Enfin, dans un moment de désespoir de cause, ne trouvant plus sur la carte géographique aucun peuple susceptible

d'être délivré, on s'avisa... Je vous le donne à deviner en mille,... et quand vous l'auriez deviné, vous ne voudrez pas le croire, vous qui peut-être en étiez... On s'avisa de la Grèce...

C'est tout au plus ce qu'on eût pu demander du sultan.

Tout était de bonne guerre... On se battait avec les vivants, on se fortifiait avec les morts. Dès qu'un personnage avait fermé les yeux, toute la population suivait son convoi : on déployait alors toute la réserve de l'artillerie admirative ; on traversait les rues chapeau bas, pour être distingué des femmes qui regardaient aux fenêtres ; on prononçait de beaux discours au Père-Lachaise, et l'on revenait chez soi avec un renfort de patriotisme et un rhume.

Le théâtre était aussi un cirque ouvert aux passions des gladiateurs : c'est là que la clef vengeresse punissait l'homme en place

qui osait prétendre aux suffrages du public; c'est là que 93 au parterre, guillotinait les pièces des aristocrates. Tu t'en souviens encore dans ta tombe, ô toi, vieillard spirituel et bon, Royou, dont un si cruel traitement a sans doute avancé les jours!

On avait affiché à l'Odéon *la Mort de César*. Un royaliste refaire la pièce de Voltaire! Voltaire, l'idole du jour! que l'on réimprimait comme un académicien du *Miroir* ou de *la Minerve!* Et qui avait osé toucher à l'arche sainte? Un censeur!... dans le moment surtout où la censure arrêtait la pièce de Voltaire... C'était mettre le feu aux poudres : il prit aux cerveaux... Le jour de la première représentation, une foule immense encombrait les avenues de ce théâtre si beau, où se sont formées toutes nos gloires : l'Odéon! C'était alors le refuge de tous les talents... C'est là qu'un début heureux portait un nom au bout de la

France, et un succès avait droit d'être éclatant, quand il avait passé par l'épreuve de ce formidable parterre.

C'était du sommet du péristyle un spectacle curieux que cette cohue d'hommes noirs circulant sur le fond blanc de la place : les gendarmes, placés en tête de chaque rue, avaient peine à dissiper les groupes qui se formaient, et la résistance à leurs ordres prenait un caractère de coalition solidaire ; les étudiants assiégeaient les bureaux : la queue ondoyante était rompue à chaque instant, comme une pile de brochures qui crève par le milieu ; les places occupées au même instant avec la précision d'un bataillon qui serre les rangs, se refermaient pour leurs premiers possesseurs, forcés de retourner prendre poste au gaillard d'arrière, au risque de trouver le théâtre plein à leur arrivée.

Cependant les billets s'échangeaient, les

amateurs commençaient à s'établir sur les banquettes, les loges offraient déjà un cercle charmant, et bientôt l'œil le plus exercé, que dis-je? l'œil d'un étudiant voulant aller siffler un jésuite, n'aurait pas découvert le moindre coin inutile ou inoccupé. En attendant ce triple signal qui fait battre tant de cœurs, sans oublier celui du poëte, le parterre s'était changé en chambre représentative, où toutes les opinions luttaient avec aigreur et emportement.

« C'est une pièce liberticide, destinée à égarer l'opinion publique : on y traite fort mal les Romains.

— C'est une indignité!

— L'auteur a jeté le blâme sur Brutus et Cassius...

— Canaille! attaquer Brutus et Cassius... Nous ne le souffrirons pas! plutôt la mort!

— La pièce est monarchique...

— Monarchique! enfoncée!...

— Ensuite, son but est de prendre au théâtre la place de la pièce de Voltaire.

— Si cela ne fait pas pitié!... Voltaire, ce grand génie, cet ami de l'humanité, dont les œuvres sont immortelles... Un classique, le premier qui ait fait une pièce sans femmes!... toucher à ses écrits!... quel scandale! Ah! les Welches!

— On dit que l'auteur est censeur.

— Jésuite...

— Mouchard... »

La toile se leva! Au milieu des démonstrations hostiles, les premiers vers se hasardent. On siffle à la seconde scène.

« Silence!... attendez donc! crient ces braves gens qui ne demandent pas mieux que de voir tomber un ouvrage, mais qui n'en veulent rien perdre... A la fin!

A la fin! à la fin! répète-t-on. » Ce mot est accompagné d'éclats de rire universels.

Cependant la pièce marchait, écoutée

avec intérêt par ces âmes de poésie, sans haine et sans fiel, qui, sachant ce que coûte une œuvre consciencieuse même faible, respectent dans ses erreurs un vieux de la littérature qui a vu passer devant lui les haches de la terreur, et depuis soixante ans vit caché dans l'étude et le silence... Ceux-là accueillaient souvent par des murmures de satisfaction, certains morceaux où le poëte, qui n'adoptait pas les doctrines de Voltaire, se montrait cependant nourri de son école; mais ils se seraient bien gardés d'applaudir, de peur d'éveiller la grande colère des démolisseurs...

Ceux-ci, attentifs à la consigne, ne laissaient rien passer d'intaçt... C'étaient des plaisanteries, des aboiements, des éternuements, des chut! des baillements prolongés; et ainsi cahoté, perdant de son équilibre à chaque pas, l'ouvrage s'élevait, plongeait, se relevait encore, et tantôt égra-

tigné, tantôt mordu, se traînait comme la souris mutilée se traîne devant les griffes du chat qui joue avec sa vie avant de la dévorer.

Le grain se changea bientôt en tempête. Depuis quelque temps, l'esprit royaliste de la pièce se faisait jour. Les susdits Brutus et Cassius se transmettaient déjà des confidences fort peu honorables pour leur caractère, et César apparaissait comme un sauveur de l'ordre et un ennemi des révolutions... Soudain le ciel s'obscurcit,... un temps affreux descend du cintre et s'étend dans toute la salle... Les vents furieux sifflent, soufflent, s'enflent, et le navire tragique fait eau de toutes parts... Enfin, au moment où César, gourmandant les républicains, leur dit avec colère :

Il vous faut un forum sans pudeur et sans frein !

« Un *fort homme !* s'écria un juge peu au

fait des désinences, il attaque Bonaparte...»

Le tonnerre éclata! la salle, enceinte d'un volcan, accoucha de sa lave, et la grande voix populaire couvrit la frèle voix des acteurs...

Tout-à-coup, au milieu de l'ouragan, du fond du théâtre débouche par une coulisse un vieillard, le front chauve et la tète couronnée de quelques cheveux blancs... Il marche lentement, s'avance vers le souffleur, au milieu du silence général et solennel produit par cette apparition, qui nous rappelle si bien le *forte virum quem;* il avance la main, arrache son manuscrit, le serre contre son cœur, et rentre en jetant au public atterré un regard d'indignation et de mépris...

Pendant un moment, personne n'osa troubler le calme : il y avait là je ne sais quel remords d'une mauvaise action, quelle pitié pour une noble infortune, quel re-

gret d'avoir si lâchement insulté un pauvre vieillard!... Mais des voix réclamèrent la pièce, et la curiosité appuya cette demande.

L'auteur, retiré dans la coulisse, majestueux dans son infortune, tenait à la main son manuscrit, comme un père son enfant arraché des flots... La police, effrayée des cris, lui enjoignit de le rendre et de laisser continuer la représentation... Royou refusa, soutint son droit et menaça l'autorité de la colère du roi, si elle lui faisait violence... Mais un mot, un mot tout puissant sur le faible cœur d'un poëte, fit tomber sa résistance.

« Le public a été frappé de votre action; vous lui avez imposé... La pièce ira, j'en suis sûr, lui dit le directeur. »

Le manuscrit est rendu, la toile se relève et la pièce continue.

D'abord, en effet, un reste de pitié ou

d'admiration protégea l'œuvre déjà arrivée à la fin du quatrième acte; mais au cinquième, lorsque la pensée anti-démocratique de l'auteur se développa et parvint à son corollaire, la bande noire qui sentait sa proie lui échapper, rassembla toutes ses forces, et *la Mort de César* tomba de la plus irreparable des chutes.

Ainsi, la haine politique justifie tous les excès, tous les crimes! Ceux qui ont vu un parterre en tumulte vociférer la mort d'une pièce ennemie, peuvent aisément se figurer une foule contemplant de sang-froid le meurtre d'un roi. Comme Louis XVI, ce type éternel du plus saint martyre, Christ second qui arrosa de son sang la loi nouvelle, ce bon, ce digne Royou, puni d'un nom et d'un titre dont il ne s'était armé que pour le bien, au moment de prouver sa foi et son innocence, trouva un autre Santerre qui couvrit sa voix d'un bruit plus

puissant qu'elle, et empêcha les bourreaux de s'attendrir. Toujours les ſactions font tomber les sommités : Capet y perdit sa tête, et Royou sa pensée.

XIII.

MALÉDICTION PATERNELLE.

Il y a long-temps que nous n'avons visité l'ermitage du père d'Albéric. Emportés à travers les débats politiques, au sein de ce Paris tourmenté par tant d'ambitions, nous avons bien vite oublié cette modeste retraite, où un ménage, tout entier au souvenir d'un

fils absent, charme ses soirées du récit de son enfance ou des espérances de sa jeunesse.

A l'heure même où Albéric et Porcheron se rendaient à la maison grise, le vieil émigré, retenu auprès d'un feu clair, le front appuyé sur la cheminée, regardant sans voir les innombrables étincelles que sa pincette faisait voltiger dans l'âtre, continuait, avec sa femme, un entretien qui durait depuis le dessert, sur cet objet intarissable de leurs affections.

« Tu vois, Marie, disait-il, voilà encore une lettre qui doit te faire plaisir et te montrer qu'il avance. Elle nous arrive sous le couvert du ministère de l'intérieur, par l'entremise de notre sous-préfet : c'est une faveur qui ne se prodigue pas, et pour l'obtenir, il faut être au mieux avec le ministre. Me voilà tranquille de ce côté-là. Peyronnet est une âme noble, élevée, ardente; dévoué

à ses amis, esclave de sa parole, brave comme un soldat, il ne craint la mort ni sur un champ de bataille, ni sur la place publique.... Grand politique, homme spirituel, le cœur prompt et large comme l'esprit... C'est pour Albéric un bon protecteur et un excellent modèle.

— Sans doute; mais, mon ami, tout cela ne peut tenir lieu pour une mère de la vue d'un fils... Quelle solitude règne dans cette maison qu'il remplissait de sa présence !... Quand il était tout petit, je le berçais dans mes bras, où il s'endormait avec ce doux sourire des anges qui présidaient à ses rêves; je le veillais dans son sommeil, et quand la paix du bon Dieu était descendue sur lui, je m'endormais heureuse de l'entendre respirer doucement et prononcer notre nom dans ses songes... Plus tard, quand sa raison put comprendre la nôtre, il était là, entre nous deux, causant, donnant son

avis, tantôt gai, tantôt grave, combattant nos vieux préjugés, réchauffant ton âme à la chaleur de la sienne; et puis, quand la soirée était finie, il nous quittait avec regret, et ne partait jamais sans ta bénédiction, mon ami, et sans un baiser de sa mère... Et le matin, qui venait nous éveiller?... c'était lui... Il nous apportait le parfum de la campagne qu'il avait parcourue; il jonchait mon lit des fleurs qu'il avait cueillies pour moi... Mon cœur, trop plein d'amour, se gonflait de bonheur, et je bénissais Dieu qui m'avait rendue si heureuse mère, et je te bénissais, toi, mon ami, que je tenais de Dieu, et je bénissais mon fils, doux lien jeté entre nous pour nous rattacher encore. Au lieu de tout cela, le froid silence du tombeau, le calme de la mort; car tu es triste aussi de ma tristesse, et ta douleur ne console pas la mienne. »

Et la pauvre mère pleurait; car, pour

elle, qu'est-ce que l'avenir d'un fils, si ce n'est son amour?

— Ne pleure pas, mon amie, il faut pourtant songer à lui... Que lui laisserons-nous? à peine l'existence : laisse-le donc se créer une position qui lui permette de vivre avec honneur... Vois! à peine arrivé à Paris, il a trouvé une place; car il ne m'a rien demandé : cependant, la somme que je lui avais donnée en partant était bien minime et il a trop d'honneur pour s'endetter : donc il se suffit, et c'est beaucoup... Une fois lancé, il ira loin, j'en suis sûr... Il a de la volonté, du talent : ce sera un homme.

— Il est bien timide.

— Cela préviendra en sa faveur...

— Pourvu que ses idées exagérées ne le jettent pas dans quelque piége.

— Ah! tu veux parler de ces velléités de républicanisme qui t'effrayaient tant sur son compte : sois tranquille! le séjour de Paris

les lui fera perdre ; et puis, je l'ai adressé à des personnes qui ne seront pas longtemps à l'en dégoûter... Quand il aura fréquenté les salons des Rivière, des Blacas, des Polignac, tous gens fort peu révolutionnaires, il verra que ces doctrines-là sont bonnes dans les livres, et très-mauvaises dans l'application...

— Oui; mais alors il va se mêler à toutes les intrigues de cour; il va se mettre en évidence, et quand il arrivera une révolution, il sera une des victimes.

— Allons, te voilà encore à 93... Cela ne peut plus revenir...

— Tiens, mon ami, je sais que j'ai tort, mes craintes n'ont pas le sens commun; mais j'ai peur pour Albéric : j'ai des pressentiments, mon sommeil est troublé par des terreurs de toute espèce... Oh! c'est que les mères ont une seconde vue; elles prévoyent du cœur. »

Le marquis, tout en souffrant comme sa femme de l'absence de son fils, imposait silence à ses affections, sachant qu'elles devaient se taire devant l'intérêt d'Albéric. Il avait éprouvé une joie bien vive lorsqu'il avait reçu ses messages. Albéric, à qui sa correspondance avec Joséphine avait révélé l'utile entremise du pli ministériel, avait prié Bertrandet de faire ainsi passer ses lettres à son père, non par un calcul d'adresse ou pour s'honorer d'un tel messager, mais tout simplement par égard pour la bourse paternelle. Comme d'ailleurs, en lui parlant d'une place qu'il occupait, il n'en avait pas spécifié la nature, le marquis, trompé par l'apparence, s'était laissé aller à cette douce idée que son fils était lancé dans la carrière administrative. Pour nous, qui connaissons son dévouement à la cause royale, nous comprenons de quel poids son cœur était soulagé; son fils servait le roi!

c'était assez... Dès-lors, sacrifice de la fortune, sacrifice même de la vie, tout était juste : c'était une dette, et bien lui avait pris de ne pas dégénérer de son nom ; car le marquis ne transigeait pas avec le devoir : qui trahissait son roi, n'était plus de sa famille.

Sans croire que la rigidité du marquis allât si loin en fait de royalisme, Albéric n'avait pourtant pas osé lui avouer la vérité. Sa conscience, guide de ses actions loyales, le rassurait; mais aurait-elle détourné les reproches de son père? Le marquis, prêt à tout immoler au service de la royauté, même son honneur, aurait-il admis le raisonnement qui justifiait l'abandon de ses doctrines? Albéric n'avait donc rien dit. Il attendait qu'une crise favorable donnât à la France un régime libre ; alors il se présenterait devant son père, et il lui dirait : voilà ce que possède la patrie ! voilà ce que

j'ai fait pour elle! Mais ce qu'il n'osait apprendre à ses parents, devait leur être annoncé avant le succès de son entreprise.

Depuis quelque temps, le marquis et sa femme étaient dans le pays l'objet d'une attention plus particulière : dans leurs promenades, dans leurs visites du dimanche à l'église, bien des saluts leur étaient envoyés de gens dont ils n'eussent pas dû les attendre... Les habitants cités pour leur opposition au gouvernement, se rapprochaient d'eux, leur témoignaient je ne sais quelle sympathie mystérieuse, comme s'il existait entre eux une intelligence secrète.

« Bien, disait le marquis, bien... L'opinion se royalise... Ces amitiés me font plaisir, non pour moi, mais pour la cause que j'aime!... »

Pourtant, il avait peine à s'expliquer comment, en même temps, les personnes administratives affectaient de s'éloigner de

lui... Enfin, un jour le voile fut déchiré : après trois ou quatre salutations, auxquelles se mêlaient comme des gestes de commisération, quelques notables s'approchèrent de lui; un d'eux prit la parole, et avec un accent de dignité :

« Voilà une occasion de nous prouver que vous êtes bon citoyen, lui dit-il, et qui redouble notre estime pour vous. »

Et en le quittant, il lui remit un journal.

Le marquis y jeta un coup d'œil, trouva aux faits Paris le mot : complot contre le gouvernement, rentra précipitamment pour communiquer à sa femme ces désastreuses nouvelles, et lui lut l'article suivant, dont il ne connaissait pas encore la substance :

« La haine des ennemis de l'auguste famille qui nous gouverne n'a pas renoncé à ses coupables espérances : une conspiration, dont le siégé était à B..., vient d'être déjouée par les soins de la police... On

ignore les ramifications de ce complot; mais, en attendant qu'un plus grand jour luise sur cette affaire, la justice va décider du sort des quatre complices que l'on a pu saisir : ce sont les nommés Albéric de Clérambaut...

— Albéric! s'écria le marquis frappé comme par la foudre... Mon fils mêlé à une conspiration contre les Bourbons! coupable de rébellion envers la personne du roi!... Il voulait donc, comme en 92, pénétrer aux Tuileries les armes à la main, et verser ce sang amoindri par les factions!... Malheureux père!... »

En prononçant ces mots, il jeta un regard sur la marquise : elle gardait le silence, mais c'était le silence de la terreur. Ses yeux fixes et hagards étaient baissés sur le parquet, un mouvement convulsif faisait battre sa poitrine dont le bruit s'entendait à deux pas... Sa langue glacée essayait en

vain des mots inarticulés, et sa main s'agitait comme pour chasser un fantôme... Ses facultés étaient suspendues, paralysées par un évanouissement contre lequel luttait la raison. Enfin, un torrent de larmes soulagea son cœur en dégageant sa poitrine, et avec elles coulèrent toutes les expressions de sa douleur.

Retrace qui pourra ces plaintes dont tous les sentiments brisés formaient l'éloquence. Nous ne nous sentons pas la force de redire ces élans, ces regrets, ces accusations d'une mère dont le cœur se déchire à chaque parole, qui mêle à ses pleurs des sanglots, et met de son sang dans ses larmes... C'était un concert de lamentables paroles, auxquelles se joignaient celles du marquis, plus âpres, plus menaçantes, plus inflexibles... Tout-à-coup, après avoir épuisé tous les blâmes, tous les reproches que jette l'honneur au crime, quand elle eut bien

attesté le ciel que jamais elle ne lui pardonnerait cet attentat impardonnable, elle se leva, alla droit au marquis, et d'une voix suppliante :

« Il faut pourtant le sauver, dit-elle.

— Jamais! répondit le vieux gentilhomme avec cet accent qui ne permettait même pas un espoir, jamais! Le sauver, et comment? A qui aller demander sa grâce? au roi contre lequel il s'est armé?... Que les lois le frappent... Avec lui finira mon nom, ce nom qui tant de siècles fut glorieux et pur! Mais je ne serai pas son complice en m'intéressant à lui... C'est un membre que j'arrache de mon corps... Qu'il meure! son père le maudit!..

— Sa mère ira le défendre. »

XIV.

UN GRAND CITOYEN.

Dans l'antichambre d'un bel appartement de la rue de l'Université, était assise une femme dont la figure se cachait sous un long voile ; seule dans un coin, elle semblait toute entière à une pensée douloureuse et profonde.

L'ameublement, ou plutôt la parure de cette antichambre, pouvait donner d'avance une idée des opinions de son locataire. Les murs étaient ornés de tableaux représentant les exemples les plus célèbres du patriotisme chez tous les peuples : ici, c'était Brutus condamnant son fils; plus loin, César mourait sous les coups d'un autre Brutus... Vis-à-vis était le serment du jeu de paume... Là, Mirabeau disait aux envoyés du roi : nous sommes ici par la volonté du peuple, nous n'en sortirons que par la force des baïonnettes... Tout cela était entouré des portraits des hautes notabilités constitutionnelles, et des images lithographiées de tous ceux dont se plaignait la royauté, ou qui avaient à s'en plaindre.

Ces gravures étaient en quelque sorte le symbole, les armes parlantes d'un homme dont toute la vie était dévouée aux oppri-

més; cela voulait dire : vous qui souffrez, ayez espérance !

Depuis quelque temps, plusieurs personnes nouvellement entrées s'étaient assises et avaient même engagé la conversation avant qu'elle se fût aperçue de leur présence... Pourtant, le bruit devint si intense que son attention fut éveillée, et que, sans le vouloir, elle prêta l'oreille à leurs discours.

« Il faut avouer, disait l'un, que dans la circonstance où nous nous trouvons, c'est un homme bien précieux pour la cause de la liberté.

— Indispensable, répétait un autre : quel orateur s'est montré plus véhément, plus animé contre l'oppression?... Avec lui, le ministère ne peut essayer aucun acte arbitraire sans qu'il soit dénoncé à la chambre. Il suffit d'être poursuivi pour avoir droit à sa protection. Quel zèle il met à défendre

les droits du paysan qu'un noble veut dépouiller! Comme il se pose avec courage entre le pouvoir et le contribuable! C'est un grand citoyen!... C'est l'homme de la France!...

— C'est l'homme de tous les pays! s'écria avec enthousiasme un jeune homme aux cheveux noirs et bouclés flottant sur ses épaules... Savez-vous ce qu'il a fait pour nous?... La Grèce était écrasée sous le joug des Musulmans; il a élevé la voix pour nous dans la chambre; il a agi, influencé ses collègues, et enfin, tout cela réuni a obtenu une armée qui est venu se battre pour notre délivrance... Nous n'en sommes pas plus libres, il est vrai; mais nous avons reconquis notre nationalité, notre patriotisme, dont nous fûmes privés si long-temps, que nous en avions perdu l'habitude.

— Et nous, dit en l'interrompant un nègre arrivé au commencement de cette pé-

rode; c'est nous qui lui devons de la reconnaissance... Comme il a plaidé courageusement pour nous !... comme il a prouvé que nous sommes frères des blancs, et dignes comme eux d'une constitution !...

— Croyez-vous qu'il n'a rien fait pour nous? dit un Polonais... Je viens lui offrir un riche présent, hommage de mes compatriotes.

— Moi, dit le Grec, je lui apporte une épée trouvée dans le tombeau de Thémistocle... Elle est rouillée, mais elle est authentique.

— J'ai là en bas pour lui une caisse de sucre, dit en souriant le nègre, comme comprenant la supériorité de son offrande. »

C'est donc l'avocat, le sauveur de tous ceux qui souffrent, pensa avec joie la femme qui entendait ce panégyrique unanime.

Le député objet de tant d'amour entra, traversa son antichambre au milieu des

marques de la plus intime vénération, et pénétra dans son cabinet, pressé par ses admirateurs.

Tout cela s'était fait si vite, qu'il n'avait pas remarqué la pauvre femme qui resta seule dans l'antichambre, et tressaillit, malgré elle, en reconnaissant Porcheron.

Ce digne député, que les gendarmes avaient si brutalement troublé dans l'exercice de ses fonctions, avait, comme on le pense bien, réussi à s'évader avec la foule des Carbonari, par une meurtrière ouvrant sur les fossés de la ville. Le reste de la nuit errant dans la campagne, il avait pris la poste le matin, et s'était retrouvé à Paris, sans alerte et hors des soupçons. Fort étonné de l'absence d'Albéric, qu'il présumait devoir venir le retrouver sous peu de jours, il fut bientôt au comble de l'inquiétude, quand le commissaire du roi, venant en comité secret faire part à la cham-

bre de cet incident, lui révéla le nom des prisonniers. Porcheron épouvanté d'abord, reprit son assurance : il flétrit énergiquement la conduite de son secrétaire.

Cette démonstration si loyale ne le rassura pas complètement : il dormit mal, rêva toutes les nuits d'arrestations, et ne reprit son aplomb que le jour où un Carbonaro inconnu vint lui remettre un billet d'Albéric.

Cependant, la solliciteuse, restée dans l'antichambre, voyait peine avec s'enfuir les instants. Elle entendait les discussions sur la politique retentir dans le cabinet de Porcheron. Les mots d'humanité, de proscrits, dominaient l'entretien. Elle espérait, et dans un moment d'entraînement, Porcheron s'étant écrié « oui, la cour me craint : elle ne me refuserait pas une grâce, si je la demandais » la pauvre mère, emportée malgré elle, se leva, et se présenta dans le cabinet,

en ordonnant au domestique d'annoncer la marquise de Clérambaut.

Ce nom si récemment célèbre arrêta la parole sur toutes les lèvres : les visiteurs sortirent et laissèrent ensemble le député libéral et la femme de l'émigré.

Lorsqu'après la lecture de la fatale nouvelle, la malheureuse mère résolut de venir au secours d'un fils que son père même abandonnait à son sort, elle songea qu'il y avait à Paris un homme puissant qui userait de son crédit pour le défendre. En d'autre temps, son orgueil nobiliaire eut souffert de réclamer de Porcheron le plus léger service; mais il s'agissait d'un fils, et tout orgueil, tout préjugé se taisait devant son amour. Mais quand elle fut là, sous ses yeux, quand elle se vit seule, face à face avec lui, quand elle retrouva cette figure, la même qu'elle avait si bien connue, elle trembla dans son âme, et prononça à peine ces paroles :

« Monsieur, c'est une mère qui vient vous implorer pour son fils... Nous avons eu quelques démêlés ensemble; mais tout souvenir d'aigreur doit s'effacer devant la mort. Mon fils a conspiré contre son roi; il a été jugé, condamné à mort, et bientôt sa tête va tomber sur un échafaud... Vous pouvez me le conserver.

— Moi! s'écria Porcheron effrayé de cet exorde.

— Oui, vous, poursuivit la marquise... Votre réputation est arrivée jusqu'à moi... On sait que la cause du malheur devient la vôtre: votre influence à la chambre vous fera tout obtenir.

— Moi, solliciter quelque chose, madame! est-ce que je suis ministériel ?... Ah! voilà ceux qui obtiennent tout... Mais nous, les humiliations, les refus, les vexations, voilà notre partage... Nous ne sommes pas libres de nos pensées, de nos actions; nos

démarches les plus innocentes sont surveillées, et malheur à ceux qui manifestent ou leur estime ou leur sympathie pour les amis du peuple!

—Oh oui! malheur! malheur à mon fils! car voilà sa faute, voilà son crime... Il s'est laissé séduire à vos théories : c'est pour les réaliser qu'il a joué sa tête, et elle tombera pour avoir cru en vous... Mais celui que vous avez jeté dans l'abîme, vous devez l'en retirer... Les libéraux doivent sauver mon fils, car les libéraux l'ont perdu.

— Il s'est perdu lui-même, madame... Est-ce là l'exemple que nous lui donnons? Cherchons-nous à renverser le trône? Non. Soumis au roi, inviolablement attachés à son auguste race, amis de nos princes légitimes, nous voulons opérer cette alliance de la monarchie et de la liberté, par la raison, par la persuasion, par les lois... Votre fils a usé de ces moyens révolutionnaires

que nous repoussons tous... Il n'est pas des nôtres, madame : les vrais libéraux ne conspirent pas.

— Oh ! je vous reconnais là... Votre âme est noble et généreuse.

— Oui, madame,... et si j'avais un moyen infaillible...

— Oh ! mon Dieu ! le ciel m'inspire... Vous êtes prêt à tout pour le sauver, n'est-ce pas ? Eh bien ! le ministère est faible, la majorité balance : un homme influent peut l'entraîner... Promettez votre voix au ministre, et vous arrachez la grâce de mon fils...

— Qu'osez-vous me proposer ? Manquer à mon mandat ! trahir les intérêts du pays !

— Mais le pays, ce sont les nôtres, ce sont les malheureux qui souffrent, qui vont mourir... Ah ! ne venez plus nous vanter votre dévouement !... Vous abusez d'un

mot sacré... Vous n'aimez pas votre patrie.

— Mais, repartit Porcheron offensé qu'on doutât de son patriotisme, je ne fais que cela depuis cinq ans...

— Et mon fils mourra! il mourra parce que des hommes comme vous ont abusé sa raison, et flatté ses faiblesses! Mais je ne le souffrirai pas... Je le suivrai au pied de l'échafaud... Je dirai au peuple : celui qu'on va tuer périt parce qu'il a embrassé votre cause ;... il périt pour avoir voulu vous rendre libres... Et le peuple m'écoutera, lui, parce qu'il est bon, parce qu'il a des âmes qui comprennent, parce qu'il n'est pas ingrat; et ma voix réveillera sa colère, et il défendra mon fils, dût-il se révolter contre le roi lui-même.

— Quoi! vous pensez que le peuple se révolterait?

— Oui, son indignation n'aura plus de bornes... La jeunesse d'Albéric... Avec cela

que les têtes sont montées... Ah! sa mort perdrait la royauté

— Madame la marquise, dit vivement Porcheron, comptez sur moi.

—Ah! sauvez mon fils! et je vous bénirai jusqu'au tombeau. »

Et oubliant avec l'orgueil de son nom, de son rang, les vieilles injures qui les divisaient, la marquise de Clérambaut tomba aux genoux de Porcheron; puis elle se releva, pria Dieu de le seconder, et sortit heureuse comme une mère.

Tandis qu'elle marchait aveuglée par les larmes, dont une moitié était à la douleur et l'autre à la joie, une voix la nomma: elle s'arrêta, et avant qu'elle eût rassemblé ses souvenirs pour reconnaître celui qui l'appelait.

« D'où sortez-vous? lui dit Bertrandet qui d'aujourd'hui seulement avait appris le malheur de son jeune ami.

— Mais, monsieur, qui êtes-vous ?

— Qui je suis ? je vous le dirai plus tard ; vous m'avez vu si jeune ;... mais moi, j'ai retenu vos traits... Madame la marquise, vous venez de voir Porcheron, vous voulez donc perdre votre fils ?...

— Je veux le sauver.

— Ce n'est pas d'eux que viendra son salut... Quoi ! femme d'un émigré, fille d'une victime de la terreur, vous n'avez pas pensé d'abord... Venez, venez, ce n'est pas d'ici, c'est de là que partent les grâces. »

XV.

LE CHEMIN DE L'ÉCHAFAUD.

C'est un sombre présage pour la moralité d'une nation que l'acharnement des philantropes à réclamer l'abaissement des peines. Lorsque la légalité devient clémente, ce n'est pas une preuve que les mœurs s'adoucissent, mais qu'elles se corrompent : la

pitié pour le crime et les criminels, glorieuse forfanterie de cette époque, est un aveu tacite de la force de la contagion et de la crainte d'y succomber. Ceux qui attaquent la peine de mort, avec des phrases fort adroitement empruntées au vocabulaire de la sensibibilité, comptent pour leur victoire sur la faiblesse des hommes qui craignent de paraître inhumains en égorgeant leurs semblables, ou sur la vanité de leurs antagonistes, qui n'ont pour appuyer leur système que cette simple et pourtant si formidable raison : comment punir autrement que par la mort celui qui a donné la mort, ou comment effrayer autrement que par la mort celui qui veut la donner? Mais ceux qui voient de haut, et s'occupent peu du bannal de leurs maximes, pourvu qu'elles soient justes, ceux qui comprenant très-bien le véritable intérêt de la société, aiment mieux voir condamner un innocent

que sauver un coupable, ceux-là vous répondront : multipliez la peine capitale, et qu'elle réponde à plus de crimes encore! Et ne vaut-il pas mieux la mort à celui que vos arrêts flétrissent et enterrent tout vivant au milieu d'une nation qui le fuit comme un cadavre au tombeau! La société a-t-elle besoin de ceux qu'elle a déshonorés?... Ne sont-ils pas dès ce jour ses ennemis irréconciliables?.. N'est-ce pas un duel qui doit toujours finir par un cercueil?.. Pourquoi se battre aujourd'hui au premier sang, puisque demain il faut revenir sur le terrain jusqu'à ce que le plus faible succombe?...

La peine de mort donc! et forte, et certaine, et plus fréquente! et si avec quelque raison, vous nous dites que l'éclat, la publicité de l'exécution est une immoralité, une émotion dangereuse, cherchez un moyen où la gravité du fait ne perde rien

à son mystère. Que le jour où un de vos semblables tombera sous le fer de la loi, soit un jour funèbre, et prouvez qu'en effet la mort d'un frère vous est douloureuse, par le deuil qu'elle excitera autour d'elle. Que, dès le matin, tout commerce soit interrompu, que les maisons se ferment, que le plaisir suspende ses joies, le théâtre ses fêtes, et la vie son mouvement; que les prêtres du seigneur soient en prières, que les églises se tendent de noir comme pour un service funèbre, et que les juges qui ont porté l'arrêt de celui qui meurt rentrent dans leur conscience pour l'interroger; qu'à l'heure marquée pour le supplice, tout ce qui marche s'arrête, tout ce qui parle se taise; que la cloche sonne lentement et tinte le glas, comme aux agonies qui viennent de l'âge ou de la nature; qu'au milieu de ce silence universel, le dernier cri du condamné se fasse entendre dans les cœurs

qui écoutent comme un accent de repentir; que les imaginations frappées croient entendre son âme quitter le corps et traverser les cieux.

Que si vous me répondez que c'est trop de solennité, que tout le mouvement ne peut s'arrêter pour une tête d'homme qui tombe, je vous dirai, moi, que vous mentez à notre crédulité et à votre conscience, et qu'en dépit de vos phrases, la mort d'un homme est peu de chose pour vous...

La société ne peut pas plus se passer du sang des criminels, que la vie de l'homme de la chair des animaux : ce sont deux sacrifices nécessaires à ces deux organisations; l'abolition de cette peine est un lieu commun aussi usé, aussi inexécutable que les vers de Pythagore, qui ne nous permettent que les légumes.

Mais pour donner à cette leçon horrible une puissance, ne souffrez pas que l'instru-

ment de cette vindicte soit frappé dans sa personne d'une réprobation pire peut-être que celle du coupable ! Comment se fait-il que chez nous, peuple de raison, on ait plus d'horreur à toucher la main du bourreau que celle de l'assassin ?... Ce n'est pas le crime qui vous éloigne ; le bourreau n'est point coupable : c'est donc le sang... Mais les jeunes élèves en médecine sont mille fois plus cruels que lui... Si ce n'est pas l'égoïsme de la poule qui, dans le petit point noir imperceptible aux cieux, entrevoit le vautour qui va la dévorer, c'est donc un sentiment indéfinissable, qui tient au préjugé, à l'éducation ? Eh bien ! que les institutions le réforment ; que l'agent de la justice participe au respect qui l'entoure ; qu'il soit considéré comme un magistrat, comme le premier magistrat ; que, dans les fêtes divines et humaines, il ait sa place d'honneur marquée à côté des grands di-

guitaires de l'état; qu'il marche après le roi, s'il le faut; car le roi commande, et l'autre exécute : ce sont les deux leviers de l'ordre et de la loi; que sa famille jouisse de priviléges qui passent à ses descendants; qu'il soit lui-même convaincu de son emploi honorable, pour s'honorer de le remplir; et qu'ainsi, dans toute la ligne des jugements humains, il n'y ait rien qui dégrade, pour que le crime seul soit dégradé. Jusque-là, rêveurs à froid, ne touchez pas à une question dont vous ne sondez pas la profondeur... Avant de le mesurer, plongez dans l'abîme!

Hélas! et c'est une des grandes plaies de notre nature, le bourreau est nécessaire comme la mort, surtout en politique.

Oui, en politique!... parce que là vous avez mis la gloriole de l'action, et qu'il faut bien, puisque vous voulez la palme et l'auréole, subir aussi le gril du martyr; parce

que les fautes politiques s'oublient, et se récompensent même plus tard, et qu'elles ne s'oublieraient pas si le doigt de Dracon se chargeait de les écrire.

Il paraît que l'autorité était tout-à-fait de cet avis tant soit peu sévère; car, à peine le jour avait-il paru, que déjà, dans la ville de B..., circulait le bruit de l'exécution immédiate des quatre jeunes conjurés... A midi, la hache devait faire tomber ces quatre têtes, jetées sous son tranchant par la plus pardonnable des erreurs. Aussi les sentiments étaient-ils à peu près unanimes sur cette douloureuse question. Quelques esprits inflexibles approuvaient la mesure de rigueur, et, il faut l'avouer, l'horreur répondait à leur sang-froid; mais le plus grand nombre, cette masse si facilement ouverte à toutes les pitiés, cette foule qui oublie si bien la faute pour n'en voir que le châtiment, se laissait aller à toutes les

impulsions de sa nature : c'étaient des plaintes, des sympathies d'indulgence, et des commisérations pour les parents, pour les mères.

Quand il déplore ainsi les infortunes, le peuple est-il bon ou mauvais? Est-ce un sentiment vertueux qui l'agite?

Mais ce n'était pas là qu'était la plus grande amertume. C'est au fond de ces cœurs liés d'amour et d'espérances politiques, c'est chez les amis de la cause dont on allait frapper les défenseurs, que la blessure était plus profonde et plus saignante. On les voyait circuler dans les groupes, avec cette physionomie si significative des personnes qui cherchent un écho dans l'âme des autres; quelquefois on en voyait plusieurs se rapprocher, se parler bas, et à leurs gestes, à leurs regards, on eût sans peine reconnu qu'ils convenaient d'un signal et qu'ils portaient des armes; je ne sais

même si, sous la redingotte brune d'un de ces spectateurs, on n'aurait pas reconnu le duc de la Bérésina, avec ses décorations et son épée mal cachée sous les pans de son vêtement. Près de là aussi, on voyait Rhubert se promener avec l'indifférence d'un observateur : il y avait en lui plus de calme que d'inquiétude, et il était bien facile de conjecturer qu'il n'était pas venu là pour empêcher quelque chose, mais pour la voir.

Mais si jamais douleur eut une expression profonde, c'est surtout celle qui se lisait sur la figure du pauvre Bertrandet. D'abord nous serons étonnés de le retrouver au milieu d'une population agitée de tant de passions, et sur le théâtre même où un mot peut faire naître une émeute. Ce n'est certes pas pour soulever le peuple, ou examiner ses impressions dans l'intérêt d'un parti, qu'il est venu à B... Rien de tout cela ne

rentre dans ses habitudes... Un double devoir pénible l'y attirait : il s'y était rendu, envoyé par une mère et par une jeune fille.

La marquise de Clérambaut l'avait prié de venir réclamer à la justice le corps de son fils, pour qu'elle pût du moins lui élever une tombe près de sa demeure, afin d'y aller prier tous les jours...

« Si je ne réussis pas dans ma démarche, lui disait-elle, je vous demande ce service, que je suis incapable d'accomplir moi-même. »

« S'il meurt, lui avait dit Joséphine, vous ferez tout pour obtenir une mèche de ses cheveux ; fussent-ils sanglants, vous me les donnerez : je les porterai toujours sur mon cœur, et ce n'est qu'avec moi qu'ils sortiront de la maison de mon père. »

Au milieu de la place Saint-Firmin, sur ce carré mosaïque de pierres blanches qui

se détachent de la teinte grise du pavé des rues, s'élevait une charpente dont les quatre piliers s'adaptaient parfaitement au quadrangle. Elle supportait, sur sa plate-forme, deux poteaux égaux, au sommet desquels brillait un fer triangulaire. Une forte escorte de gendarmerie entourait ce fatal édifice, et pouvait à peine repousser les flots du peuple qui s'amoncelait autour; des bataillons de ligne, échelonnés aux rues adjacentes, ne laissaient pénétrer sur la place qu'un nombre de curieux assez peu considérable pour ne pas effrayer la force armée.

C'était, en effet, le jour funeste où les quatre jeunes gens pris dans le souterrain de la maison grise, devaient aller demander à Dieu la solution de cette grande énigme dont ils avaient voulu trouver le mot.

Les perquisitions opérées après la dispersion des conjurés, avaient fait tomber entre

les mains du pouvoir les preuves d'un complot; mais le patriotisme et l'intelligente magnanimité des prisonniers sauva leurs frères. On ne put arracher d'eux ni une concession, ni un repentir, ni un aveu : inaltérables et graves comme des hommes convaincus, ils occupaient leurs loisirs dans la prison par de hautes lectures, ou par ces entretiens dont l'âme sort plus forte et plus pure.

Albéric, qui n'avait pas la rudesse de ses compagnons, ne leur cédait ni en fermeté ni en bravoure : tous avaient juré d'être dignes de leur parti et de la France qui les contemplait.

« Courage! leur disait-il, Dieu qui nous juge a lu dans nos âmes : il sait que l'ambition, l'orgueil ou la jalousie n'a pas armé nos bras. Nous n'avons point pensé à nous, mais à la patrie : la voir libre, heureuse, riche d'institutions, grande comme

ces républiques dont la gloire est arrivée jusqu'à nous, tel était notre but, notre espoir. Il a été trompé : sachons mourir, et laissons un regret à nos amis, un souvenir à la France. »

Cette noble fermeté qui le soutenait en présence de ses complices, était dans son esprit, mais non dans son cœur ! Lorsqu'il rentrait seul dans sa chambre, et qu'au lieu de cet air pur et de ce ciel souriant à sa jeunesse, il voyait un mur gris qui lui voilait la lumière, et des barreaux entre les champs et lui, alors son cœur se fondait en larmes, et elles baignaient sa couche et ses chaînes. Il se rappelait ce père dévoué à son roi et tout prêt à mourir pour le trône, sans crainte et sans faste ; ce père dont les avis avaient tant de fois prémuni son jeune âge contre les fureurs des partis ; vieillard respectable et bon, dont il aurait dû suivre les paroles, sinon par conviction,

du moins par respect, et qu'il laissait seul après lui couvert d'un souvenir doublement horrible, celui de son nom flétri et de son sang parjure... Puis, lorsqu'à côté de son père, il voyait par la pensée sa mère brisée d'une ineffable douleur, n'ayant que des larmes dans son infortune, et ne trouvant pas même assez dans sa religion pour se consoler, oh! alors, réellement il maudissait presque ces rêveries d'une politique ardente qui l'amenaient, lui si jeune, sur l'échafaud! Puis, il pensait à Joséphine, à celle qu'il était sur le point d'obtenir, et qui eût été sa femme s'il eut réussi; à cet ange dont la présence animait ses actions, dont l'amour enflammait son courage!... Cette image douloureuse le trouvait sans force et sans défense : il se roulait sur la terre, dans les convulsions du désespoir, et il concevait alors ce que vaut la vie au regret qu'il éprouvait de la perdre.

Le jugement fut court... Peu de dépositions chargeaient les accusés; mais leur loyauté aurait rougi de se sauver par un mensonge, et la tâche de la cour prévôtale fut facile : le ministère public tonna contre les associations coupables, protesta de son dévouement au roi, et réclama simplement la peine capitale.

Parmi les incidents de ce procès, on remarqua le poids énorme des dépositions du chevalier de Chamarange, remplies d'inconséquences, et dont toutes les contradictions passèrent pour des vérités. Il y eut même, à propos de la présence du chevalier à ces débats, un grand scandale dans l'opinion publique; car on le surprit plusieurs fois se mêlant aux spectateurs dans la salle même des audiences, et tantôt indifféremment, tantôt avec adresse, s'efforçant de saisir des renseignements sur les parties mystérieuses de la conspiration. On

ignore quel parti il put tirer de ces nuances échappées à l'indiscrétion et au courroux ; mais toujours est-il vrai qu'à son retour à Paris, de chevalier, il fut nommé officier de la légion d'honneur, et son crédit alla en augmentant aux bureaux du ministère.

Déjà le cortége, sorti de la prison, commençait à traverser l'espace qui la sépare de la place Saint-Firmin, lorsqu'au détour de la rue des Reîtres, un cri d'étonnement sorti de la charrette qui portait les quatre condamnés, commanda le silence à la foule ; tous les yeux se tournèrent dans la direction de leurs regards, et plusieurs voix murmurèrent : c'est un député ! c'est monsieur Porcheron !

Par une percussion machinale, la charrette s'arrêta ; la foule, devinant la pensée de tous, s'ouvrit pour livrer passage ; des bras vigoureux saisirent Porcheron, qu'ils portèrent jusqu'à la voiture, en tendant les

mains aux jeunes gens, dont les yeux pleins de larmes brillaient d'une joie céleste, comme à la vue d'un sauveur, ou d'un ange leur apportant la palme du martyre.

XVI.

LE CONSEIL DES DIX.

Après la sortie pleine de crainte et d'espérance de la marquise de Clérambaut, Porcheron que ses instances et son obstination avaient excédé, s'étendit sur son canapé, et faisant défendre sa porte, il se mit à réfléchir sur le sens de ses dernières pa-

roles et sur la gravité de la circonstance en particulier.

« Pour une ultrà, se dit-il, elle connaît parfaitement l'opinion publique. Oui, la mort de ces jeunes gens soulèvera la nation : ce sera une indignation générale. Déjà, grâce à nous et à tous nos discours, les esprits sont montés,... très-montés,... rien qu'à en juger d'après l'effet que j'ai produit dans l'assemblée de nos amis, par l'exorde de ce traité de politique si profond qu'Albéric... Il est vrai que je l'ai très-bien dit, mon exorde... C'est une profession de foi qui aura porté son fruit... Les idées que j'y ai développées sont toutes à l'ordre du jour... Cela a très-mal fini,... pour Albéric surtout... Pauvre garçon ! j'en suis fâché; il m'était assez utile;... et puis, il ne manquait pas d'intelligence, quoiqu'il n'ait pas de grands moyens;... mais avec de la docilité, j'en aurais fait quelque chose... Enfin,

c'est une affaire terminée... Il faut de la philosophie... N'y pensons plus... D'ailleurs, c'est peut-être un bien pour moi : il ne m'était plus guère utile; et puis, je m'étais fort engagé avec lui... Je lui avais donné des droits à la main de ma fille, je ne sais pas comment je me serais tiré de là... Dans ma position, je puis trouver un gendre riche, qui aime aussi la patrie et qui ajoute à mon influence... De cette façon, tout est pour le mieux... Albéric a de l'honneur : il ne me trahira pas... D'ailleurs, ma personne est inviolable... Ah! voilà déjà la police qui fait courir le bruit de la conspiration, pour effrayer le peuple et le maintenir... Infâme police! elle tire parti de tout! »

En effet, un crieur public, remplissant l'air de ses vociférations, annonçait la découverte de l'affreuse conspiration tramée contre le roi et son auguste famille... On y donnait tous les détails extraits du

Moniteur, avec les noms des coupables.

Au même instant, un cri terrible se fit entendre... Il reconnut la voix de sa fille, et frémit un moment à la pensée qu'Albéric l'avait compromis ; mais sa porte s'ouvrit, et Joséphine, pâle, échevelée, les yeux noyés de larmes, entra, tomba à ses genoux, et les serrant avec transport :

« Entendez-vous, lui dit-elle, Albéric prisonnier!... Albéric coupable!... Il va être jugé, il va mourir... Mon père, sauvez-le, si vous voulez que je vive... Je l'aime autant qu'il m'aime... S'il meurt, que deviendrai-je? car je l'ai juré : je ne serai jamais qu'à lui...

— Que dis-tu?

— La vérité... Unis par les mêmes serments long-temps avant notre départ pour Paris, notre tendresse s'est augmentée encore de la liberté que vous nous avez donnée d'être ensemble. Chaque jour, nous pou-

vions nous voir, confondre nos pensées, et parler de notre amour. Il me confiait ses espérances, il me parlait de ses travaux. Pendant que vous alliez le soir à vos séances politiques, ou dans les réunions brillantes, il restait là, près de moi; il me consultait sur vos discours, il me lisait ce qu'il composait pour vous : j'applaudissais à son talent, à son esprit, à son éloquence; tous les deux, nous nous félicitions de l'effet que vous deviez le lendemain produire à la chambre; nous relisions dans les journaux les passages que nous avions examinés ensemble... Albéric était heureux de vos succès, heureux des progrès de cette cause qu'il servait avec tant de génie et de désintéressement.

— Comment, ma fille, il vous confiait... Vous saviez...

— Oui, mais je le savais seule... Personne au monde n'est dans votre secret; ma mère

même l'ignore... Il a tant d'honneur, de probité... Par intérêt même pour votre cause, mon père, il faut qu'il vive... Il en a été jusqu'ici le soutien inconnu; mais qu'il perce un jour, qu'une heureuse occasion le mette à même de montrer ce qu'il peut, vous verrez ce qu'il deviendra!... Ce sera un des plus glorieux appuis de la liberté... Il marchera à côté de vous dans cette glorieuse carrière;... et quand vous l'aurez poussé, quand vous lui aurez donné les moyens d'occuper la place qui lui appartient, vous pourrez dire avec joie en voyant ses succès: voilà mon ouvrage!...

— Certainement, ma fille, je sais ce qu'il vaut; je me connais en gens de mérite... Tu peux compter... D'autant plus que sa mère vient de sortir d'ici... Elle m'a aussi parlé pour lui...

— Ah! vous ne négligerez rien, n'est-ce pas? vous ne briserez pas le cœur de sa mère et de sa... de votre fille... »

Et sa voix était puissante, animée, forte comme celle d'une passion longue et invincible... C'était une prière qui ne souffrait pas d'hésitation, une demande qui ne permettait pas de refus...

Soudain, au milieu de pourparlers animés avec le domestique qui refusait d'ouvrir, Rhubert poussa violemment la porte, courut droit à Porcheron, sans voir Joséphine qui s'était levée au bruit, et comme un homme pressé d'aller porter ailleurs le même message :

« Monsieur Porcheron, lui dit-il d'une voix haletante, ce soir le comité s'assemble à sept heures chez le général... Il s'agit des jeunes gens...

— Ah! courez, courez vite, mon père! s'écria Joséphine... Ce serait un crime d'y manquer.

— Sans doute, dit vivement Rhubert : c'est une circonstance grave... J'ai des com-

munications importantes à faire au comité.

— J'y serai.

— Votre parole?

— Je vous le promets.

— Ah! vous me rendez la vie... N'est-ce pas, monsieur, qu'il faut sauver Albéric?

— Nous verrons cela... Monsieur Porcheron, je vous quitte... Je cours au galop de mon cabriolet prévenir tous les autres membres du comité. Je n'ai que le temps... Sans adieu... »

Il sortit; et tandis que le bruit de ses roues ébranlait les vitres de la maison, Joséphine quitta son père après lui avoir baisé la main, et en lui jetant un regard suppliant plein de tendresse et de désespoir.

Le comité était au grand complet. Là était réuni tout ce que le pays possédait en illustrations politiques et libérales : le nombre n'en était pas très-considérable; car sel

tièdes avaient été exclus. L'entretien avait commencé à être ardent et animé dès l'instant qu'un nouveau venu avait rejoint le premier arrivé. La discussion s'enflammait à mesure qu'un nouvel assistant se présentait. A sept heures, pas un membre ne manquait à l'appel. Rhubert s'était un peu fait attendre; mais, au lieu de s'excuser, il s'était d'abord assuré si tous y étaient, et avec l'aplomb d'un homme content de soi, il avait déposé des papiers sur une table, donné à un jeune adepte chargé de veiller à la porte la consigne de ne laisser entrer qu'une personne qu'il lui nomma; et agitant une petite sonnette qu'il remit ensuite sur le bureau du président, il annonça que la séance était ouverte.

Le président, nommé rapidement en un tour de scrutin, était le général *** : il s'assit, et annonça que la séance était ouverte.

Chacun prit place, et le hasard plaça,

l'un près de l'autre, Porcheron et le duc de la Bérésina.

La parole fut donnée à Rhubert, qui se leva, et parla ainsi :

« Messieurs,

» Nous vous avons rassemblés pour une grave question que vous pressentez sans doute, et pour laquelle nous avons besoin de toutes vos lumières : il s'agit des quatre jeunes gens, accusés de complot contre l'état, et qui, dans ce moment, paraissent devant la cour prévôtale, à B..., pour y être condamnés. C'est de leur destinée que vous allez décider... Séduire le jury est une chose impossible; le procureur du roi veut avancer, il sera inabordable; le ministère a fait de la condamnation capitale une affaire de vie ou de mort pour lui, il faut donc ne chercher qu'en nous nos ressources .. C'est de nous seuls que nous pouvons tout attendre... Mais avant, permettez-moi de

vous soumettre ce que j'ai cru devoir faire provisoirement.

» Je me suis ménagé des intelligences dans la ville : un conducteur de voitures tiendra à ma disposition, pour le jour et l'heure que je voudrai, une berline et deux chevaux excellents qui attendent chez lui mes ordres. Un batelier est prévenu : jusqu'au moment où je réclamerai ses services, il ne quittera ni sa barque ni sa cabane, et se couchera tout habillé. La rivière passée, les jeunes gens sont au-delà de la frontière avant même qu'on sache la route qu'ils auront prise.

» Tout cela n'est rien encore : le geôlier est à nous. »

A ce dernier mot, un mouvement se fit entendre dans l'assemblée : le duc de la Bérésina fit un juron énergique de joie.

Rhubert poursuivit :

« Le geôlier est à nous : mécontent d'un

passe-droit qu'on lui a fait parce qu'il n'est pas de la congrégation, il consent à laisser évader les prisonniers ; pour plus de sûreté, il partira avec eux en pays étranger; mais, pour ce service, il demande 60,000 francs.

— Peste! 60,000 francs! se dit à part lui Porcheron, comme il y va!...

— Il faut les donner! s'écria le duc de la Bérésina, en se levant avec vivacité... Morbleu ! nous ne souffrirons pas que de braves jeunes gens comme ceux-là soient guillotinés... S'ils étaient fusillés encore, passe... Je suis prêt à donner demain, ce soir même, ma quote-part de la contribution.

— Un moment! dit Rhubert, cette somme ne sera prise sur la fortune d'aucun de vous : dans une région élevée, il y a un noble cœur qui, en dehors des agitations politiques, a des sympathies pour tout ce qui est dévoué et généreux, pour tout ce qui souffre; son aide-de-camp est là qui attend

le moment d'entrer... Voulez-vous qu'on l'introduise ? »

Sur un geste du président, Rhubert ouvrit la porte, et on vit entrer un aide-de-camp : il déposa sur le bureau un portefeuille, en annonçant que le donataire les offrait au malheur comme secours ou comme rançon.

Il se retira.

« Maintenant, messieurs, qu'allons-nous faire?

— C'est jugé, je crois : il faut partir, payer le geôlier, et mettre nos jeunes gens en liberté.

— Général, lui dit le président, c'est raisonner en soldat : moi, j'ai été soldat aussi en Amérique; mais, homme politique, je crois, avec un grand moraliste, qu'il faut se défier du premier mouvement.

— Une bonne action fait honneur à tous les partis.

— Voulez-vous développer votre pensée? vous avez la parole.

— Je ne suis pas un avocat pour parler; je dis que c'est une bonne action : j'opine pour qu'on les sauve. »

Il jeta autour de lui un regard, et se rassit en cherchant un assentiment.

Tous gardaient le silence, et bien puissant eut été l'Œdipe qui aurait lu sur leurs visages les pensées de leur âme.

Porcheron se leva en demandant la parole.

Un mouvement d'attention marquée accueillit sa demande, et chacun attendit son avis comme un arrêt.

« Messieurs, leur dit-il, dans cette circonstance, je pense qu'il faut examiner avant tout l'intérêt de la cause libérale. Qu'est-ce qui lui sera le plus avantageux, leur vie ou leur mort?

— Très-bien! la question est là, dit toute l'assemblée.

— Leur vie est précieuse, sans doute... Le sang de tout Français est un trésor sur lequel nous sommes appelés à veiller... Pères de la patrie, nous devons ménager ses enfants, comme un bon général qui économise ses troupes, et préfère leur conservation à la prise d'une forteresse inutile.

— Bravo! s'écria le duc de la Bérésina, dont le front s'épanouit à cette comparaison militaire.

—Mais si cette existence nous est peu utile; s'il nous est prouvé que, pleins de loyauté et d'honneur, ce sont pourtant des individus incapables d'aucune influence personnelle; si leur esprit enfin est borné, comme on peut le voir à la maladresse qu'ils ont eue de se laisser prendre...

— Halte là! répliqua le duc en se levant, il ne faut pas préjuger de l'avenir... Il y a peut-être en eux des hommes d'action; et quant au jeune Clérambaut...

— Je le connais, dit Porcheron avec suffisance, je le connais très-bien... Clérambaut m'a servi quelque temps de secrétaire... Je n'ai pas la prétention de croire qu'il se soit formé à mon école; mais l'assemblée comprendra mon silence à son égard, et me permettra de poursuivre.

— Poursuivez! poursuivez!

— C'est pour cela que, seul, je puis donner un avis... J'aime Albéric; je dirai plus, messieurs, j'avais des vues sur lui, et un jour je l'aurais nommé mon gendre... Peut-être!... poursuivit Porcheron attendri; mais les grands hommes de l'antiquité, dont nous suivons les exemples, nous apprennent à sacrifier nos intérêts même au salut de la patrie... C'est moi qui souffrirai le plus en cette circonstance: sa mort sera un deuil dans ma maison; mais cette mort est nécessaire à notre cause... Voyez-vous d'ici l'indignation pénétrer tous les cœurs!... La

barbarie du pouvoir augmentera la haine qu'on lui porte : ce sera un germe de colère que rien ne pourra étouffer ; la patience se lassera ; le sang de l'innocence versé par les rois se lèvera en vapeur, pour retomber sur leur tête en foudre... Que dis-je? peut-être cet assassinat comblera-t-il la mesure ! peut-être, le jour où se dressera leur échafaud, sera-t-il un signal de révolte ! et nous aurons avancé l'aurore de la liberté de la France !!!

— Mais, en attendant, ils seront morts.

— La patrie sera libre !... Ah ! croyez-le bien, il faut tout mon dévouement à notre cause, pour me résoudre à un pareil sacrifice; car, je l'aime, ce jeune homme, je les estime, ces jeunes martyrs de notre indépendance; mais plus il a de prix, plus cet hommage à notre cause devient méritoire. Je vote pour qu'on laisse s'accomplir sur eux les infâmes projets des tyrans.

— Mais au moins faudrait-il les consulter, répliqua le duc ; car ils sont pour quelque chose dans cette délibération, et il n'y aurait pas de mal à savoir leur avis.

— Ah ! c'est ici que je vous attendais, reprit Porcheron... C'est ici que nous allons admirer la grandeur d'âme de ces nobles victimes... Ecoutez cette lettre, et admirez. »

Il tira de son sein la lettre d'Albéric.

— Ecoutez !

« Mon ami, nous sommes, mes trois amis et moi, prêts à périr pour notre cause ; aucun nom ne sortira de notre bouche : nous mourrons comme doit faire tout homme d'honneur, heureux si notre mort est utile à la liberté. ALBÉRIC. »

La voilà cette lettre, monument éternel de patriotisme... Notre devoir y est tracé : c'est à nous de le remplir.

— Je ne souscris pas à leur martyre !

s'écria de nouveau le duc; plus ils sont généreux, plus nous devons l'être. Ils veulent mourir, nous devons les sauver : toute autre conduite est celle d'un lâche... »

Une agitation effroyable couvrit sa parole; les cris : aux voix! aux voix! se firent entendre. Mais, dominant tout le bruit de son organe terrible, le duc s'engagea sur l'honneur à ne pas souffrir une telle infamie... « J'irai trouver mes vieux amis de la garde, criait-il, je leur dicterai leur devoir, et le jour de l'exécution, je me trouverai avec eux au pied de l'échafaud : là ma conscience et l'honneur m'inspireront ma conduite. »

Le calme se rétablit enfin. On alla aux voix par boules noires et blanches, comme à la chambre : les blanches pour l'adoption du projet de Porcheron, les autres pour le rejet. Toutes les boules furent blanches, hors une : le duc de la Bérésina avait voulu voter,

En conséquence, il fut résolu que la loi aurait son cours.

Porcheron fut chargé d'aller porter aux accusés des consolations et du courage pour mourir. On pensa que la présence d'un si grand patriote soutiendrait leurs bonnes dispositions et assurerait leur silence.

L'assemblée se sépara avec toute la majesté de plénipotentiaires qui viennent d'accomplir une grande tâche.

Rhubert prit, sur le bureau du président, les 100,000 francs qu'il se chargea de faire remettre à l'auguste donataire : nous ignoce qu'il en advint ; mais, deux mois après, Rhubert avait voiture.

XVII.

CHAMBRE DE LA DAUPHINE.

Les besoins de notre drame vont nous transporter dans une autre région; mais ici, avant d'entreprendre ce pèlerinage, avant d'entrer dans le sanctuaire, pénétrons-nous bien de la sainteté du lieu que nous allons aborder: demandons-nous si

notre âme n'a pas de souillures, si nous sommes dignes de franchir ces limites au-delà desquelles respire la plus ineffable vertu ; et lorsque nous nous serons préparés à ce voyage, comme le pieux musulman à visiter La Mecque, passons devant ce factionnaire qui arpente les dalles de la porte des Tuileries, montons à gauche, par cette même porte qui s'ouvre pour les promenades du roi, et demandons à l'huissier de service de nous introduire auprès de la dauphine.

Que cet appartement est simple ! est-ce l'habitation de la fille des rois, ou seulement la demeure d'une pauvre banquière ? Il respire ici je ne sais quelle sévérité d'habitudes qui révèle l'économie ou la misère, cette misère royale des princes plus pauvres chez eux, quelquefois, que le plus simple de leurs sujets. Pourtant, si j'en crois les récits des gardes qui veillent à sa porte,

hier soir une brillante cohue se pressait dans son salon : tout ce que la cour et la ville comptent de plus élégant, de plus distingué, de plus riche, venait lui présenser ses hommages. Que de vœux pour son bonheur ! que de protestations de dévouement et de respect ! quel amour ! Mais hier, c'était le quinze octobre, hier, c'était sa fête... Aujourd'hui c'est un sombre et sanglant anniversaire ! aujourd'hui, à pareil jour, il n'y a pas de longues années encore, la plus belle, la meilleure, la plus chaste des femmes, coupable d'être reine, après avoir comparu devant un tribunal d'assassins, calomniée, outragée, accusée des plus lâches forfaits, mais absoute par le cœur des mères, montait sur l'échafaud, livrait aux bourreaux cette admirable création de Dieu, et avec sa sœur, ange comme elle, disparaissait sous la hache révolutionnaire.

Aujourd'hui, sa fille, plongée dans la douleur, fond en prières son âme où le pardon a effacé le crime. Entendez-vous ces soupirs prolongés, et cette angélique résignation d'une sainte qui, pour tant de sang répandu, ne demande à Dieu que le salut de la France! Quelle amertume à la fois et quelle céleste douceur respire dans ses traits! ce n'est pas la beauté, ce n'est pas la grâce rieuse d'une princesse pour qui la royauté est un ciel de délices : c'est la majesté de la souffrance, c'est une sévérité compâtissante, c'est la dignité de la douleur qui se déride rarement pour le sourire, mais sous laquelle brille la bienveillance, comme un rayon de printemps sous un horizon d'hiver.

La prière a ramené le calme sur son front. Pour consacrer encore mieux le douloureux anniversaire, elle a ouvert ses trésors, et le malheur y puise à pleines mains. Devant

elle, son secrétaire a placé une longue liste des pauvres qu'elle a secourus la veille, et une masse énorme de lettres qui lui sont adressées. Elle se jette avec ardeur sur cette lecture aride, ouvre toutes les missives, pèse les demandes, et chaque fois sa plume trace, en marge de la prière, la réponse qui l'exauce. Plus le malheur est profond, plus sa charité est active. Ses messagers sont mandés : dans tous les quartiers, par toutes les directions, ses bienfaits voyagent, circulent; ses gens parcourent Paris, pénètrent les réduits infects, ignorés, y sèment l'or et le bonheur; et tandis que sa maison tout entière est occupée loin d'elle à sauver ceux qui meurent, à nourrir ceux qui ont faim, elle remercie Dieu qui lui a rendu le trône pour être puissante, et la puissance pour faire du bien.

Tandis qu'elle épanche son âme en largesses, tout-à-coup elle se lève, elle sonne,

elle appelle : elle allait presque oublier qu'une femme est là qui lui demande audience et attend dans les larmes.

Qu'elle entre, dit-elle ; et la porte s'ouvre.

C'est la marquise de Clérambaut. Elle s'avance chancelante, pâle et au milieu de la chambre, ne pouvant se soutenir, elle s'affaisse, tombe à genoux, et d'une voix entrecoupée :

« Grâce, princesse ! grâce pour mon fils !

— Votre fils ! s'écrie-t-elle : Quoi ! c'est lui qui conspire contre nous ! c'est lui qui qui médite notre ruine, notre mort, peut-être !... Il a donc oublié de qui il est fils...

— Il a tout oublié !... Mais vous, altesse, vous n'oublierez point ce que ma famille entière a souffert pour vous... Mon mari a tout perdu ; mon père est mort près du vôtre d'un coup de lance destiné au roi ; ma mère a été tuée par les septembriseurs ; et

moi, moi, dit-elle, les yeux pleins de larmes, je n'eus que le malheur de donner le jour à votre ennemi.

— Que voulez-vous de moi? que me demandez-vous?

— Qu'il vive! car sa vie est la mienne... Demandez sa grâce au roi, et vous l'obtiendrez.

— Comment le pourrais-je? et ne savez-vous pas tout ce que la calomnie répand sur mes actions secrètes?... On me croit agissante dans l'état, tandis que, retirée ici dans l'intimité, je ne vis qu'avec mon Dieu et mon époux... Je me suis interdit toute coopération aux affaires... Je ne puis rien pour vous...

— Voilà cette bonté, cette pitié pour les malheureux que la flatterie proclame... Ah! le bonheur vous a endurcie, vous ne savez pas plaindre...

— Madame...

— Princesse, vous ne songez plus à vos malheurs, je le vois bien... Fille d'un roi, vous ressemblez au peuple qui n'a pas fait grâce à votre mère. »

Un huissier ouvrit la porte, et annonça le roi.

« Le roi ! s'écria la dauphine. Marquise de Clérambaut, tombez avec moi à ses genoux. »

XVIII.

LES MARTYRS.

C'est au nom des amis du peuple que Porcheron s'était rendu dans la ville de B... La mission était quelque peu délicate : c'était un acte en dehors des droits de la députation; la charte n'avait pas prévu le cas où un député viendrait, à la place d'un prêtre, pré-

parer des condamnés à la mort. Mais à côté d'œuvres d'une violence inouie, le ministère avait des faiblesse incroyables : las de défendre, il permettait, en un jour, plus qu'il n'avait prohibé dans une année. Les concessions succédaient aux exigences, puis les rigueurs aux concessions. Le pouvoir, enraciné depuis quinze ans dans le sol, ne croyait pas être fondé dans l'opinion publique, et comme un aveugle qui doute de son chemin, il passait son temps à sonder la place.

C'est sur cette tolérance que Porcheron avait compté. Au surplus, il risquait encore moins à paraître qu'à s'absenter; car si, d'un côté, l'honneur forçait les condamnés au silence, de l'autre, l'abandon pouvait leur suggérer l'idée de se sauver par un aveu.

Il est impossible de peindre le ravissement et les transports de joie des quatre jeunes gens. Leur courage ne les avait pas

abandonnés au moment fatal; ils avaient supporté avec le plus admirable sang-froid les préparatifs funèbres de leur exécution; en sortant même de la prison, la foule qui se pressait autour d'eux, et dont les regards d'attendrissement les relevaient dans leur estime, avait retrempé leur fierté. Les bénédictions des femmes, les murmures d'admiration, les vœux enthousiastes, les fleurs et les couronnes du haut des fenêtres pleuvaient sur eux : on eût dit un triomphe. Mais quand le terme commença à s'approcher, quand au bout de la longue rue dans laquelle ils entraient, ils virent se dresser l'instrument de mort, plus distinct à chaque pas, quand la fuite d'un nuage qui voilait le ciel laissa le soleil jeter ses rayons sur la hache luisante dont le reflet vint frapper leurs yeux, la pensée de cette mort douloureuse leur saisit le cœur et l'étreignit dans leur poitrine, comme dans une main de fer.

Aussi, comme la présence du député de leur choix rafraîchit leur sang et dilata leur sein ! Porcheron, poussé par ceux qui le portaient, et se sentant fort de la sympathie du peuple, monta sur le marche-pied et tomba dans leurs bras. Ce furent alors des larmes d'attendrissement et de douleur. Le peuple ému sentait ses yeux se gonfler de pleurs. Un cri d'admiration salua le courageux député, et un profond silence succéda au bruit. La force armée, qui n'avait pas eu le temps d'empêcher ce mouvement qu'elle ne pouvait prévoir, craignit en les séparant d'exaspérer la foule, et elle attendit, prête au moindre mouvement.

Du haut de cette tribune où l'autre tribune les avait conduits, Porcheron prit la parole, et tous les spectateurs de cette scène ont encore présent à la mémoire son patriotique discours.

« Peuple, unissons nos regrets pour dé-

plorer le trépas de ces saints apôtres de la liberté... Si purs! si dignes! si courageux! qui pourra consoler de leur perte leurs parents, leur amis et la patrie, cette mère auguste dont ils sont les plus nobles enfants... Ah! jeunes héros! que n'avons-nous pu vous sauver! mes amis et moi, nous aurions donné notre sang pour vous! Mais, hélas! vous nous connaissez assez, enfants, pour deviner nos efforts... Que de réunions pour discuter votre sort! que de démarches pour obtenir votre grâce! Mais vous savez qui nous gouverne... Le pouvoir faible est inflexible; il lui faut des victimes... »

Un regard farouche du capitaine de gendarmerie arrêta la parole sur les lèvres de Porcheron : le peuple ne s'en aperçut pas, et il reprit avec émotion :

« Jeunes gens, marchez donc à la mort, sans trouble, sans crainte, comme tous ces martyrs dont nous honorons la mé-

moire ; votre dévouement, votre fermeté, votre impassibilité devant le supplice, laisseront parmi nous un souvenir éternel : un jour luira peut-être, où vos amis, malheureux de vous avoir survécu, viendront sanctifier votre nom sur la place même où votre sang aura coulé. En attendant, la gloire entourera votre tombeau, et de là vous entendrez les regrets de la France... Adieu ! mes amis, mes enfants, nous nous reverrons dans un monde meilleur! »

Au milieu des sanglots, des larmes entrecoupées, Porcheron descendit. Le dernier adieu fut déchirant : il sembla aux infortunés abandonnés ainsi à l'exécuteur, qu'ils avaient une seconde mort à subir.

Porcheron fut environné par la foule dont les cris d'enthousiasme redoublaient à son approche. Arrivé sur un trottoir élevé, il se tourna encore vers eux pendant que le cortége reprenait sa marche, et d'un

geste d'adieu énergique, il leur cria : vengeance!

A ce mot qui semblait un appel au peuple, le commandant de l'escorte, qui n'avait qu'impatiemment souffert l'oraison funèbre, fit un signe, et la moitié de son détachement rebroussa chemin pour se saisir du rebelle.

Sauvons notre député! s'écria le peuple; et lui faisant un rempart de sa masse, il se pressa entre Porcheron et les gendarmes. Impassible sous les coups de sabre, sous les piétinements des chevaux, frappé, abattu, étouffé, le peuple, se serrant d'autant plus qu'il y avait plus de danger, parvint à empêcher la brigade d'arriver à lui, et assura enfin sa retraite par les rues les moins fréquentées de la ville. En s'enfuyant, Porcheron reconnut la maison grise avec son enseigne : elle était fermée; les scellés apposés y révélaient le passage de la justice,

qui déjà avait envoyé son propriétaire au bagne.

Pendant que Porcheron, pourvoyant à sa sûreté, courait retrouver la chaise de poste qui l'avait amené, un tumulte horrible commençait sur le lieu de l'exécution. Les condamnés avaient continué leur route vers la mort, mais la pitié pour eux avait pris le caractère de la menace : des hommes à favoris et à larges moustaches se levaient sur la pointe des pieds et s'envoyaient, par-dessus le niveau de la foule, des gestes et des signes d'intelligence ; le duc de la Bérésina, vers lequel se portaient leurs regards, se tenait sur la place, à dix pas de l'échafaud, et de là, répondant à leurs questions muettes, il semblait les appeler auprès de lui. Chacun d'eux s'efforçait de fendre la foule compacte amoncelée autour d'eux, au milieu des obstacles et des luttes de toute espèce.

Le duc rougissait, pâlissait; car, à peine cinq ou six de ces vieux soldats se trouvaient à ses côtés, et déjà la voiture était au pied de l'échafaud.

Celui des condamnés qui devait monter le premier se leva, salua la foule, et d'une voix ferme, que ses amis accompagnèrent, il entonna *la Marseillaise.* Cet hymne si puissant, si électrique, parce qu'avant sa pensée menaçante et sanguinaire, il exhale une harmonie douce et plaintive qui attendrit l'âme comme les prières d'une jeune fille, n'avait pas, depuis trente ans, frappé les oreilles populaires : le premier couplet fut écouté avec un religieux frissonnement, et le jeune homme monta les degrés de l'échafaud.

Le duc ayant jeté un dernier coup d'œil sur ses hommes, ouvrit la bouche pour leur donner le signal convenu; mais avant qu'il l'eût prononcé, le refrain de *la Marseillaise*,

saisi par le peuple avec transport, se répéta en chœur... C'était un ensemble formidable qui ébranlait les âmes et auquel toutes les voix s'unissaient dans un accord qui eut empêché d'entendre la foudre ou le canon. Une première tête tomba, la seconde la suivit, et la foule fit silence. Soudain le général tira son épée : Patrie et liberté ! s'écria-t-il.

A ce mot, toutes les vieilles moustaches répondirent en déployant les armes qu'elles avaient cachées; le peuple se joignit à leurs cris : il se pressa autour du général, et se précipita comme un torrent sur l'échafaud; mais, accoutumés aux clameurs, les exécuteurs avaient encore fait tomber une tête : il restait Albéric.

La cavalerie, disposée autour de l'exécution, chargea la foule, qui creva, la reçut, et reflua autour et dans les intervalles des cavaliers jusqu'au pied de la charrette dé-

garnie de ses protecteurs : le général escalada le marchepied, coupa les cordes qui retenaient Albéric, l'enleva et le confia à la foule qui s'entassait autour des brancards ou s'accrochait aux roues. Albéric, supporté par mille mains, roula sur ces têtes fluctuantes, comme un nageur qui glisse sur les vagues, et alla s'évanouir dans les bras de Bertrandet, qui disparut en l'emportant, aidé des assistants.

Furieux, brûlant dans son essor, le peuple renversa les poteaux et l'échelle, brisa les planches, s'empara des corps et des têtes des suppliciés, et se disposa à conduire leurs restes dans le cimetière, pour y dormir en terre sainte.

Au moment où l'effervescence était portée au plus haut degré, une des fenêtres de l'Hôtel-de-Ville s'ouvrit avec violence, une femme se précipita sur le balcon, et faisant flotter dans l'air le drapeau qu'elle avait

arraché de son support, elle s'écria, en montrant un papier qu'elle élevait au-dessus de sa tête :

« Arrêtez ! le roi fait grâce à Albéric ! »

Un silence immense remplit la place ; le duc de la Bérésina la regarda et lui répondit :

« C'était un peu tard, madame ; mais le peuple n'a pas attendu la permission du roi pour le sauver. »

XIX.

HALTE.

La marquise de Clérambaut à son mari.

Rassurez-vous, mon ami; car, malgré votre courroux légitime contre votre fils, votre amour paternel ne peut être affligé de mon bonheur : Albéric est sauvé.

Son altesse royale madame la dauphine avait obtenu sa grâce du roi: je suis partie

pour l'annoncer; jugez de ma terreur! quand j'arrivai à l'Hôtel-de-Ville, l'heure était passée... Au moment ou j'ouvris la fenêtre pour proclamer le bienfait du roi, je vis l'échafaud abattu; Albéric arraché aux exécuteurs, était entraîné par la foule.

» Je courus sur ses traces; il était revenu à Paris avec la personne même qui l'avait reçu dans ses bras. J'avais cru reconnaître M. Bertrandet, un digne royaliste, employé au ministère, qui m'a fait obtenir, du soir au matin, l'audience de la dauphine. Je courus chez lui : je ne m'étais pas trompée. Déjà il s'occupait de cacher Albéric, pour le dérober aux poursuites dont il pensait qu'il allait être l'objet; mais je lui montrai la grâce signée, et la joie remplaça ses alarmes. Il pleurait de bonheur et il bénissait le roi. Tout en faisant à mon fils une mercuriale sur son imprudence, car il n'ose pas le croire capable d'un pareil crime, il

déplore le sort de ces braves jeunes gens : Si braves, si nobles, dit-il, quels bons soldats le roi perd en eux!... Ne valait-il pas mieux mourir sur la brèche!...

» Il est tout surpris de ma reconnaissance : il s'indigne même qu'on lui trouve du courage. Pourtant, il risquait de perdre sa place.

» Albéric, à peine sauvé d'une mort si horrible, a failli perdre la vie par suite des émotions nombreuses et violentes de cette journée; mais des soins et les veilles de sa mère l'ont arraché à ce nouveau danger.

» L'argent que tu nous a envoyé nous a été d'un grand secours; car la maladie de mon fils a été très-coûteuse...

» Je vois avec regret qu'Albéric n'est pas encore corrigé de sa manie de politique; il discute avec Bertrandet : il le bat toujours. Ce digne Bertrandet n'est pas ferré sur le raisonnement; mais il le sait, et il répond

naïvement : je ne suis pas fort en politique, je ne raisonne pas : j'aime et j'obéis.

» J'ai été remercier M. Porcheron... Tu ne le reconnaîtrais pas, tant il a pris de la dignité... C'est un homme fort estimé à Paris : c'est le héros d'Albéric, et je conçois qu'il ait de l'affection pour lui ; il s'est conduit dans cette affaire avec un grand courage ;... il a grandi encore dans l'opinion. Je ne partage pas ses sentiments politiques et je les blâme ; mais il faut être vraie avant tout. Sa fille, qu'il adore, est un modèle de toutes les grâces. Adieu, mon ami, dans quelques jours nous irons te rejoindre, quand Albéric sera tout-à-fait rétabli.

» Marie de Clérambaut. »

Le marquis à sa femme.

» J'ai senti plus de chagrin que de joie à la manière dont la vie de mon fils a été conservée : s'il l'avait due à la grâce du roi, j'en eusse été plus heureux ; mais la révolte l'a sauvé : ce serait une raison pour le maudire. Après avoir trahi son roi, c'est dans la vie un second malheur que d'avoir été la cause d'une sédition ; il eut mieux valu pour lui mourir : Dieu et son père, alors, lui eussent peut-être pardonné.

» C'est avec une douleur profonde que j'ai appris cette émeute : c'est le présage d'une révolution qui s'approche. Quand les masses essaient leurs forces contre les agents du pouvoir, c'est qu'elles pensent à

s'attaquer au pouvoir lui-même ; quand un peuple abat un échafaud, il touche au moment d'en élever d'autres.

» Ce que M. Porcheron a fait pour mon fils ne m'étonne pas : entre complices, on doit s'aider.

» Albéric peut se dispenser de venir me rejoindre. A l'heure de ma mort, peut-être demanderai-je à le voir, pour ne point partir avec la haine ; mais jusques-là, tout est rompu entre nous : je ne lui pardonnerai que lorsqu'il se fera tuer pour le roi.

» Venez seule ici, et venez vite ; car, moi, je retourne à Paris. Le ministre m'a retiré la pension que m'avait faite Louis XVIII en 1814 : le scandale produit par le crime de mon fils en est la cause. Cette décision a été motivée sur le rapport d'un certain chevalier de Chamarange qui a joué un rôle d'espion dans le procès ; on assure même que ma pension lui a été donnée : c'est le

prix du sang! moi, je l'avais gagnée avec le mien... Je ne connais pas ce chevalier de Chamarange, à moins que ce ne soit celui qui flagornait si spirituellement la famille de Bonaparte.

» N'ayant plus assez de notre modeste propriété pour vivre, je vais aller occuper un petit emploi dans les bureaux de la *Quotidienne* : je vous enverrai sur mes appointements ce qui vous sera nécessaire pour exister.

» Je ne veux ni d'intercession ni de demandes pour le rétablissement de ma pension : je suis content de souffrir, pour que mon fils apprenne combien, pour avoir manqué au devoir, on fait souffrir tout ce qui nous environne.

» Le marquis DE CLÉRAMBAUT.

» *P. S.* Je ne comprends rien à cette

somme que vous avez reçue : je n'ai rien envoyé. Il faut que ce soit un nouveau binfait du roi ou de son auguste fille. »

Albéric à son père.

Quelque douloureuse que soit votre position, mon père, je ne puis que vous plaindre, mais non me repentir. L'intérêt ne m'a pas inspiré la pensée républicaine qui m'anime : elle est de raison, de sentiment, d'instinct ; et quoiqu'elle m'attire votre courroux, je n'en persisterai pas moins à la servir. Votre affection est pour moi le plus grand des bonheurs ; mais le devoir exige des sacrifices : il n'en est pas un qui

puisse balancer l'amour de la patrie. Si je changeais d'opinion, même pour être aimé de vous, je me mésestimerais; car, alors, j'écouterais une autre voix que celle de ma conscience.

Je suis personnellement touché des bontés de la famille royale; mais je n'irai pas jusqu'à abjurer mes convictions; sur l'échafaud je n'aurais pas changé: je ne changerai pas après une grâce que je ne lui ai pas demandée.

» Ce sont de braves gens, mais ce sont des rois, et je crois la royauté incompatible avec le bonheur des peuples.

» Je suis fâché de vos préventions contre Porcheron : on n'abuse pas une nation comme la nôtre; on n'obtient pas son estime sans l'avoir méritée... C'est l'âme la plus noble, la plus élevée. Il s'est exposé pour nous à toutes les rigueurs du pouvoir; il a défendu, à la chambre, la mémoire des

trois victimes ; il a voulu même que leurs traits fussent immortels : le dessin les a reproduits, et leur portrait lithographié est au lieu le plus apparent de son salon... Son amitié pour moi s'est augmentée de ce que j'ai souffert, et sa voix est pour mon cœur comme la voix de Dieu.

» Je ne m'étonne pas de la rigueur du ministre envers vous. Il y a déjà long-temps que les royalistes prennent à tâche de nous dégoûter de la monarchie. Grâces leur soient rendues ! c'est ainsi qu'ils avanceront le jour de sa chute. Pour la hâter, je n'emploierai pas la vie que Charles m'a laissée ; mais dès que le peuple aura besoin de moi, je répondrai à son appel. »

XX.

LES MIGNONS.

Il est tout naturel que les princes ne marchent pas dans les grandes choses, lorsqu'ils sont esclaves des petites; la régularité qui règne à la cour n'enchaîne pas seulement les actes, elle doit limiter aussi les pensées : il n'est pas étonnant que les Tui-

leries veuillent nous traiter à la Louis XIV, puisque tout se fait à la Louis XIV aux Tuileries.

Il est dix heures du matin : un huissier de salle, porteur d'un habit rouge qui finit en queue de morue, chargé d'un chapeau à plume noire, comme un officier-général, vient demander un garde du corps, au poste; celui-ci, portant les armes, suit l'huissier, et les voilà descendant aux cuisines, où le déjeûner du roi est déjà rangé dans une corbeille fermée : deux valets de pied la portent, et le cortége remonte. D'abord paraît en tête l'huissier, comme le commandant, après lui, les valets et la corbeille, qui forment le corps d'armée, et enfin, le garde du corps, en arrière-garde. Un suisse d'intérieur, qui les attend à la porte de la salle, ouvre la porte à deux battants; l'huissier entre et annonce à haute voix : *le service du roi, messieurs!* A ces mots tout le monde

se lève, et reste ainsi debout jusqu'à ce que le service soit passé. A la porte de Diane, l'huissier se retourne, et salue profondément le garde, qui se retire avec la même gravité.

Quand le dîner approche, le même huissier vient demander au commandant du poste *trois de ces messieurs* : ceux-ci le suivent aux cuisines, portant toujours l'arme, et la procession gastronomique s'avance dans l'ordre suivant : l'huissier, un garde du corps, douze valets de pied, ayant chacun à la main un plat recouvert, deux gardes ferment la marche. Comme le matin, le poste se lève pour faire honneur au potage, aux entrées et aux hors-d'œuvre. Alors, de nouveau, l'huissier salue profondément le militaire, et le militaire quitte très-civilement l'huissier.

C'est l'étiquette de Louis XIV, pour la partie morale; voici celle de saint Louis,

pour la partie religieuse : tous les jours une messe est célébrée pour attirer sur le roi la bénédiction du ciel. La famille royale entre à la chapelle, d'abord le dauphin, puis ensuite le roi suivi des princesses. Le roi fait un salut respectueux à l'autel, remet son chapeau au grand-aumônier, qui le passe à l'aumônier ordinaire : celui-ci, en échange, lui donne le livre de sa majesté, qui le reçoit. Au moment où le roi entre dans sa tribune, le prêtre officiant et ceux qui le servent sortent en rang de la sacristie; ils font une inclination devant l'autel, se tournent vers le roi qu'ils saluent profondément, et la messe commence. Les grands officiers de la couronne, les officiers des princes, le capitaine de service, etc., sont admis près du roi dans sa tribune; les autres attendent, dans la galerie latérale, la fin du saint sacrifice : comme ils sont éloignés de la majesté terrestre, ils s'occupent

fort peu de rendre leurs devoirs à la majesté divine; mais leur indifférence est largement compensée par la ferveur de ceux qui sont sous les yeux du roi : ce sont des élans vers le ciel , des extases mystiques, des ravissements qui n'ont pas de fin; on se frappe la poitrine, on demande pardon à Dieu de ses fautes, on répond au prêtre avec une componction évangélique. A l'aspect de ces prières et de ces signes de pénitence, si Dieu et le démon descendaient au milieu de l'enceinte, ils croiraient l'un qu'il n'y a que des justes, l'autre que des pécheurs. Heureusement que le monde peut rendre témoignage : les filles d'opéra, les orgies, les jeux indécents qui occupent le reste de leurs jours, peuvent jeter une grande lumière sur leur christianisme de chapelle.

Le roi aime beaucoup les sermons, et on lui en donne autant qu'il en veut; dans le carême, il y en a trois par semaine : ils

durent une heure... Certes, on n'accusera pas ces prédicateurs-là de flatterie... La flatterie!... ah bien oui! Ecoutez plutôt... Entendez-vous comme ils tonnent contre Voltaire et Rousseau? et les idées libérales, il faut voir comme ils les arrangent!... Je plaindrais fort un député de l'opposition, s'il s'avisait d'assister à cette séance, où le ministre de Dieu fait éclater sa parole dans toute son indépendance... Rassurez-vous, peuple, l'esprit de votre souverain est dirigé saintement vers votre bonheur! Le clergé français est le premier clergé du monde.

Ce devoir religieux accompli, la royauté rentre chez elle en traversant la salle des maréchaux. Quelle cohue! quelle masse de serviteurs dévoués encombrent son passage! Des prêtres,... des cardinaux,... des évêques,... les représentants de la congrégation, et parmi eux le nonce du pape, avec son mot d'ordre, qu'il vient transmettre

aux soldats du régiment de la calotte. Il faut en finir avec la révolution ! c'est le cri de la camarilla, dont le nonce échauffe les élans, et à ce cri répondent toutes ces vieilles têtes qui datent de Gand, et que Gand n'a point vues, qui toutes ont émigré, même celles qui étaient encore à naître ; noblesse ancienne et nouvelle qui se divise en purs et en impériaux, c'est-à-dire, ceux qui ont été inutiles sous l'empire, et ceux qui ont servi l'état. Les premiers, sous le nom de *petit château*, abhorrent la révolution, comme si elle durait toujours, et en 1830 encore, ils appellent Napoléon l'ogre de Corse et Nicolas : c'est cette caste de mendiants qui obère les finances de la royauté, fait payer ses dettes à un prince qui n'aime pas voir de tristesse autour de lui, et par intérêt pour elle, comme par flatterie pour lui, a toujours à la bouche l'article 14. Ces insinuations réveillent, dans le monarque, le

désir si naturel aux vieillards de faire leur volonté : sa majesté les croit plus que les royalistes même qui, pendant la révolution, ont servi ses entreprises. Ceux qui ont donné leur sang pour lui ne sont point écoutés ; mais ceux qui le grugent sont ses conseillers favoris. A leur tête se trouve Chamarange : il rappelle sans cesse au prince que le parti libéral l'a forcé au renvoi des jésuites, et il n'a pas de peine à aigrir le ressentiment d'une injure que le roi ne peut pardonner. Certes, Chamarange connaît l'opinion publique, il sait quel volcan gronde sous les pas de la royauté ; mais qu'importe à ces sangsues la chute du corps dont ils pressurent la substance ? Ivres de son sang, du sang le plus pur de la nation, que leur importe de ne laisser après eux qu'un cadavre !

Rien n'est vraiment plus curieux que de voir arriver à la file ces nuées de solliciteurs,

portant l'aile de pigeon, et l'épaule ornée de petites épaulettes de capitaine, de chef de bataillon, ou même de colonel, s'étalant ridiculement sur un habit bourgeois : c'est le costume du maître, et nul n'oserait y contrevenir. Hormis les prêtres, qui ont leur costume tranché, tout le monde porte un uniforme, mais personne n'est soldat : le valet de chambre lui-même a des épaulettes de colonel, et les huissiers les insignes de lieutenant ou de capitaine, quand ils se baissent pour ouvrir les portes.

Ce sont ces vieilles ganaches poudrées qui, dans les épanchements de maître à valet, disent au maître, en essayant de tirer leur épée : Soyez roi, sire, et nous sommes prêts à mourir pour vous !

Après avoir satisfait à toutes les grâces, répliqué à toutes les minauderies, répondu à toutes les courbettes, prodigué saluts de la main, bonjours et gracieusetés qui for-

ment le fond des représentations royales, le conseil des ministres commence... Puis vient le dîner, et puis le jeu du roi, le whist, qui est bien le plus niais des jeux : là pas un mot gai, pas un oubli de soi-même ; tout est grave, même les princesses. On se quitte ; on se couche à dix heures, et le lendemain on recommence : voilà la royauté.

Pauvres princes ! pauvres rois ! si le peuple savait combien vous vous ennuyez, comme il vous laisserait en place !

Depuis long-temps les conspirations cessaient, et une espèce de torpeur avait saisi la France : les partis sont comme les hommes, quand ils dorment, ils prennent des forces. La courtisannerie voulut frapper le dernier coup : la censure fut rétablie, et avec elle disparut la dernière trace de cette popularité qui avait accueilli l'entrée du prince ; la presse comprimée ne put faire

entendre ses plaintes, et pendant ce temps-là, on travailla les élections par tous les moyens que possède une administration régnante. L'imprimerie royale inonda la France de pamphlets où les candidats chers au peuple étaient insultés ; on créa des bureaux d'élection, où les électeurs qui pensaient mal étaient rudoyés, et les électeurs ministériels comblés d'égards et de prévenances : c'était une persécution d'insectes, capable d'irriter et non de vaincre. Son résultat le plus clair fut l'élection de Chamarange, qui se trouva nommé député, on ne sait comment, par escamotage.

Pour paralyser ces agressions, la société *aide-toi : le ciel t'aidera*, s'organisa avec ses principes et ses hommes : c'étaient d'anciens carbonari qui avaient renoncé aux complots, et voulaient tout obtenir par la loi ; il y avait aussi des royalistes : toutes les oppositions n'en firent qu'une. La presse, les

brochures monarchiques et constitutionnelles répondirent aux brochures ministérielles; et au milieu de cet orage, tout-à-coup une voix plus haute les domina toutes pour se faire entendre : c'était une lettre où avec une singulière hardiesse de style et de pensée, l'auteur disait à un prince :

« Echangez vos armoiries ducales contre la couronne civique. Il reste dans notre monarchie une belle place à prendre, celle du premier citoyen de France. Votre principauté n'est qu'un chétif canonicat auprès de cette royauté morale. Le peuple français est un grand enfant qui ne demande pas mieux que d'avoir un tuteur : soyez-le... pour qu'il ne tombe pas en de méchantes mains, afin que le char si mal conduit ne verse pas. Nous avons fait de notre côté tous nos efforts, essayez du vôtre, et saisissons ensemble la roue sur le penchant du précipice. »

Telle était la situation des esprits, devenue de jour en jour plus difficile.

Porcheron, comme on le pense bien, ne manquait pas de chauffer fortement les têtes : exclu de la chambre, par ordonnance, il fut réélu et fit partie des 221.

Alger pris, la cour retrouva sa confiance : les jésuites chassés agirent, le clergé poussa aux moyens de vigueur, et enfin, la monarchie essoufflée atteignit le 25 juillet 1830.

Ce jour-là, grande inquiétude régnait à Saint-Cloud, parmi les nombreuses tapisseries des salles royales. Le roi était sorti pour essayer encore une fois si la popularité accueillerait son passage; car il aimait entendre autour de lui retentir ces acclamations qui flattaient son cœur. Tout-à-coup la porte s'ouvre : le roi paraît, pâle, la figure triste. Plein de colère, il jette à terre son chapeau, qu'un archevêque ramasse en se courbant avec respect. Il a la

voix grondeuse, le regard irrité et les paroles amères... Il se plaint du peuple... Il a passé devant lui sans être salué d'un cri d'amour : le silence l'a suivi jusqu'au pied de son palais.

« Voilà ce que produit la presse! s'écrie-t-il, voilà comme les journaux m'enlèvent le cœur de mes peuples... Et qu'ont-ils à me reprocher? quel mal font mes ministres?... Pleins de religion et d'amour pour mon pouvoir, ils sacrifient tout à ces deux intérêts... N'ont-ils pas essayé de faire adopter la loi du sacrilége : c'est une garantie... Ah! ces électeurs! c'est la faute des députés qu'ils m'envoient! mais qu'ils y prennent garde!... je me montrerai!... Ah! chevalier, dit-il à Chamarange qui entrait avec le président du conseil, quelle nouvelle? quel avis me donnez-vous?

— Voici, répondit Chamarange en s'inclinant, un rapport sur le véritable état de

